SAUGRENUITÉS

Par F. L. M.

Fernand Louis Morel

C. de L.

ILE MAURICE

(GRAND-PORT)

—

1893

SAUGRENUITÉS

PAR

F. L. M.

C. DE L.

ILE MAURICE

LA DIETE (GRAND-PORT)

—

1893

A monsieur Edgar Jansan
Son bien devoué
F. L. Marc

SAUGRENUITÉS

PAR

F. L. M.

IMPRIMERIE DE *THE COMMERCIAL GAZETTE*

9, RUE DU VIEUX CONSEIL, 9

A MON AMI ROBERT DE ROCHECOUSTE

Ces pages, écrites au lendemain même du grand cataclysme dont nous avons tous été victimes, l'année dernière, c'est sous tes auspices, mon cher Robert, que je tiens à les livrer à la publicité.

Ne sois donc pas surpris de la liberté que je prends. Quelque chose me dit que ma détermination rencontrera ton assentiment

L'amitié, cette fleur si rare, s'étiole, se meurt de nos jours.

Hélas ! que de preuves en ai-je eues, et en ai-je journellement !...

Cependant, chez quelques nobles natures, elle est encore vivace : chez vous autres, Rochecouste, par exemple.

Eh ! bien, l'amitié sincère, vraie, dégagée de tout intérêt mesquin et vulgaire, que tu n'as jamais cessé de me témoigner, même dans mes jours les plus pénibles, les plus sombres, me fait un devoir, en même temps qu'un plaisir de te dédier cet embryon littéraire, écrit sous l'influence d'idées parfois bien noires.

C'est à l'ombre même de cette bonne amitié que je veux faire mon premier pas dans la carrière des lettres.

Puisse ce petit livre, contenant des opinions peut-être erronnées, mais sûrement sincères, vaincre, sous ton égide, les difficultés auxquelles il sera certainement en butte, et trouver auprès de nos amis et du public, l'accueil bienveillant que tu lui feras, j'en suis sûr.

C'est ici un tribut de reconnaissance que je veux payer à toi tout d'abord, et particulièrement, et dans ta personne, à tous les Rochecouste en général.

Et maintenant, en avant ! advienne que pourra ! !...

F. L. M.

La Diète, (Grand Port) 20 Juillet 1893.

Avant-Propos

Il est d'usage, à Maurice, de charger un ami ou un écrivain connu d'écrire la préface de l'œuvre que l'on a faite, d'analyser cette œuvre, de vous donner son opinion quant à la valeur qu'elle peut avoir, et de la présenter ensuite au public.

Je trouve cette tutelle fastidieuse, en ce sens que l'auteur n'étant pas sûr si ce qu'il a écrit est bien, bon ou mauvais, est obligé d'avoir recours à un autre pour le lui dire, le lui faire remarquer et pour l'assurer aux lecteurs.

Moi, je sais que toutes les bluettes que j'ai écrites sont aussi mauvaises les unes que les autres. J'en ai la conviction sincère.

Partout on m'a demandé : — Pourquoi ne voyez-vous pas MM. Léoville L'Homme, Alphonse Gaud, F. Ducray, etc, etc, et ne demandez-vous pas à l'un d'eux d'écrire une préface pour votre livre ?

Premièrement, je doute qu'il aurait plu à aucun de ces Messieurs, tous écrivains de valeur, d'écrire la préface de ce recueil.

Il y a tout à parier qu'aucun d'eux ne l'aurait trouvé bon, voire passable, si je le lui avais soumis.

J'ai le sentiment de mon infériorité vis-à-vis de ces Messieurs, et pour rien au monde, je n'aurais voulu m'exposer à subir un refus qui, quelle que soit la forme que l'on prenne pour le donner, est toujours dur à supporter.

Il est vrai qu'un autre écrivain de talent, M. Henry Magny, aveuglé sans doute par l'amitié qu'il me porte, m'a, de lui-même, proposé d'écrire une préface pour ce petit livre. Je n'ai pas cru devoir accepter cette gracieuse offre, car j'aurais mis M. Magny dans une terrible situation, vu que, lorsqu'il me proposa ses services, M. Magny n'avait pas encore lu une seule de mes lignes.....

Ensuite, je tiens à le dire franchement :

J'ai en horreur l'esprit d'imitation, et je ne veux pas faire comme tout le monde.

De même qu'une jeune mère éprouve une joie indicible et une fierté bien grande à présenter, elle-même, son premier né à ses amis, quelque laid ; quelque difforme qu'il soit, ou qu'il puisse être, de même je veux être seul à prendre mon petit livre, à l'entourer de langes capitonnés et tout de dentelles brodés, à l'en envelopper bien soigneusement, et une fois sûr qu'il ne court plus aucun danger, qu'il ne peut rien lui arriver de fâcheux, à le jeter moi-même au-devant du public et de la critique.

Comme père, le devoir m'oblige à veiller sur ses premiers pas dans la vie ; à le protéger toujours et à le défendre contre les attaques des critiques acerbes, si toutefois on daigne lui faire les honneurs de la critique : Je le ferai avec toute la sollicitude et toute l'énergie dont je suis capable.

Si on l'attaque mal à propos, et qu'on lui reproche des défauts dont il se sera tout d'abord accusé, je le défendrai avec les seules armes dont je puisse me servir pour la circonstance, et que je tâcherai de manier habilement— bien que cela ne soit pas mon habitude— : La plume et la parole ! !

Si l'on veut le tourner en ridicule, le noyer avant même qu'il ait appris à nager, mon devoir sera de ne pas le permettre : Je lui tendrai des bouées et je le sauverai.

Je n'ai pas la prétention d'attribuer à ce recueil une valeur littéraire quelconque ; bien au contraire, je prends vite les devants, et, pour parler avec sincérité, je dirai que, littérairement parlant, il n'en a aucune, absolument aucune.

Je tiens à le dire hautement et intelligiblement, afin de ne donner lieu à aucune équivoque.

A mes yeux, ce livre n'a d'autre valeur que celle d'avoir été écrit au jour le jour, et selon ce que je ressentais.

Je puis même dire que c'est le reflet exact *de mon âme* ; lorsque je l'ai écrit, j'étais sous l'influence de deux grandes maladies, l'une toute physique, et l'autre purement morale.

Il est en dehors de mon caractère et de ma manière de voir de faire des phrases pompeuses, toutes remplies de rhétorique, pour rendre ma pensée

Au reste, le voudrais-je que je n'y reussirais pas.

J'ai quelque chose à dire, comme je le pense, je l'écris.

Sans tournure ridicule et pédantesque, sans faste, je ne me borne autant que je le peux, qu'à vivre en bonne intelligence avec la grammaire, la logique et le bon sens ; et d'être, surtout, et avant tout, conséquent avec le dictionnaire et avec moi-même. Si j'ai réussi, ce sera tout mon mérite.

Dans le cas contraire, je me consolerai en songeant que j'ai employé tous mes efforts pour atteindre à ce but.

S'il faut en croire ce que nous dit tout le monde, et ce que l'expérience nous prouve tous les jours, tout se perfectionne ici-bas, par l'application, la persévérance, l'étude, le travail.

Donc, et ceci admis, j'ai l'espoir d'offrir au public, et cela sous peu, quelque chose de mieux : un petit roman—que l'on dit gros cependant—et qui n'attendra, pour voir le jour, que l'accueil qui sera fait à son frère aîné.

Ainsi que je l'ai toujours fait jusqu'ici, j'ai écrit ces différents sujets avec la ferme intention de ne les livrer à la publicité que sous le couvert de mes initiales ; je ne vois donc pas pourquoi je changerais d'opinion et de manière de faire aujourd'hui.

Certaines objections m'ont été faites par des amis, relativement à quelques sujets que j'ai traités, et dans lesquels je n'ai nullement caché ma façon de penser : Mets ton nom au bas de ces pages, m'ont-ils tous dit, afin de ne pas donner lieu à qui que ce soit de dire que tu t'abrites derrière un pseudonyme, ainsi que des imbéciles l'ont quelquefois avancé.

Je ne saurais me rendre à ces objections !... Ceux qui voudront connaître le véritable nom de l'auteur de ces pages, n'auront qu'à s'adresser à mon éditeur qui est autorisé à le révéler. Je suis d'opinion que l'on ne doit apposer son nom qu'au bas de quelque chose qui en vaille véritablement la peine.

Tel n'est pas le cas présent !.....

Dans le pamphlet intitulé " Le duelliste malgré lui " j'ai dit que mon intention était d'annexer certaines chroniques à la fin de ce livre.

J'ai le regret de ne pouvoir le faire, attendu qu'elles sont trop nombreuses, et, par conséquent, peu en rapport avec le format de ce livre. Que ceux qui désireraient les consulter, s'adressent aussi à mon éditeur, et on les leur communiquera avec le plus grand plaisir.

Le lecteur attentif remarquera par ci, par là, et dans des chroniques différentes, quelques petites contradictions sur lesquelles je le prie de ne pas s'arrêter, pour la bonne raison que les sujets étant différents, et surtout légers pour la plupart, je n'ai pas cru qu'il était nécessaire d'observer une scrupuleuse régularité.

Pour les besoins de la cause, j'ai employé des arguments que j'avais combattus précédemment ; du reste, il n'était même pas nécessaire de les signaler, vu que le lecteur intelligent aurait répondu lui-même à l'objection.

***

Un de mes amis littéraires, collaborateur attitré d'un de nos petits journaux du soir, à la suite des deux chroniques ci-incluses : " Le Monde " et " Le Mariage " qui parurent dans les colonnes de la " Semaine Littéraire ", me fit remarquer, amicalement il est vrai, mais sous forme évidente de critique, que les sujets que je traitais avaient été depuis longtemps, épuisés par La Bruyère dans ses " Caractères. "

Je ne sais s'il est exact ou non que La Bruyère ait écrit sur le monde et ses hypocrisies ; car, je le confesse humblement, je n'ai jamais eu occasion de lire les ouvrages de cet écrivain.

Mais toujours est-il, et mon ami le reconnaîtra avec moi, sans peine, que l'auteur qu'il cite — et que je n'ai pas lu ! — a dû le faire dans un autre style, que celui, simple parfois (pour ne pas dire toujours !) que j'ai employé, et qui m'est, du reste, familier.

La Bruyère a pu écrire sur les mêmes sujets que je traite, et ses idées se trouver bonnes pour le pays qu'il habitait, et l'époque à laquelle il vivait.

Les miennes ne sont que la fidèle reproduction de ce qui se passe actuellement dans mon cher petit pays.

Pour ne pas généraliser, je préfère dire, une fois, que cela se passe parmi une certaine fraction des habitants de mon pays. Ensuite, que mon ami le contradicteur me permette de lui dire ceci :

Il n'y a rien de nouveau sous la calotte des cieux ! D'autres l'ont dit avant moi, et beaucoup d'autres le répéteront encore après moi.

Tout ce qui se dit, s'écrit, s'invente aujourd'hui, tout cela a été dit, écrit, inventé et connu bien avant nous ; seulement, tout en brodant dessus, nous le perfectionnons, et nous y ajoutons toujours quelques éclaircissements : Si mes souvenirs sont bons, il me semble avoir lu quelque part que La Bruyère lui-même n'avait été qu'un imitateur de Théophraste ; donc, et à plus forte raison, moi infime écrivain, j'ai bien le droit d'imiter La Bruyère, si toutefois imitation il y avait. Que tous mes lecteurs pensent et disent comme mon contradicteur, et je m'en montrerai fier : Imiter La Bruyère, y pensez-vous ! quel honneur !

Ptolémée, Copernic, Kléper, Newton et tant d'autres astronomes célèbres croyaient, peut-être, avoir épuisé tout ce qu'il y avait à dire et à découvrir sur l'astronomie ; pourtant de nos jours on sait combien le savant Flammarion, et d'autres encore plus savants, ont écrit d'ouvrages remarquables sur les astres !

Voltaire, Strauss, le Dr. Paulus et d'autres écrivains rationalistes croyaient, sans doute, avoir totalement épuisé le flot de leurs infamies et de leurs blasphèmes contre la religion catholique !... Cependant, est arrivé un grand littérateur, le plus grand du siècle, peut être : Renan, et l'on sait comment il les surpassa tous !...

Ne croyait-on pas que Victor Hugo, un des plus féconds, un des plus grands génies poëtiques du siècle, avait épuisé tous les sujets, ou que, les ayant au moins presque tous traités avec les allures géniales qu'on lui connaît, il ne restait plus rien à dire, et que personne n'oserait écrire après lui ?

Eh ! bien, Leconte de Lisle, Copée, Richepin, Bouchor, et ici-même, dans notre petite patrie nos compatriotes MM. L'Homme, Ducray et Gueuvin n'écrivent-ils pas journellement et ne sont-ils pas remarqués ?

Il est vrai que mon ami pourra me répondre que je ne suis ni un Flammarion, ni un Leconte de Lisle, ni un L'Homme !...

Je le sais bien !... Mais il conviendra facilement, je l'espère, que je suis un homme tout comme le commun des mortels et qu'il m'est bien permis d'avoir les mêmes idées que La Bruyère, de les développer à ma façon, de les présenter à mes lecteurs sous le jour qu'il me plaira, et de leur faire encore plaisir — pourvu qu'ils ne soient pas trop exigeants, ni trop observateurs ! ! ! —sans pour cela, valoir comme écrivain les vieilles plumes plus qu'usées que ce savant jetait par les fenêtres après s'en être servi.

Mon contradicteur et ami croit-il être le premier et le seul journaliste à traiter les questions qu'il livre chaque jour à la presse sous forme d'articles ?

Non !... Il est trop intelligent pour entretenir une semblable supposition !...

Sans doute d'autres écrivains l'ont fait avant lui ; mais cela n'empêche pas que les articles de mon ami ne fassent toujours plaisir, bien que les sujets dont il se serve aient été maintes et maintes fois ressassés par d'autres, plus ou moins capables que lui, avec des phrases et sur des modulations différentes.

Je m'arrête, croyant n'avoir plus rien à dire, ou craignant d'en avoir trop dit, et je demande au lecteur la permission de lui rappeler que Descartes, en désignant un squelette, disait : Voilà mes livres ! ! !...

Public, juge impeccable, — dit-on ! — qu'à tort ou a raison quelques pusillanimes craignent, je te montre cet embryon tout difforme et comme Descartes je te dis :

Voici mon livre ! ! !.....

Mais... N'est-ce pas là de l'imitation ?...

Non !... cela s'appelle une comparaison ?...

Si tu le trouves bon, gentil, spirituel, aimable, j'en serai très heureux, et, à mon tour, je ne te trouverai pas spirituel, intelligent, sensé,... et ton opinion ne me rendra ni moins ni plus fier.....

Si tu le trouves mauvais, laid, horrible, idiot,... moi je te trouverai intelligent, spirituel... j'en serai encore très heureux, en ce sens que je me serai moqué de toi en t'imposant une lecture ennuyeuse, lourde, indigeste ! !...

Dans un cas, comme dans l'autre, je n'en serai pas moins l'original que tout le monde connaît et qui reste :

F. L. M.

Grand-Port, 1893.

L'INFLUENCE DES FEMMES

SUR

LA VIE D'UN HOMME

I

"La femme, son influence sur la vie de l'homme" tel était le sujet que je m'étais tout d'abord proposé de traiter ; mais, m'apercevant que j'entreprendrais là une tâche bien au-dessus de mes forces, j'ai préféré, pour rester dans le rayon de mes facultés intellectuelles, renoncer à ce projet, et je modifie le titre de mon travail en celui de : " L'influence des femmes sur la vie d'un homme. "

Je ne me fais pas illusion sur les effets que ce travail est appelé à produire dans le monde féminin ; néanmoins, et quelles que soient les imprécations qui s'éléveront un peu de tous les côtés à la fois, à l'apparition du petit livre que je destine aux honneurs de la publicité, je ne faillirai pas à la tâche que je me suis volontairement imposée.

II

Je vais prendre mon sujet au berceau, et, pour commencer, je vais lui donner un nom.

De tous les noms, quel est celui que vous préférez, ami lecteur ?

Vous êtes embarrassé ! N'est-ce pas ?

Eh ! bien, je vais vous mettre à votre aise, en appelant tout de suite, mon homme Félix.

Félix ! heureux !... Le sera-t-il au moins ? Pas du tout ! son nom n'aurait plus alors sa raison d'être !

Mais ! Comment ?

Eh ! mon Dieu oui ! C'est par ironie que je le nomme ainsi.

Mais pourquoi ?

Parce que, la vie n'étant qu'un composé de contraires et d'ironies, qu'un trompe-l'œil perpétuel, je désire que mon héros soit en parfaite harmonie avec elle ; et rien de plus !.....

Et voilà ! .. C'est comme ça ! !.....

Maintenant, vous allez peut-être, sûrement même, vous demander quelle sorte d'influence les femmes peuvent exercer sur un homme encore dans les langes ?...

C'est ce que vous saurez, si vous voulez bien vous donner la peine de me lire jusqu'au bout.

La tâche sera dure, ennuyeuse, fatigante ; mais, dites-moi un peu, s'il vous plait :

Est-ce que tout est amusant, ici-bas ?...

Non certes !

Eh ! bien, alors, de quoi vous plaignez-vous ?...

Je commence :

Oui, je vais prendre Félix à son berceau, et ce, quelques heures même après qu'il aura eu la malheureuse idée de venir au monde.

Il ne manquerait plus que vous le prissiez avant qu'il naquit !

Assez !... que vous êtes assommant, mon imaginaire contradicteur !...

Je recommence ; ou plutôt, avec votre permission je vais continuer :

Je prendrai Félix à sa venue au monde, car dès sa naissance, rappelez-le vous bien, l'homme, en général, subit l'influence de la femme ; influence, dont il se souviendra toujours durant le cours de sa vie, et dont dépendra, je ne dirai pas son bonheur—étant de ceux qui ne croient pas au bonheur sur la terre, à moins de certaines restrictions nécessaires,—mais sa tranquillité ou son malheur, selon que cette influence aura été bonne ou mauvaise, salutaire ou pernicieuse,—et je ne le quitterai que lorsqu'il aura parcouru, dans son entier, le cycle de ses jours, qu'il aura traversé d'un bout à l'autre l'âpre et aride sentier de la vie, et que la mort lui aura, pour toujours, fermé les oreilles aux bruits tapageurs et trompeurs de ce monde. Bref, je ne quitterai Félix qu'au tombeau, le dernier et le plus sûr asile que l'homme ait sur la

The Fales Library
New York University

terre, en quelque endroit qu'il se trouve, celui qu'il est sûr de trouver un jour, et pourtant celui auquel il ne pense jamais, celui dont il ne se préoccupe jamais tant que chez lui l'horloge de la vie marche avec la même régularité.

Pour être tout à fait dans mon rôle, je vais dire que Felix perdit, aussitôt après avoir été mis au monde, l'être le plus cher que le mortel compte sur cette terre de malheur : je veux parler de cette autre partie de soi-même, de sa mère.

Voilà donc Félix privé à tout jamais des conseils, des caresses, des soins des tendresses et du dévouement d'une mère.

Qui ne sait pourtant qu'il existe entre la mère et son enfant une sorte de lien mystérieux, une telle affinité, que celui-ci, lorsqu'il perd celle-là, perd tout ?

C'est le sol qui se dérobe sous ses pas ; c'est l'équilibre de sa vie qui s'ébranle, c'est un déchirement atroce qui s'opère en lui et qui l'anéantit. Elevé par d'autres qui, pour des raisons de parenté ou d'amitié, ont pris soin de lui, Félix ne sera jamais heureux ; car de quelque soin, de quelque attention, de quelque sollicitude, qu'on l'entoure, ces attentions, cette sollicitude, ces soins ne pourront jamais être comparés à tout ce que prodigue une mère à son enfant. Déjà donc Félix commence à souffrir !

Dans la suite, sera-t-il malade, et, comme tous les enfants, aura-t-il les insomnies et les longs jours de souffrances qu'occasionne la dentition, pour sûr, on le soignera, on le bercera et l'on tâchera même d'atténuer l'acuité de ses douleurs.

Mais je le demande, tout cela pourra-t-il lui remplacer les cajoleries, les soins tendres, devoués et désintéressés d'une mère ?

Je réponds bien vite par la négative.

Plus tard, lorsque Félix sera mal disposé, ou qu'il sera en proie à la fièvre, il ne dormira pas, il pleurera ; ou s'il dort, son sommeil sera agité, et fréquemment interrompu.

Que fera-t-on alors ?

Vite pour le rendormir, on s'empressera de lui présenter le biberon, tout de lait rempli, on le rassasiera, on l'entonnera même de force, au risque de

le rendre plus malade ou de le tuer ; mais qu'importe ? pourvu qu'il se rendorme, et que l'on en puisse faire autant.

Une mère veritablement digne de ce nom qui est synonyme d'amour, de dévouement, d'abnégation, eût-elle agi ainsi ?

Jamais !

Autant de fois son enfant se serait réveillé, autant de fois elle serait venue auprès de lui, l'aurait bercé et l'aurait promené jusqu'à ce qu'il se fut rendormi.

Une nuit sans sommeil, deux nuits, dix nuits, quinze nuits passées au chevet de son enfant sans fermer l'œil ne sont rien pour une mère ; et toutes, à de rares, très rares exceptions, le prouvent journellement, et à la moindre indisposition qu'ont leurs enfants. Allons toujours de l'avant, et prenons mon pauvre Félix dès qu'il aura commencé à se remuer, dès qu'il s'apprêtera à marcher.

Le premier pas, incertain, vacillant, faible qu'il risquera, et qui aurait rempli sa mère d'une joie vive, nul ne sera là pour le remarquer, nul ne l'encouragera.

Cependant combien Félix aurait été heureux si, en mettant un petit pied devant l'autre, il avait pu rencontrer le regard de sa mère, ce regard dans lequel tout enfant puise la force de vivre,—y lire un encouragement, un remercîment... qu'il aurait été content et joyeux de la voir lui sourire, de se sentir aimé.

Quelle récompense, pour Félix, que ce sourire maternel, ces élans sincères qui l'auraient rattaché à la vie, et qu'il aurait préférés, j'en suis sûr à n'importe quelle friandise, à n'importe quelle caresse lui venant d'une autre.

Eh bien, non. Seul Félix ébauchera son premier pas dans la vie ; seul, il errera plus tard sur la grande scène du monde, seul, il souffrira.

N'ayant pas une âme amie capable de comprendre la sienne, dans laquelle il pourra déverser le trop plein d'amertume dont son cœur sera abreuvé, ne sachant où puiser une consolation, seul il arrivera au seuil de la tombe, à la porte de l'Eternité !...

Délaissé, abandonné, il mourra, emportant au fond de son cœur fait pour aimer et pour être aimé, un profond dégoût de la vie, une souffrance morale plus aigüe, plus lancinante, plus affreuse que les souffrances physiques que l'on peut traiter, et que l'on guérit le plus souvent, une lassitude, une fatigue de toutes choses ; enfin il mourra ayant en horreur cette vie qu'il n'aura connue, traversée, à laquelle il n'aura puisé que pour souffrir, et toujours souffrir, et qui ne se résumera pour lui qu'à ceci :

Désespérance, désillusion, souffrance, déception, mensonge, fausseté, vice etc.....

A peine sa jeune imagination commencera-t-elle à travailler, que Félix souffrira, qu'il se sentira abandonné !

Au fond de lui-même, et bien que personne ne le lui ait dit, il sentira qu'il lui manque quelqu'un. Il comprendra que ce doux nom de maman qu'il balbutie ne sied pas à la personne à qui il le donne ; et ce quelqu'un qui lui manque, c'est un être qu'on ne peut jamais remplacer : Une mère !... Le petit Félix comparera alors son sort à celui des enfants qu'il verra chaque jour, gais, chéris de leurs mères, et il risquera de timides demandes :

Où donc est ma mère ?... Pourquoi ne la vois-je pas ?... que fait-elle ?...

On éludera la question, et on ne lui fera aucune réponse qui puisse le satisfaire.

Cette soif d'aimer une mère et d'en être aimé, de recevoir ses tendres caresses, qu'il désirera d'autant plus qu'il ne les aura jamais connues, cette soif ardente, inextinguible, jettera comme un nuage de tristesse et d'ennui sur son jeune visage et, au lever même de sa vie, sur son petit front, l'on verra les ombres du souci et de la préoccupation : plus elles iront, plus elles s'épaissiront, et finiront par le couvrir en entier d'un épais voile de deuil qui ne le quittera plus durant son voyage à travers cet enfer anticipé qu'on appelle la vie.

Il souffre donc, Félix ?

Pourquoi souffre-t-il ?

Oui, il souffre.

Il souffre parce qu'il n'a pas de mère, et que, dans sa jeune intelligence, il trouve que ses petits amis sont plus heureux que lui, et qu'une fois rentrés

chez eux, ils trouveront une mère tendre, douce et dévouée pour leur ouvrir les bras, leur sourire, les embrasser, et les presser sur son cœur ; tandis que lui, de retour au logis, seul de son âge, il ne trouvera que des visages austères, indifférents, secs, froids !...

Il concentrera sa douleur en lui-même, il ensevelira ses regrets au plus profond de son être, et n'en souffrira que davantage.

Félix souffre donc par le fait de la femme ?

Que cette femme soit sa mère ou une parfaite étrangère, toujours est-il que c'est pour elle, et par elle qu'il souffre, qu'il commence de souffrir !... L'existence de Félix s'en ressent déjà, et s'en ressentira bien plus dans l'avenir.

III

Il est probable que ceux qui, comme moi, ont au fond de l'âme une parcelle de fatalisme, qu'ils sentent, qu'ils comprennent, mais qu'ils ne peuvent pas toujours expliquer, répliqueront à mon long verbiage par ces quelques mots :

" C'était la destinée de Félix ! il ne pouvait s'y soustraire ! "

Peut-être auront-ils raison ceux-là ! Et, bien qu'une semblable opinion soit en flagrante opposition avec les dogmes de la religion à laquelle j'appartiens, je dirai une fois pour toutes, que je suis persuadé, jusqu'à preuves irréfragables du contraire, que l'homme a une destinée qu'il doit infailliblement subir, et que rien, rien ne lui arrive dans la vie qui n'ait été d'avance prévu par le Maître Suprême, le Dispensateur de toutes choses, et qui n'ait été inscrit au livre de ses jours. J'irai plus loin, et je dirai que, quels que soient les efforts qu'il tente pour se soustraire à cette destinée, une main invisible, à poignet de fer, l'y ramènera toujours.

Cependant, bien que créé pour souffrir et pour suivre une ligne de conduite toute tracée, il est certain que l'homme a encore, ici-bas, de nombreuses jouissances, de grandes félicités ; jouissances et félicités dont sera privé en grande partie Félix, par le fait même des douleurs et des contrariétés qu'il endure à son entrée dans la vie, et qui ne feront qu'augmenter avec l'âge, les besoins, les passions auxquelles l'homme est assujetti.

Ce que je viens d'avancer là ne rencontrera pas l'approbation de tout le monde ; je le sais, mais peu m'importe. Ce sont mes idées, je ne les modifierai que lorsqu'il me sera prouvé qu'elles sont mauvaises.

D'après ce que j'ai entendu dire, mon ami Henry, un métaphysicien hors ligne, compte se charger de cette besogne.

Je reviens maintenant à la destinée, et je déclare qu'il y a une nuance que je tiens à faire ressortir, afin d'être le plus explicite possible : quelque inévitable que soit sa destinée, l'homme peut encore en adoucir les rigueurs par les influences plus ou moins heureuses qu'il est appelé à subir, et qui auront sur sa vie tout entière, des conséquences importantes. Ces influences l'aideront à supporter bien des choses, les lui montreront sous des dehors plus riants, les lui feront accepter ou supporter plus facilement ; mais, lorsqu'elles seront pernicieuses, contraires aux penchants de sa nature, elles le martyriseront, elles le pousseront plus vite, et d'une façon plus certaine dans la mauvaise voie et, finalement, elles le feront descendre au plus bas degré de l'abjection, au mépris de tout, et particulièrement de lui-même.

Tel Félix dont je dépeins en ce moment toute la vie, et qui avant même qu'il fut venu au monde, était destiné à ne jamais connaître de mère et à toujours souffrir.

Ce qui n'empêche qu'il eût pu moins souffrir et qu'il eût pu envisager la vie à un point de vue moins sombre, s'il avait eu à ses côtés un être capable de le comprendre, de le raisonner, de le convaincre, de le consoler et de remplacer sa mère, dans une certaine mesure, bien entendu.

Je m'arrêterais là si je ne craignais pas de paraître prolixe à quelques uns ; surtout à ceux qui ne voudront pas saisir et suivre mon idée.

Mais il faudrait être un devin, pour tirer une conclusion quelconque de cet amas de choses diffuses, semble me crier quelqu'un que je pressens, plutôt que je ne vois.

Je demande la permission au lecteur de répondre à ce " quelqu'un " :

Comme je sais que vous n'êtes, et que vous ne serez jamais un devin, et que de plus, l'intelligence, chez vous, est plus obtuse que ma prose, je vais m'expliquer d'une façon plus catégorique, plus claire, plus précise, afin de

ne donner lieu à aucune équivoque, et de vous épargner la fatigue et l'ennui de chercher une conclusion là, où vous n'en voyez pas.....

Là, où il n'y en a pas ! vous voulez dire ? soit ! je continue :

Je crois fermement à la destinée ; de plus, je suis convaincu que l'homme ne peut éviter la sienne ; mais, à côté de celà, je pense aussi que, par ses rapports sociaux avec des gens qui lui sont supérieurs, par le développement de son intellect, par une influence douce et salutaire subie dès son plus bas âge, il peut modifier les effets de cette destinée, inévitable, à laquelle il est irrévocablement appelé à se soumettre, surtout si cette destinée le porte vers un mauvais but, le pousse dans une mauvaise voie. Risquons une petite comparaison, si vous le voulez bien :

Le tigre de sa nature féroce et carnivore, qui est arraché de sa jungle et soumis, tout petit encore, à la volonté de l'homme, finit par s'apprivoiser, et devient tout aussi doux que n'importe lequel des animaux domestiques.

Cependant le tigre n'a pas été créé pour vivre dans l'état de domesticité ; et ce n'est que par l'influence que l'homme exerce sur lui, qu'il arrive à se laisser maîtriser, dompter, quitte à reprendre plus tard, si l'occasion se présente, ses instincts carnassiers.

Pourquoi donc, n'en serait-il pas de même de l'homme ?

C'est imbu de ces idées, que je déclare que l'homme se souviendra et se ressentira toute sa vie des influences qui auront prévalu, chez lui, dès sa plus extrême jeunesse.

Quelques uns trouveront peut-être matière à paradoxe dans ce que j'ai avancé, et d'autres me taxeront de fataliste ou de sophiste.

Je les laisse libres de dire et de croire ce que bon leur semblera.

Du fatalisme, j'ai dit plus haut, qu'au fond de moi-même, il y en avait tout d'abord une parcelle ; eh ! bien, cette parcelle s'est encore augmentée depuis mon voyage en Orient. Et, si j'ai bonne mémoire, Pierre Loti, dont une forte partie de l'existence s'est passée en Orient, dans les pays de soleil comme il les appelle, disait lors de son admission à l'Académie Française, et tandis qu'il commençait le passage de son discours ayant trait au jour de son élection, à laquelle il croyait peu du reste " qu'il était probable qu'au

fond de lui-même il restait encore un peu de ce tranquille fatalisme d'Oriental ! ! !...

Je le croirai, et tous ceux qui, naturellement portés au fatalisme, ont visité l'Orient, le croiront et le comprendront de même, car l'on en revient généralement plus enragé fataliste que jamais.

Mais permettez que je laisse là, pour le moment, ces réflexions d'un caractère tout personnel, et que je poursuive mon sujet.

Halte-là Monsieur, me crie encore l'interminable questionneur que vous savez :

Ce que vous venez de nous dire, est tout-à-fait absurde, mon bon !

Absurde ?

Oui. Loti qui, de votre propre aveu, a passé une grande partie de son existence en Orient, pouvait, sans paraître ridicule, parler du fatalisme Oriental ; tandis que vous, qui n'avez séjourné que quelques mois en Orient, il est tout à fait puéril de votre part, de venir vous assimiler à Loti, et donner votre opinion.

Vous trouvez ?

Parfaitement !

Eh ! bien Monsieur, cela ne prouve qu'une chose : C'est qu'en quelque mois, j'ai pu me former une opinion qui demanderait à beaucoup d'autres, toute une vie !

Je ne vous comprends pas !

Je vais préciser alors :

Je n'ai passé en Orient que quelques mois, après quoi je suis arrivé à la même conclusion que Loti qui lui, y a passé une grande partie de sa vie ; eh bien, je mets en fait que vous, dont l'intelligence parait très vaste, pour nos plaines resserrées, que vous, dis-je, vous y séjourneriez un siècle durant sans pour cela, augmenter en quoique ce soit et vos connaissances, et même votre intelligence.

Mais !... pour qui me prenez-vous alors ?

Mon Dieu ! pour ce que vous êtes ! ni plus ni moins !...

Quoi alors ?

Pour un homme d'une intelligence assurément très grande, mais limitée, cependant, au cercle qui la renferme ! ? !.....

IV

Félix grandit, il avance en âge, et la grande question d'en faire un homme va s'agiter, s'agite.

Un beau matin, on le prend brusquement, sans avoir égard à son triste sort, à son jeune âge, et, bon gré, mal gré, celle qui a pris charge de lui commence elle-même son éducation et son instruction,— Les deux choses allant de pair—sans, au préalable, le lui avoir annoncé, sans l'y avoir préparé, ainsi qu'une mère l'eût certainement fait.

A-t-il quelque difficulté à saisir ce qu'elle lui explique, et ce que la plupart du temps elle ne comprend pas elle-même, elle le bouscule, elle s'irrite, elle lui force l'imagination encore trop neuve pour comprendre des choses abstraites, et elle entre dans de longues dissertations plus compliquées les unes que les autres, d'où il lui serait fort difficile de sortir si on lui demandait de vouloir bien s'expliquer elle-même ;

Elle le punit avec sévérité, et en fait un petit martyr.

Une mère aurait-elle procédé ainsi ?

Aurait-elle seulement permis que l'on employât de semblables moyens à l'égard de son enfant ?

Bien certes que non !...

S'il lui avait fallu le punir quelque fois, elle aurait pris pour cela, les formes sinon les plus affectueuses, du moins les plus justes et les moins rigoureuses, possible ; et l'enfant aurait accepté cette punition ! Je dis même qu'il en aurait compris toute la justice, et qu'il n'aurait pas murmuré ; attendu que lorsqu'elle est obligée de le punir, la mère a toujours le tact de contre-balancer la sentence par une petite morale, un regard, une promesse vague que l'enfant devine plutôt qu'il ne comprend. Et s'il accepte les punitions que lui inflige sa mère, s'il écoute attentivement les remontrances qu'elle lui fait et les met à profit, il est rare qu'il soit disposé à en recevoir de tierces personnes, surtout si ces personnes les font à tout propos, avec humeur, et sans raison.

Qu'arrive-t-il donc à Félix ?

Il accepte ces punitions, et les subit humblement puisqu'il ne peut faire autrement.

Mais aussi, qu'en advient-il ?

Humain, Félix est assujetti aux mêmes passions, aux mêmes faiblesses, aux mêmes vices que ses semblables.

En effet qui ne sait qu'au fond de notre cœur dorment une quantité de passions hideuses qui n'attendent, pour se faire jour, qu'une occasion, qu'un prétexte favorable ?...

Immédiatement germe donc chez Félix, la rancune, vice odieux et antichrétien ; et avec la rancune le besoin de se venger.

Pour satisfaire ses besoins de vengeance, il patientera, il attendra que le moment en soit venu.

Ainsi voilà deux ignobles sentiments qui ne se seraient, peut-être, jamais développés chez mon petit Félix, s'il avait été élevé par une mère ; sentiments qui se sont emparés de son être, qui le travaillent, et qui le rendront malheureux dans le cours de sa vie, et qu'il n'a connus que par le fait des brusqueries, des punitions et des mauvais traitements qu'il a eu à subir.

Notez bien, je vous prie, que Félix est actuellement rancunier, et que son intelligence ne sera désormais portée qu'à se venger, alors qu'elle aurait pu prendre son essor vers un but plus louable, plus noble, plus utile. A qui en est la faute ?

Je laisse au lecteur le soin de conclure et je vais passer rapidement sur les quelques années consacrées aux études scolaires ; ces années qui sont les plus belles de l'existence, vu le peu de soucis que l'on a, à cet âge, mais aussi les plus terribles sous le rapport des peines que l'on se donne pour s'instruire.

Tous, nous nous souvenons encore des pénibles moments que nous avons passés à faire des études graves, abstraites, ennuyeuses, alors que notre âge, notre pensée tout entière, nos penchants nous portaient à nous amuser ; alors que la nature elle-même nous poussait vers un but plus gai, il est vrai, mais aussi plus futile.

Mais la civilisation et le progrès l'ont voulu ainsi ; nous n'avons donc qu'à nous soumettre à leurs exigences, sans murmurer.

Qui ne se rappelle encore ces longues heures employées, à la lueur d'une chandelle, à résoudre un problème ou à apprendre une leçon ?

Là, encore, les attentions, les conseils d'une mère sont d'un puissant effet pour l'enfant.

Mais je ne m'appesantirai pas davantage à le démontrer, ne voulant pas trop fatiguer l'esprit du lecteur, et je vais, maintenant, prendre Félix au moment où il va devenir jeune homme ; c'est-à-dire à quinze ans, juste à l'âge où il va quitter l'enveloppe de l'enfance pour se servir des ailes de l'homme.

Quoi ? l'homme est alors une chrysalide, et se métamorphose du jour au lendemain, comme cela ?

Absolument comme vous le dites, aimable questionneur.

Quinze ans, c'est l'âge où, dans nos climats tropicaux, les passions commencent à se manifester chez l'homme.

C'est à cet âge qu'il entre en adolescence, et, par conséquent, qu'il commence à subir une autre sorte d'influence bien plus pernicieuse que toutes celles auxquelles il a pu être astreint jusque là.

J'ai démontré, ou, pour mieux dire j'ai tâché de démontrer combien Félix a souffert en perdant sa mère tandis qu'il était encore au berceau.

Certes il n'a pas été heureux, ainsi qu'on a pu le voir ; ses jours ont été abreuvés de douleurs, de peines de toutes sortes ; mais que seront-elles, ces peines et ces douleurs en comparaison de celles qu'il est appelé à endurer encore ?.....

V

S'il m'était permis de tomber dans le réalisme, je peindrais un tableau bien plus navrant et bien plus vrai que celui que je vais vous présenter tout à l'heure ; mais ici, le réalisme n'est pas de mise malheureusement.

Je dis malheureusement, parce qu'il est quelquefois nécessaire de présenter les choses sous leur véritable jour.

L'idéalisme, la fiction, et surtout une sorte de mysticisme dans les écrits, voilà ce qui est apprécié !

Que ces écrits soient littéraires ou non, qu'ils soient moraux ou qu'ils ne le soient pas, peu importe : frapper agréablement l'imagination, l'entretenir dans de douces rêveries, la conduire sans cesse dans le pays de la chimère, ou bien la saturer d'immoralités, en y mettant cependant la forme, voilà ce qui est prisé !...

Mais peindre les choses dans leur vrai, et les montrer telles qu'elles sont, peuh !... on n'en veut pas, on ne les lit même pas !...

Nés sous le pavillon anglais qui nous abrite de son ombre glaciale depuis plus de trois quarts de siècle, nous devenons, de jour en jour, plus collets-montés ! C'est fâcheux à constater, mais il n'en est pas moins vrai que cela est ainsi.

Aussi Zola, le littérateur par excellence, le chef illustre des écrivains naturalistes de l'école actuelle, compte-t-il peu de partisans dans nos milieux.

Il est vrai que je pourrais ne pas m'occuper du goût des uns et des autres, et écrire comme bon me semble ; mais tenant d'une façon spéciale à ce que mon petit livre puisse être mis entre les mains de tous, femmes, jeunes filles, enfants mêmes, j'écarterai tout ce qui pourrait paraître équivoque, je laisserai de côté toute idée un peu leste, et j'attaquerai mon sujet sans plus tarder.

VI

On sait que, généralement, l'élève, à quinze ans, n'a pas encore terminé ses études ; eh bien, lorsque la transformation dont j'ai parlé plus haut, s'opère en lui, des sentiments tout nouveaux se font jour dans son être, et le remplissent d'admiration, d'enthousiasme pour les moindres choses.

Alors, adieu études ! Il les néglige de plus en plus, il finit par les mettre totalement de côté, et envisage la vie à un point de vue tout-à-fait différent de celui auquel il l'envisageait la veille encore.

Un rien l'émeut, le bouleverse, l'enchante.

Au fond de son cœur il entend résonner les cordes d'une lyre des plus mélodieuses, qui lui rappelle un perpétuel chant d'allégresse.

Tout ce qui, jusqu'alors, lui était apparu sous le voile du mystère, sous les ombres de l'inconnu, se découvre peu à peu, l'éblouit et l'énivre.

Le joli visage d'une fillette le ravit ; le froufrou d'une robe fait affluer son sang au cœur, et un frisson lui parcourt tout le corps aussitôt que le souffle d'une femme le frôle.

La conversation fraîche, suave, naïve d'une jeune fille le jette dans des extases infinies, le plonge dans de longues et douces rêveries qu'il ne peut s'expliquer, mais dont il subit tout le charme magnétique.

La marche langoureuse et nonchalante d'une jeune personne le grise à un tel point, qu'il finit par en ressentir comme un malaise indéfinissable.

Les belles et éclatantes couleurs d'une femme, ses regards chauds d'où s'échappent à pleines envolées comme des effluves d'amour, lui font perdre totalement toute notion du juste.

Enfin la nature entière rêvet à ses yeux un manteau diaphane au travers duquel il voit, il admire la vie.

Pourquoi tout cela ?

Quelle est la cause de cette métamorphose presque instantanée ?

C'est que son cœur commence à battre. C'est maintenant que des sentiments tout différents s'emparent de lui.

D'études alors, il n'en est plus question !

Il les abandonne pour tout de bon.

Petit à petit, il consulte son cœur, et il finit par se rendre compte de ce qu'il éprouve.

Tout ce qu'il ressent, c'est de l'amour !...

Alors, avec toute la fougue de la première jeunesse, Félix céde aux emportements de sa passion, et tombe épris de la première robe qu'il rencontre sur sa route, sans se préoccuper de quoi que ce soit, sans se demander où il va ni où il s'arrêtera.

Le voilà donc, cet impétueux Félix, lancé à toute vitesse et à franc étrier sur le chemin si séduisant qui conduit à l'amour ; ce chemin aux apparences

charmantes où l'on ne voit, au début, que roses, que joies, que félicités, que délices, mais qui, le plus souvent, cache des épines, des ornières épouvantables et des précipices effrayants dans lesquels on tombe pour en sortir sinon mort, du moins meurtri, blasé, écœuré, où le cœur, après avoir passé tour à tour par toutes les joies les plus délirantes, ensuite par toutes les angoisses les plus effroyables, se replie, se retourne sur lui-même, brise tout ce qui lui reste de cordes sensibles, et n'est plus qu'un morceau de glaçon, qu'une terre froide et inculte où rien, désormais, ne pourra germer qui soit digne et noble !...

Félix tombe donc amoureux de la première robe qu'il rencontre sur son chemin, disais-je.

Si cette robe couvre une créature pure et de bonne éducation, notre jeune amoureux affolé, éperdu au point d'en perdre la tête, souffre cruellement.

Trop jeune encore pour se permettre de songer au mariage, ses jours seront dorénavant empoisonnés ; car, ne pouvant posséder l'objet de ses pensées et ne pouvant non plus s'unir à celle que son cœur désire, par les liens de l'hymen, Félix fera mille et une conjectures ; il se torturera l'esprit et appréhendera nuit et jour qu'un autre ne se présente, et ne lui enlève celle pour qui brûle sa flamme.

Maintenant, si l'on veut faire entrer en ligne de compte la coquetterie féminine, je dirai que la jeune fille à qui s'adressent les attentions de Félix, l'encourage par ces mille petits riens qui se trouvent en masse dans les batteries du beau sexe, tel qu'un regard souvent lancé, un de ces regards incendiaires qui frappent droit au cœur, parcourent ensuite tout le corps en lui imprimant une voluptueuse sensation ; une parole adroite, à triple sens, proférée avec intention, un geste ensorcelant, un petit service demandé, une préférence accordée, sans en avoir pourtant l'air, une fleur à emblème incontestable et ronflante autant que menteuse, négligeamment donnée, et tant d'autres manèges de ce genre que tout le monde connait, pour peu que l'on ait une légère expérience de la vie, et qui tous contribuent à illusionner le pauvre amoureux et à lui faire accroire que son amour est partagé.

Pourtant il n'en est rien, et dans son for intérieur, la jeune fille s'amuse beaucoup de la naïveté de sa pauvre victime.

Félix jeune, crédule comme le sont tous ceux pour qui la vie n'est encore qu'un secret, se laisse prendre aux filets que lui tend celle qu'il aime ; il compte fiévreusement les années qu'il a encore à parcourir avant d'atteindre sa majorité, et le voilà formant des projets chimériques, de véritables châteaux en Espagne.

Pourtant, se présente un jour un parti sortable, sérieux, et vite il est accepté !

Ne se souciant nullement du cœur qu'elle a contribué à briser par les sentiments qu'elle y a fait naître et qu'elle a entretenus, cette jeune fille s'en rit, ridiculise le pauvre enfant, et affecte, dès qu'elle le rencontre, des airs de dédaigneuse indifférence à faire mourir de rire un observateur un peu attentif.

Ayant conscience de son infériorité vis-à-vis du préféré, Félix souffrira beaucoup ; et, se souvenant des mauvais traitements qui, lors de son enfance, ont fait germer en lui la vengeance, il cherchera à se venger, et il se vengera en effet en calomniant et en médisant.

Il attaquera la réputation de celle qui s'est jouée de lui.

Il est vrai qu'il n'est pas permis à qui que ce soit de se servir de pareilles armes pour combattre un adversaire quel qu'il soit.

Mais à qui en est encore la faute ?

Aux femmes, toujours aux femmes !...

Maltraité dans son enfance par la femme, celle-ci a été la première cause de l'idée de vengeance qui a germé et qui se développe chaque jour dans le cœur du jeune homme ; trompé, trahi par une jeune fille à ses débuts dans la vie, à son coup d'essai en amour, elle a encore été cause de la médisance et de la calomnie qui sont venues se greffer sur ses desseins de vengeance.

Ceci n'est posé qu'afin de démontrer l'influence que les femmes exercèrent sur la vie de Félix.

Désormais dégoûté de tout sans y avoir jamais goûté cependant, il errera dans la vie pendant quelque temps, puis, il essayera de continuer ses études.

Une fois en présence de ses livres, il sentira bien vite qu'il n'a plus le cœur à rien.

Il les fermera avec humeur, et restera avec une instruction à peine ébauchée.

Que sera-t-il plus tard si l'amour-propre ne se met de la partie ?

Un ignorant ! Un fruit sec comme il y en a tant et tant dans le monde.

Comme vous, par exemple ?

Oui ! comme nous deux ! ..

A qui en remonte la responsabilité ?

Toujours à la femme.

S'il avait été donné à Félix de conserver sa mère, de l'avoir auprès de lui, celle-ci, par de bons conseils, par une bonne morale, par de délicates prévenances, lui aurait jeté un peu de baume sur les plaies du cœur, et l'aurait, sans nul doute, amené à d'autres sentiments.

Mais non, Félix n'a point de mère, et il est écrit qu'il souffrira toujours seul, et toujours à cause de la femme.

Las de la monotonie de la vie qu'il mène depuis que celle qu'il chérissait est mariée, notre infortuné Félix rencontre un beau soir des " *noceurs,* " et le voilà qui tombe à corps perdu dans la bamboche, le refuge des malheureux pusillanimes.

Les mœurs, la vie que mènent ces individus avec qui il se trouve en contact, chaque soir, répugnent souverainement à Félix.

Mais quoi ! Là il trouve un peu de diversion à ses peines, là il tâche de les oublier pendant quelques heures, en les noyant dans des flots d'alcool, et dans des gouffres d'immoralité ; peu lui importe le reste, et il continue le même genre de vie, buvant, fumant, jurant etc., jusqu'au jour où, ayant bu plus que d'ordinaire, il passe la nuit sur une pierre froide et attrape une bonne pleurésie.

Que faire alors ? La fièvre le dévore, une respiration sifflante lui déchire la gorge et les poumons.

Aller chez lui ! Qui le soignera ?

Pas de mère, pas de sœur, livré à lui-même, seul au monde, il ira tomber sur un grabat, dans un hôpital quelconque, d'où, grâce à sa jeunesse et à sa forte constitution, il sortira après de longs mois de souffrances.

Epuisé au moral comme au physique, sans forces, Félix a toutes les apparences d'un vieillard bien qu'il ne soit âgé, actuellement, que de vingt t un ans au plus.

Sa convalescence est longue ; mais il se guérit. Une fois rétabli, et grâce à une protection inespérée que la connaissance de ses malheurs inspira à un philanthrope, il entre dans une maison de banque comme employé !

Il s'y fait remarquer par son assiduité et son application au travail, et finit par acquérir une situation fort enviable.

Longtemps Félix a méprisé l'amour et les femmes ; longtemps il a vécu seul, fuyant toute société féminine, ne voulant ni voir, ni entendre parler des femmes, et frémissant dès qu'il y pensait.

Cependant, il est bien jeune, et l'arbre de la vie, chez lui, est encore plein de sève. Pour peu qu'on le dépouille de ses orobanches il va refleurir de plus belle.

Petit à petit, Félix s'humanise. Il se raccroche à la vie, et son pauvre cœur se reprend à battre doucement. Il cherche à le maitriser, et y réussit en partie, s'aidant de la raison.

Mais, se dit-il, un jour, j'ai souffert, il est vrai ; une femme m'a manqué, et me manquera toujours dans la vie ; une autre m'a martyrisé ; plus tard, une troisième m'a trahi, m'a trompé, a chassé toutes mes illusions ; et pourtant, mon cœur battait pour la première fois, et c'était pour elle qu'il battait.

D'autres sont d'ignobles débauchées, de viles créatures dont il ne faut même pas parler : La vertu est, pour elles, une lettre morte, l'impudicité, la débauche la plus noire et le vice dans toute son horreur, voilà la suprême félicité, le bonheur parfait pour ces créatures abjectes qui n'ont d'humain que les apparences : en un mot la boue et la fange, voilà à quoi se résume leur vie !

Mais sont-ce là des raisons valables pour que je renonce définitivement à la vie, et aux quelques rares bons instants qu'on y trouve encore ? se demande Félix.

Est-ce une raison par ce qu'elle ne m'a pas souri jusqu'ici, pour que je me condamne au célibat le plus rigoureux, le plus austère ?

Après s'être ainsi raisonné, et avoir répondu favorablement aux questions qu'il se posait lui-même, Félix donne une plus libre envolée à son cœur.

Vite, celui-ci, voulant rattraper le temps perdu, se prend à battre de nouveau avec la même force, à sentir et à tressaillir avec la même juvénilité ; et, chose à remarquer, c'est qu'il traduit les mêmes impressions, les mêmes naïvetés, les mêmes échappées folles et passionnées que lors de sa première passion à quinze ans.

De toutes ses souffrances, de toutes les orgies par lesquelles il a passé, il ne se souvient plus.

Il est redevenu jeune et naïf, candide et crédule.

Oh ! quelle est grande la puissance que l'oubli a sur le cœur humain !

Ah ! bah ! vous croyez ?

Chut ! zut ! ! pouf ! ! !

Ainsi emporté pour la seconde fois dans le char de l'idéalisme, Félix l'incorrigible Félix, croyant son temps d'épreuves passé , songe encore à chercher une compagne auprès de qui il puisse couler ses jours avec tranquillité.

Hélas ! que de malheurs, que de regrets, que de chagrins il se prépare là, ce pauvre garçon !...

Pourquoi cela ?

La suite nous l'apprendra peut-être !...

Lancé seul dans le brouhaha du monde, il ne manque plus ni un théâtre ni un bal, ni un concert.

Dansant avec celle-ci, riant avec celle-là, quittant l'une, prenant l'autre, et tout comme le papillon, voletant de fleur en fleur, Félix finit, un jour, par rencontrer une belle fille d'un physique agréable, mais par contre froide, peu intelligente, et fermement décidée à ne se donner qu'à un homme riche, ou à rester célibataire toute sa vie.

Mais à côté de ces bonnes résolutions, cette jeune fille avait, portées à un haut degré, toutes les allures d'un diplomâte émérite, doublées de celles d'une coquette consommée.

Elle n'avait pas été sans s'apercevoir des sentiments qu'elle avait inspirés à ce bon Félix, et, elle s'était même flattée de l'entretenir dans une douce illusion jusqu'au jour où, trouvant un parti convenable, et selon les conditions qu'elle désirait réaliser en ce parti, elle évincerait Félix sans explication, et net en prenant le premier prétexte venu.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Mais comme Dieu ne laisse rien impuni ici-bas, cette jeune fille fut prise elle-même dans son piège.

Félix encore peu aguerri contre les ruses féminines malgré ses fâcheux débuts se laisse prendre encore à l'hameçon qu'on lui tend, et donne, tête baissée, dans le panneau de l'amour.

Il eut été à souhaiter qu'il le trouvât hermétiquement fermé ; mais comme ces sortes de choses sont aussi élastiques que la conscience de certains individus, le panneau cède, et se referme sur Félix.

Croyant avoir enfin trouvé celle qu'il cherchait, la femme qu'il avait toujours rêvé de rencontrer, persuadé que son amour était partagé. — Et, en effet, tout laissait supposer qu'il l'était, — il ne prend même pas la peine de s'assurer de la jeune fille et, tranquille, jouissant de son bonheur qu'il goûte d'autant plus qu'il n'a, jusque là, bu qu'à la coupe du malheur, Félix laisse les jours s'écouler sans songer à donner une solution à ses projets d'union.

De son côté, la jeune fille est enchantée de voir que Félix ne se presse guère de lui faire part de ses intentions ; et que, de plus, tout porte à croire qu'il ne le fera pas de sitôt.

Bien décidée à ne pas s'unir à Félix, elle trouva bon, cependant, d'avoir quelqu'un toujours prêt à chanter ses louanges ; et reine, elle recherche les attentions du courtisan.

Ensuite, dans son étroite imagination, elle se persuade qu'un amoureux entretenu dans de folles illusions, toujours soumis, toujours respectueux, ne demandant rien, quoique désirant tout, est un aimant irrésistible qui attire d'autres amoureux, ou qui, pour le moins, engage les hésitants à se décider.

La femme, quelle qu'elle soit, à quelque caste qu'elle appartienne, et quel que soit son rang dans la société, éprouve toujours une grande satisfaction à se sentir aimée, choyée, dorlottée par un homme.

Cela flatte sa vanité, et chatouille agréablement son petit amour-propre.

Il parait même que cela lui donne à ses propres yeux un prestige, un je sais quoi, qui l'éblouit et qui disparaît aussitôt qu'elle se sent abandonnée.

Qu'une femme soit belle à ravir, qu'elle possède tous les dons imaginables pour plaire, si elle n'a pas d'admirateurs, elle doute de sa beauté ou, tout au moins, de la puissance de sa beauté ; au contraire, qu'elle soit ordinaire, mais qu'elle soit courue, recherchée, elle se croit irrésistible, elle prend des poses de madone et cherche à se faire valoir.

Telles sont les femmes depuis que le monde existe, et telles elles seront encore et toujours, à moins que les siècles à venir ne changent sensiblement : ce qui est à souhaiter pour la bonheur de la triste humanité !

Dans son intelligence plus que bornée, la jeune fille dont nous nous occupons se persuade que les choses continueront ainsi longtemps encore et lui permettront de faire un choix à sa guise.

Un, deux, trois partis qu'elle a évincés, contribuent à persuader à Félix qu'il est profondément ancré dans le cœur de cette jeune fille.

Il n'en est pourtant pas ainsi.

Plusieurs fois, il a essayé de faire part de ses intentions ; mais toujours vaguement.

Car, craignant de briser encore une seconde fois le fil de ses projets de bonheur, il est devenu craintif, et préfère vivre dans l'incertitude :

Voilà comme sont tous les amoureux, tous logés à la même enseigne.

La jeune fille, plus experte que son amoureux, élude à chaque fois la question, et donne à la conversation ce tour enjoué et enfantin que les femmes savent si bien prendre lorsqu'elles sont acculées dans leurs derniers retranchements, ou qu'elles veulent prolonger encore une situation qu'elles sentent, toutefois, très tendue.

Pourtant, dans son gros bon sens, cette jeune fille voit bien que les chose ne pourront durer éternellement ainsi, et elle prend la résolution de plaire coûte que coûte, à M. Badanier qu'elle reluque depuis longtemps et à

qui elle a fait bien des avances qui, jusqu'à ce jour, sont restées infructueuses. Sur les entrefaites, M. Badamier, las de la vie oisive qu'il mène, véritable vie de bohême, se décide à fixer son choix et laisse voir à la jeune fille en question que, revenu à de meilleurs sentiments, il ne demanderait pas mieux que de s'unir à elle.

— Des démarches furent même faites par une amie commune ; ces sortes de diplomaties étant exclusivement du domaine féminin — !!...

Je n'ai pas besoin de dire si elles furent accueillies favorablement.

Mais, comment faire pour se débarrasser de l'importun amoureux, se demande cette jeune fille ? Après y avoir mûrement réfléchi, elle se décide à couper court à toutes relations avec Félix, et, à la rigueur, à lui interdire l'entrée de son salon, s'il l'y oblige.

A peine la décision prise, elle se met en mesure de lui donner une prompte exécution.

Comme il en avait l'habitude, Félix vient passer l'après-midi aux pieds de celle qu'il adore, et qu'il a élevé au rang de divinité.

Je ne sais quel prétexte prend la jeune fille, mais elle lui cherche querelle ; et, se retirant du salon avec des airs de reine offensée, elle ferme la porte au nez de Félix.

Confus, ahuri, ne comprenant pas un tel changement dans les allures de sa bien-aimée, Félix reste quelque temps pensif, puis s'en va, la mort dans l'âme, car il pressent qu'un nouveau malheur plane dans l'air, et ne demande qu'à lui tomber encore dessus.

Ai-je besoin de vous donner des détails sur l'affreuse nuit que passa ce jeune homme et de vous dire que la journée du lendemain lui parut insupportable par sa longueur ?

Non, cela va de soi ! n'est-ce pas ?

Son travail terminé, Félix vole chez la jeune fille, espérant la trouver dans de meilleures dispositions.

Il arrive, il frappe, il attend longtemps, et, bref, il est introduit au salon par un grand laquais de six pieds.

Quelques minutes après son arrivée, une vieille femme, jaune comme une citrouille en maturité ; sèche comme une fleur de Jéricho, et qui est

la tante en même temps que la tutrice de la jeune fille, (j'ai oublié de dire que notre héroïne est aussi orpheline, et qu'elle a été élevée par sa vieille tante) entre au salon, salue froidement Félix, mais poliment, ainsi qu'il convient à une antiquité, et, avant même que le jeune homme ait eu le temps de lui poser une question, elle lui donne son congé définitif.

Félix veut risquer une demande, mais la vieille dame, avec un air imposant de momie, droite, rigide comme la loi dont elle semble être la statue, debout devant le jeune homme, lui montre la porte qu'il a à prendre pour ne la jamais repasser encore.

Indigné d'un procédé si discourtois, et flairant quelque chose d'anormal, Félix part et disparaît bientôt derrière les grands arbres du jardin.

La jeune fille, cachée derrière un rideau, le regarde partir l'œil sec, le sein calme.

Elle ne laisse même pas échapper un geste de compassion, pas même un regret, pour celui qu'elle a fait chasser de chez elle comme un laquais de mauvaise maison, pour celui qui fut si longtemps à ses pieds, qu'elle trouva toujours si dévoué, si aimable, si empressé à lui plaire, enfin pour celui dont elle brise la vie à tout jamais.

Bien au contraire ! heureuse de voir Félix s'en aller, elle laisse un sourire méchant errer sur ses lèvres ; puis elle procède à sa toilette du soir ; car elle attend à dîner son nouvel amoureux, son futur fiancé ainsi qu'elle le croit et le pense.

Au dîner, devait succéder, aussitôt après, une soirée dansante et mademoiselle la coquette calculait déjà que M. Badamier profiterait de l'occasion pour faire connaître ouvertement ses intentions.

Mais il n'en fut pourtant rien.

Très assidu auprès de cette belle et tout-à-fait digne jeune fille, Monsieur Badamier s'en tint là, remettant à plus tard le moment de faire une démarche en règle, et voulant, en homme d'expérience, étudier un peu le caractère de celle à qui il s'unirait peut-être sous peu.

Ici les choses se compliquent et deviennent vraiment amusantes.

Félix, l'amoureux éconduit si grossièrement, se trouve être, précisément, le protégé de M. Badamier, celui-là même qui, apprenant, un jour, les mal-

heurs de ce jeune homme, le prit en affection, le protégea et l'arracha, pour ainsi dire, au malheur avec lequel il était aux prises depuis son enfance.

Ayant pleinement réussi, M. Badamier s'en vantait, et comptait au nombre de ses bonnes actions celle qu'il avait faite en faisant le pauvre délaissé reprendre goût à la vie.

M. Badamier s'était aperçu que, depuis quelques temps, son jeune protégé prenait des airs de barde amoureux

Il s'en réjouissait intérieurement, sans, pour cela, chercher à savoir qui avait pu capter ce jeune cœur déjà si éprouvé, et si vieux par le malheur.

En sortant de la demeure de cette jeune fille qu'il chérissait de toute la force de sa bouillante nature, en qui il avait mis tout son espoir, toute sa vie, et chez qui il croyait avoir trouvé le bonheur, Félix n'a pas la force de se rendre chez son protecteur, pour lui demander conseil ainsi qu'il le faisait depuis peu, et ce, à chaque fois qu'il lui arrivait quelque chose de fâcheux.

De retour chez lui, il passe la nuit à pleurer, à se lamenter, et à maudire l'humanité en général, et les femmes en particulier, tandis que celle pour qui il pleure, et par qui il souffre, s'amuse, danse, et roule dans son mesquin cerveau, mille projets plus insensés les uns que les autres, et qui ne doivent jamais se réaliser.

Brisé de fatigue et de douleur, harassé, Félix finit par s'endormir d'un lourd sommeil, et ne se réveille que le lendemain assez tard dans la matinée.

Vers midi, encore tout pâle, tout faible, il va chez son protecteur, et là, en toute franchise, il prend celui-ci à part et le met au courant de tout ce qui lui est arrivé.

M. Badamier, qui ne se doutait de rien, entre dans une violente colère contre cette jeune fille indigne, cette coquette habile, s'explique avec son protégé, s'excuse d'avoir été la cause involontaire de ses nouvelles et douloureuses tribulations, et, sur le champ, se rend au domicile de cette belle demoiselle.

En le voyant venir, celle-ci prend l'air le plus aimable, et le sourire sur les lèvres, tandis qu'elle a le cœur rempli de perfidie, elle lui fait le plus gracieux accueil.

Lui, froid, hautain, courroucé, intérieurement, mais homme du monde avant tout, se maîtrise autant qu'il le peut, et, dans un langage sévère où percent l'ironie et la colère, le dégoût et le mépris, lui reproche son ignoble conduite à l'égard de son jeune protégé, la réprimande vertement, quoique poliment, et prend congé d'elle pour toujours.

Atterrée, voyant d'un seul coup s'effronder tout son échafaudage bâti avec tant de peine et au prix de tant de bassesses, et de plus, se sentant déshonorée aux yeux de celui dont elle aurait voulu porter le nom, et de tous ceux de son entourage ordinaire, ne doutant pas un seul instant que son audacieuse conduite ne fut, avant peu, connue de tous, elle comprend qu'elle n'a plus, désormais, qu'à se retirer du monde et à former un pacte bien solide avec sa patronne Sainte Catherine.

Il faut ajouter que c'est ce qu'elle fit, et qu'elle la servit depuis avec une rare persévérance et un dévouement sublimes de constance.

Oui, elle s'est retirée du monde ! Et bien elle a fait, vu que le monde commençait à se retirer d'elle.

La chronique prétend que, honnie, conspuée, vouée à l'exécration de tout ce qui s'appelle homme, dévorée de remords, exaspérée de n'avoir pu satisfaire ses projets ambitieux, elle a terminé sa carrière jeune encore, à la fleur de l'âge même, mais abandonnée, méprisée, délaissée par ceux-mêmes qui l'entouraient.

Quant à Félix dont je vais reprendre le cours des infortunes, trompé encore par l'amour, et cette fois plus malheureux par cela même qu'il était plus âgé, et que sa passion, par conséquent, avait un caractère plus sérieux, il prit, plus que jamais, en horreur les femmes et leurs hypocrisies, le monde et ses ignobles faussetés.

Las de tout, le cœur vide d'espérance, n'attendant rien des jours, à moins que ce ne soit de nouvelles souffrances, il fut envahi par le spleen, quitta le poste qu'il occupait à la banque, et se retira pendant quelques temps à la campagne.

Plus tard, pour faire diversion à son existence il recommença de fréquenter ses anciens amis de bamboche.

Bien certain maintenant que jamais le soleil de l'amour ne viendrait de nouveau éclairer et réchauffer son pauvre cœur, il s'adonna tout à fait au vice.

Affectant un air de suprême dédain pour toutes choses, tantôt maugréant contre les femmes et les vouant à tous les diables, tantôt faisant profession de scepticisme, d'athéisme, doutant de tout, méprisant tout, dédaignant tout, il se retira de plus en plus du milieu où il vivait précédemment, et où il était né, il se tint éloigné de toute société convenable, et pendant quelques années, l'on n'entendit parler de lui qu'à de rares et longs intervales et, seulement par les actes excentriques qui devaient, un jour, lui donner une triste célébrité, et une renommée non moins triste, non moins déplorable.

Afin de ne pas être trop long, et de ne pas dépasser le but que je poursuis, je passerai sous silence cette célébrité que Félix avait acquise dans l'art de la " Noce " quitte à y revenir s'il y a lieu.

Usé au moral comme au physique, fatigué de la vie abjecte, ignoble, dégoûtante qu'il menait, n'espérant plus rien, ne croyant plus à rien, ni Dieu, ni à l'amour, ni à la vertu, ni au bonheur, Félix descendit graduellement tous les échelons du vice et, après une orgie affreuse suivie d'une longue et tranquille agonie, il s'éteignit doucement à l'aube d'un beau jour d'été âgé de trente cinq ans.

Autant sa vie vait été orageuse, mouvementée, douloureuse, traversée en tous sens par des malheurs et des souffrances sans nombre, autant sa mort fut douce, calme, tranquille ! quand il se vit perdu sans ressources, inévitablement voué à la mort, une joie sauvage, sinistre, se répandit un moment sur ses traits ; puis ce fut tout !...

Cette mort qui venait le prendre, il l'accueillait avec bonheur, avec joie même, comme un terme à ses maux.

Pas un regret, pas une parole ne laissa supposer un seul instant qu'il craignait la mort, ni qu'il regrettât la vie qu'il allait bientôt quitter pour cette interminable nuit qu'on appelle l'éternité.

Abandonné lors de sa venue au monde, on sait ce qu'il en advint à Félix ...

Mort, il fut également abandonné par ses camarades, par les siens, et n'eût une sépulture que grâce à la charité publique qui se chargea de lui en donner une,

Maintenant que me voilà rendu au terme de la vie de Félix, après l'avoir pris au berceau et conduit au tombeau ainsi que je l'avais tout d'abord annoncé, qu'il me soit permis de passer rapidement en revue les diverses étapes de son existence, et de donner ensuite mes conclusions.

J'ai dit, et cela au commencement même de ce travail, que mon but était de démontrer l'influence que les femmes ont exercée sur la vie de Félix ; je crois l'avoir démontré d'une façon surabondante.

Ce en quoi vous avez tort, mon cher Monsieur, moi je trouve que vous n'avez rien prouvé du tout.

Tant pis alors !... mais permettez que je poursuive.

Le lecteur a pu constater que lors même de la naissance de Félix, celui-ci perdit sa mère ; c'est-à-dire, son plus sûr soutien.

Elevé par une de ses parentes ou amies, ce qu'il eût à souffrir, et combien de fois, depuis, sa mère lui fit défaut. Plus tard, à l'époque de son adolescence, le lecteur doit encore se souvenir combien Félix fut trompé, trahi par celle en qui il avait mis toute sa confiance, toute sa foi, tout son amour en un mot ! quelles furent les conséquences de tout cela :

Vengeance, calomnie, bamboche, maladie grave, etc, etc,... un peu plus tard encore lorsque Félix fut tout à fait homme, croyant avoir été abusé par sa jeunesse, par son inexpérience des femmes et des choses, par ses folles idées n'émanant d'ordinaire que d'un cerveau trop exalté, et enfin par ces illusions de la première jeunesse, le lecteur doit encore se souvenir que ce jeune homme se reprit à aimer.

Un moment, on se le rappelle encore sans doute, Félix crut avoir trouvé celle qui devait lui procurer ce bonheur auquel aspire chaque mortel, et après lequel il court toujours,.....mais toujours en vain !...

Ce qu'il récolta à la place de ce bonheur qu'il cherchait :

Dépit, désespoir, dégoût de tout, bamboche, sceptisme, et, finalement..... la mort !

Voilà, dans un court résumé, quelle fut la vie de Félix !

Un long et douloureux martyre !...

La femme fut le mauvais ange attaché à ses pas pour lui faire quitter la bonne route.

Elle exerça sur la vie de cet infortuné l'influence la plus néfaste, la plus pernicieuse, la plus dangereuse qu'il soit possible d'exercer.

Mais est-ce un cas isolé que celui de Félix ?

Ou bien la femme exerce-t-elle la même influence sur tous les hommes ?

Oui ! sur tous, plus ou moins.

Tout ce qui leur arrive de pénible dans la vie, toutes les mauvaises actions qu'ils commettent, quel en est le mobile, s'il vous plait ?

La femme ! toujours la femme !...

Qu'un assassinat soit commis, qu'un duel ait lieu, qu'un homme fasse une maladie grave, de quelque genre qu'elle soit, qu'une haine existe entre deux individus, et tant d'autres choses de ce genre, on n'a qu'à remonter directement à la source, et l'on finira toujours par découvrir qu'il y a une femme en jeu.

Directement ou indirectement c'est elle qui fait agir l'homme, c'est elle qui le mène en laisse, c'est elle qui le pousse à sa perte.

Ah ! ça oui par exemple ! que vous avez raison ! que c'est vrai !

Ah ! ah ! vous abondez donc dans mon sens, cher monsieur ?

Oui ! mais n'en dites rien à... à ma femme...

C'est convenu...

Mais, à ce que je viens d'exposer, on me répliquera peut-être que si la femme exerce une mauvaise influence sur l'homme, il lui arrive aussi quelquefois d'en exercer une très salutaire, et de savoir lui inspirer des actions nobles, vertueuses et même héroïques !...

D'accord ! cela est vrai !... pourquoi ne le fait-elle pas toujours ? c'est le rôle que la nature lui a départi, ce me semble ?

Mais, monsieur, il y a femme et femme, et, à vous entendre, toutes ne valent pas la corde pour les pendre !

C'est une erreur ! Madame votre épouse, par exemple, doit être une exception ?...

Pour cela vous avez raison ! C'est la meilleure des créatures..... mais lorsqu'elle dort seulement ! !

Vous exagérez, mon bon ami !...

Ce que je vous dis est à la lettre, cher Monsieur.

Alors je le regrette pour vous, et je déclare, qu'à toute règle il y a des exceptions ; et cela est fort heureux, car autrement, que serait la vie, O ! mon Dieu ?...

La femme, possédant plus que nous le pouvoir de convaincre, l'art de captiver et de charmer, et, de plus, ayant un caractère plus facile et plus doux que le nôtre, pourrait, si elle le voulait, rendre notre séjour en ce monde agréable et relativement heureux ; elle pourrait nous donner un aperçu, un avant-goût, dirai-je, de ce mot *bonheur ;* mot que l'on comprend assez facilement, que l'on désire toujours mettre en pratique, mais dont on ne peut jamais faire l'application.

Mais non ! par une fatalité que je ne m'explique pas, la femme préfère se torturer l'esprit à inventer toutes espèces de machinations plus ou moins ténébreuses et, par le fait, à se rendre elle-même plus malheureuse encore qu'elle ne l'est de par la loi de nature ! ! !

Deux voies bien distinctes se présentent à la femme ; l'une franche, droite loyale, séduisante en ce sens que, la prenant, elle est certaine de couler des jours moins sombres, moins pénibles, et de se faire aimer, chérir et respecter ; l'autre, fausse, hypocrite, pleine de roueries, de turpitudes, de mensonges, où tout se fait dans le mystère, dans les ténèbres et sous le couvert de la cachotterie, et qui conduit tout droit au mépris, à la déconsidération, au délaissement, à l'immoralité et, enfin, au dégoût de soi-même : celle-ci est, de préférence, généralement choisie par la catégorie de femmes dont je viens de m'occuper ; catégorie qui forme, malheureusement, la majorité de l'humanité féminine.

Oh ! oh ! Monsieur ! quel emporte-pièce vous faites !... Mais vous allez vous faire maudire par les femmes ?... Vous ne pourrez plus vous présenter devant aucune d'elles !...

Bah ! je ne pense pas comme vous, moi. Celles qui se reconnaîtront dans

ces lignes jetteront feu et flammes, et tonneront contre moi ; tandis que les vraies femmes, oh ! celles-là applaudiront à mes idées !

Je vous le souhaite, monsieur ; mais, laissez-moi vous dire que les femmes se soutiennent entre elles...

Partagez-vous ma manière de voir ?

Oui... mais je n'ose pas trop le dire fort, à cause, vous savez, à cause de ma femme ! ! !

Elle est trop honnête votre femme ; je suis sûr qu'elle m'approuvera...

Peuh ! j'en doute !

De quoi ? de son honnêteté ?

Oh ! non de son approbation ! ! !.....

Alors, elle sera vraiment digne d'être l'épouse du gros homme intelligent que vous faites !...

Que vous être méchant !... soit ! mais donnez-nous au moins une conclusion à tout ce que vous nous avez conté là.

La voici :

La femme, généralement, est à l'homme ce que le serpent fut à Eve, son aïeule ! ! !

UN SUJET RARE

On sait que Lavater fut l'inventeur de la Physiognomonie (où art qui a pour but de juger le caractère d'un individu par les traits du visage) et qu'en même temps, presque, un autre savant le docteur Gall, de l'école allemande, inventa la Phrénologie (qui n'est autre chose qu'une étude du caractère de de l'homme fondée sur la conformation du cerveau.)

Gall se basa sur ce principe-ci :

" Que le cerveau étant le siège des facultés de l'âme, on peut reconnaître les différentes dispositions et inclinations par les prptubérances et les dépressions qui se remarquent sur le crâne ?

Mais je ne sache pas que ces deux illustres savants aient jamais trouvé, en un seul et même sujet, les signes caractéristiques des deux sciences, bien qu'elles soient sœurs jumelles, et dont l'une est à l'autre, dit-on, ce que la cause est à l'effet.

Pour ce motif, et pour bien d'autres, que j'exposerai plus loin, j'ai tout lieu de regretter qu'ils soient morts sitôt, et en voici la raison :

Dernièrement, j'ai rencontré, se promenant indifférent dans la vie, un sujet rare, grotesque, unique dans son genre,— Je veux bien le croire, du moins, jusqu'à preuve du contraire—remarquable par la forme, le contraste et la bizarrerie de sa personne et qui, selon moi, réunit toutes les conditions voulues pour une étude sérieuse et approfondie de la Phrénologie et de la Physiognomonie.

Je suis persuadé que, s'il avait été permis à Lavater et à Gall de vivre de nos jours, cet individu, qu'un de mes spirituels amis a désigné sous le nom de *"Petit cinq Pouces,"* aurait été, pour eux, une bonne aubaine, un sujet d'études, de méditations, d'observations qui, infailliblement, les auraient amenés à faire de nouvelles découvertes, et auraient jeté un jour nouveau et plus clair sur les deux sciences.

On assure, cependant, que depuis la disparition de ces deux grands maîtres la science a continué l'exploitation du terrain fécond que lui ont laissé ces derniers, et que même elle a déjà fait un grand pas dans cette voie.

Cela peut être !

Je ne veux pas en disconvenir.

Mais il est aussi probable, plus que probable même, que jamais on a eu un sujet réunissant en lui seul les éléments des deux sciences.

Celui que j'ai trouvé doit être seul de son espèce. Il est inadmissible que Dieu en ait créé deux.

Cela serait incroyable, et je le prouverai tout à l'heure.

Il a été créé spécialement pour Maurice, afin d'ouvrir les yeux aux scientifiques et de leur permettre d'éclairer définitivement les points restés encore obscurs.

En effet a-t-on jamais vu, depuis que le monde existe, deux phénomènes remarquables se produire en même temps, ou deux grands hommes vivre à la même époque sous la calotte des cieux ?

Non, rien, jamais que je sache ! !

De mémoire d'homme, cela ne s'est jamais vu, je suppose ! ! Rome a eu un grand capitaine : César. La Grece : Un, Alexandre. Carthage : un, Annibal. La France, le plus grand, le plus vaste, le plus étonnant génie de l'univers : Napoléon 1er. L'Indo-Chine : Les deux frères Siamois reliés par une membrane.

Tous ont vécu à des époques différentes !

Il n'est donc pas possible que, dans le monde, on trouve un autre sujet semblable à celui que possède notre cher petit pays, ce sujet que le monde entier se disputera bientôt, et qui est appelé à faire sa patrie occuper dans l'histoire, une place considérable.

Il manquait à l'Angleterre une illustration — chacun s'illustre comme il le peut — pour la faire prendre place parmi Rome, la Grèce, Carthage, la France et Siam.

Maintenant, elle n'a plus rien à envier à ces puissances.

Car si l'un a illustré son nom et son pays par son génie militaire et par

sa conquête de la Gaule, l'autre pour avoir conquis la Perse, fondé une ville qui porte encore son nom de nos jours, et traversé l'Asie avec ses troupes ; le troisième pour avoir franchi les Alpes et vaincu les Romains, le quatrième pour avoir été un génie universel, maître dans l'art de la guerre, administrateur habile, diplomate, financier, politique consommé, légiste, écrivain, théologien même, dirai-je, bref, pour avoir été un héros !... Et le dernier pays pour avoir exposé aux yeux de l'univers ébahi, une curiosité qui ne s'était encore jamais vue, et qui ne s'est jamais vue depuis, (que je sache) donc Maurice aussi peut être immortalisée par l'espèce de phénomène qu'il a produit et sur lequel, selon toutes probabilités, le monde entier aura l'œil.

Ce serait à désespérer de tout, s'il en était autrement.

***

Afin que la gloire en reste à Maurice exclusivement, c'est à un jeune savant (qui fait honneur à son pays) le Dr Paul Chevreau, le microbiologiste bien connu, quoique nouvellement établi ici, que je recommande ce specimen précieux. Le Dr Chevreau connait pout-être cet individu ; il l'aura sans doute quelquefois vu, sans même songer qu'il avait là, sous la main, un sol fertile à cultiver, et des découvertes immenses à faire.

Que le docteur Chevreau songe sérieusement à la proposition que je me permets de lui soumettre ; qu'il associe aux siennes les lumières du docteur Lucien de Chazal, son confrère et ami, que l'un et l'autre consacrent leurs connaissances, leur talent et leur temps à étudier, à approfondir, et à doter le monde de données précises sur l'analogie qui peut exister entre la Phrénologie et la Physiognomonie.

Avec le sujet que je leur désignerai, quand ils le voudront, et quand ils m'en feront la demande, ces deux jeunes chercheurs qui se sont fait remarquer ici comme à l'étranger, arriveront à obtenir des résultats merveilleux.

Quant au sujet lui-même, qu'il se tranquillise, car le gouvernement métropolitain l'indemnisera largement pour les pertes de temps que M. M. de Chazal et Chevreau lui feront subir. La gloire dont il sera la source, et qui

rejaillira sur la nation tout entière, fera un devoir à la métropole de lui payer grassement les pertes de temps que lui occasionneront les expérienees des deux distingués médecins.

***

Je vais maintenant prendre ma plume en guise de palette, et esquisser à longs traits le portrait de mon chimpanzé. N'en déplaise à mon regretté ami Willy qui tenait absolument au sobriquet de Petit Cinq Pouces, qu'il, donna à cet illustre personnage, moi je l'appellerai Anaxagore, du nom de ce grand philosophe grec que l'on connaît. Non pas que je veuille par là dire qu'il y ait entre eux la moinde similitude. Non ! c'est seulement parce que Monsieur a quelque prétention à la philosophie ! ? !

S'il lui arrive, parfois, quelque chose de plus fâcheux que sa conformation bizarre, bah ! dit-il, ça ne prend pas sur moi !... je suis un philosophe, un vrai Anaxagore, un pur Oesope, et tant d'autres absurdités de ce genre dont je ne crois pas nécessaire de saturer l'esprit du lecteur...

Comme le trait principal de mon caractère est l'impartialité, je vais, en donnant la taille d'Anaxagore, qu'à tort l'on fixe généralement à un mètre 3 cent :, rectifier une petite erreur qui pourrait lui être préjudiciable si jamais la conscription était établie ici, comme elle l'est chez nos voisins les Bourbonnais.

Je veux avant tout être cru ; et, pour arriver à ce résultat, il me faut être rigoureusement véridique.

Alors qu'une certaine amitié éxistait entre nous, amitié qu'un caprice léger a fait s'envoler, un jour qu'Anaxagore était de joyeuse humeur, je l'ai scrupuleusement mesuré, et puis affirmer que sa taille véritable est de un mètre 4 cent : 6 mill :

Telle est l'exacte taille d'Anaxagore !

Il est âgé d'environ vingt cinq ans, et a la tête développée d'une façon inquiétante.

Je me demande, et je me suis toujours demandé pourquoi il ne lui met pas des supports qui reposeraient sur ses épaules.

Cela est très faisable. Qu'il y songe !...

Ce grand développement de la tête qui a atteint la grosseur d'une sphère, oblige Anaxagore à porter les cheveux ras, parce qu'autrement il ne pourrait jamais se procurer de chapeaux dans le pays. Ces cheveux courts font ressortir encore plus les horribles bosses qu'il a parsemées, ça et là, sur la tête.

Un front de deux doigts, et encore deux petits doigts, des sourcils épais et farouches qui lui donnent une certaine ressemblance avec l'animal fantastique sur lequel Darwin (En v'là un qui aurait payé cher une telle preuve vivante de sa longue et absurde théorie) s'est basé pour déclarer que nous descendons du singe.

Sous ces sombres sourcils, et encavés dans leur orbite, on voit des yeux perçants qui lancent des lueurs fauves, étranges, et qui sont recouverts par des paupières privées de cils ; lesquelles sont épaisses, gonflées, sanguinolentes, et battent, malgré tout, soixante coups à la seconde.

Ce qui donne à son visage un air inquiet : chose qui dénote une conscience troublée, une conscience en rupture de ban avec la création. Cela empêche de voir ce qui se passe dans cette âme qui, à en juger par ce que je viens de décrire, m'a tout l'air d'être bourrelée de remords.

Il ne faut pas oublier que le regard étant le miroir de l'âme, celle-ci, lorsqu'elle n'a rien à se reprocher, ne craint rien, et permet que l'on ouvre tout grands les yeux, et que l'on regarde bien en face, tous ceux qui vous approchent.

Une figure ridicule, malingre, émaciée par les tortures morales qu'il endure en constatant qu'il ne ressemble à personne, tandis qu'au contraire il devrait s'en réjouir, puisque son exception doit faire sa fortune et son bonheur.

Un nez ou plutôt un pif luttant de force et d'éclat avec une tomate mûre, des pommettes saillantes, rouges comme le ciel, après un vaste incendie ; la lèvre supérieure épaisse, et sur laquelle poussent, droit comme des arbustes privés d'air, des moustaches d'une couleur jusqu'ici indéfinie, (mon ami Alexis dirait : couleur dos de punaise morte d'amour !) la lèvre inférieure véritable lippe, frisée comme une vieille poire mise en contact avec un brasier, des dents rivalisant de noirceur avec celles de certaines gaules orient

tales, et sur lesquelles le tartre semble avoir élu domicile, la bouche constamment grande entr'ouverte par un rictus méchant autant qu'atroce ; des joues creuses, qui laissent un je ne sais quoi de souverainement désagréable à l'œil, et sur lesquelles il y a autant de barbe que de végétation dans la lune. A tout cela, ajoutez des airs qui veulent être malins, des hum, hum ! dès qu'il veut parler, une voix caverneuse, un langage insipide et d'autant plus idiot qu'Anaxagore se croit un savant, attaque les questions les plus ardues, débite une série d'absurdités, d'anachronismes, et ne conclut jamais ; un cou gros comme une allumette chimique de mauvaise fabrication, long d'une coudée, rouge comme la pudeur offensée, écaillé tout comme celui d'une vieille tortue, une pomme d'Adam alias *Gabio* si proéminente, si pointue, qu'elle menace à tout instant de lui percer la peau ; des épaules rentrées, des bras et des mains en pattes d'arraignée, un buste voûté comme le dôme d'une cathédrale, des jambes disproportionnées pour ce corps chétif, donnez une ombrelle à ce *bon homme surprise*, mettez-le en mouvement et vous verrez *Casimodo* en personne, doublé de Belzébuth et vous compléterez le personnage que j'ai eu tant peine à vous définir tel qu'il est.

***

Si Anaxagore a la prétention d'être un philosophe— Il en a bien d'autres, allez !— il pousse aussi l'originalité jusqu'au point de se croire un bretteur de première force.

L'épée !... Il la tire comme pas un : Le colonel Morden, Gui de Jarnac, La Chaterqueraie et Lovelace lui-même ne seraient, à côté de lui, que des commençants avec qui il ne daignerait même pas se mesurer.....

Le sabre !..... *Bone Deus !*—Qu'était-ce que Barras auprès de lui ?... rien !.....

Pourtant qui ne sait que ce révolutionnaire se vantait d'être le seul homme de France qui, de son temps, sut manier le sabre ?...

Murat, Ney ! petite bière que tous ces pékins là, près d'Anaxagore ! ! !

Le Pistolet !... Il est si adroit, si fort à cette arme, si sûr de lui-même qu'il tue, au vol, des moucherons... imaginaires ! ! !...

Qu'on juge de sa force !... et que l'on vienne ensuite nous parler des de Bay et consorts, et que l'on ose encore risquer une comparaison quelconque !

Je ne parle pas du poignard, de la dague, de la savatte et du bâton : C'est secondaire.

***

Dernièrement, Ixe, un de mes amis et confrères, se permit de blaguer Anaxagore dans les journaux.

Furieux, au paroxysme de la colère, écumant de rage, ce brave des braves lui dépêcha deux de ses amis les plus intimes avec prière de mener roudement l'affaire.

Anaxagore poussa même la générosité, et cela se comprend aisément étant donnée sa grande force à toutes les armes, et sa bravoure à toute épreuve, jusqu'à laisser à son adversaire le soin de choisir l'arme qui lui ferait plaisir.

Ixe vint me trouver et me pria de le seconder :

J'acceptai, et les amis d'Anaxagore et moi nous prîmes rendez-vous afin de discuter les conditions de la rencontre.

Après maintes délibérations il fut décidé que le combat aurait lieu à l'épée et continuerait tant qu'un des deux champions ne serait pas hors d'état de tenir son arme, et ce, sur l'opinion de deux célèbres médecins qui, pour la circonstance, acceptèrent cette sinistre besogne—

Croyant sans doute à une issue fatale pour Anaxagore ils reluquaient déjà son cadavre. Je pense que c'est le motif qui a poussé ces disciples d'Esculape à accepter cette mission qu'ils ont remplie avec toute la dignité et tout l'art voulus ! ! !

Une fois les adversaires en présence l'un de l'autre nous nous aperçumes que nous avions négligé de prendre en considération la très grande différence de taille existant entre les champions.

Ixe un des plus beaux hommes du pays, et le seul qui fasse, sous ce rapport, concurrence au représentant de notre district (qui, soit dit en passant, en est très jaloux) avait constamment son abdomen menacé par la pointe d'épée de son adversaire, tandis que la sienne cherchait dans l'air une poitrine à pourfendre.

Les chances n'étant pas égales, et mon client se voyant, à tout instant, sur le point d'être embroché par Anaxagore (qui n'ayant aucun danger à courir, n'y allait pas de main-morte) nous fîmes cesser le combat.

Il en était temps, car il avait déjà pris de belles proportions.

Nous envoyâme squérir des échasses sur lesquelles nous juchâmes Anaxagore qui, échauffé par les quelques passes qu'il venait de faire, sans danger aucun, trépignait d'impatience comme un véritable diable, et voulait absolument continuer de se battre avec la même arme, et dans les mêmes conditions.

Jamais ardeur et bravoure plus grandes ne furent connues !...

Pendant que l'ajustage se faisait, les témoins d'Anaxagore eurent beaucoup de peine à calmer l'ardeur belliqueuse de leur client.

Bref, le tout terminé, et les deux adversaires une fois égaux sous le rapport de la taille, le combat reprit avec le même acharnement.

A la première parade, ayant voulu rompre, Anaxagore perdit l'équilibre et se renversa de tout son long sur le dos, les jambes en l'air.

A ce moment, Ixe, qui faisait une attaque aussi rigoureuse que savante, logea son épée dans une des jambes qu'il trouva devant lui.

Se croyant mortellement blessé, Anaxagore se mit à geindre.

A l'entendre ainsi gémir, ça fendait l'âme, et un rocher même se serait laissé attendir ! ! !

Les deux médecins se précipitèrent au secours du blessé : et avant d'examiner sa blessure, assurèrent qu'elle était mortelle, à en juger sans doute par la grande paleur répandue sur les traits d'Anaxagore.

Les témoins déclarèrent alors l'honneur satisfait, et se retirèrent l'âme toute triste...

A notre grand étonnement, nous apprîmes, le lendemain de la rencontre, que seul l'échasse avait été traversée par l'épée de mon client.

Quant aux plaintes poussées par Anaxagore, on prétend qu'elles provenaient de la large et sanglante blessure faite à son amour-propre qui saignait de le voir ainsi attifé.

Mais, on comprendra sans peine, que la chose n'étant pas visible à l'œil, les médecins ni les témoins ne pouvaient s'en occuper ! ! !

***

Ce que Dieu garde est bien gardé. Rien ne peut l'atteindre. Quelles que

soient les embûches qu'on lui tende, quelque danger qu'il coure, le Créateur les éloigne de la personne qu'il protège.

Un stupide coup d'épée pouvait tuer Anaxagore, et la science aurait perdu un sujet que jamais encore elle n'eût retrouvé.

Les docteurs Chevreau et de Chazal savent maintenant de quel individu je veux parler ; qu'ils s'adressent à la Société Royale des Arts et des Sciences, au gouverneur, à la population s'il le faut, mais qu'ils se procurent, sans plus tarder, les moyens d'avoir ce *Casimodo* rare afin de commencer au plus tôt leurs études.

On se demandera peut-être pourquoi j'ai attendu si longtemps pour parler de ma trouvaille, alors que je l'ai faite depuis plusieurs années

Pour différentes raisons : d'abord, je ne songeais pas aux deux découvertes de Lavater et de Gall ; ensuite nous sommes aujourd'hui au 14 Juillet 1892, et Anaxagore, tout biscornu qu'il est, professe un véritable culte pour la France.

Il est, de plus, un révolutionnaire rouge, —ce qui se comprend sans commentaire—et pousse si loin ses opinions politiques, qu'il ne lit seulement que les articles publiés le 14 Juillet.

Alors, et dans le but purement charitable de lui venir en aide, j'ai choisi cette date.

Dans le cas où ces lignes lui tomberaient sous les yeux, et qu'il voulût bien pousser la gentillesse jusqu'à se reconnaître, je l'engage à beaucoup réfléchir et à cesser de s'échiner.

Qu'il mette tout son orgueil de côté, et qu'il accepte pour son temps à perdre et pour sa personne, l'indemnité qu'on ne manquera pas de lui payer Quant à cela, il n'y a aucun doute ; qu'il y réfléchisse ! Le "*Struggle for Life*" est aujourd'hui si pénible, qu'il ne faut pas se laisser arrêter par un vain amour-propre.

Qu'Anaxagore songe ensuite à ceci : son nom passera à la postérité, et à la consommation des siècles, alors que le notre sera depuis longtemps enseveli dans l'océan des âges, son nom à lui, sera prononcé tout à côté de celui de Napoléon le Grand, de César, d'Annibal et des frères Siamois ! ! !

.....

.....

N. B. Cette chronique était destinée à paraître, le 14 Juillet dernier, dans une des revues de la Colonie : La semaine littéreire ; revue qui a cessé sa publication à la suite des évènements du 29 Avril dernier.

LA MODE

I

Les savants nous apprennent que la vitesse d'un boulet de canon, à sa sortie de la bouche à feu, est de quatre cents mètres par seconde, et que celle de la lumière est encore bien plus grande, puisqu'elle parcourt soixante-dix-sept mille lieues dans le même laps de temps.

Toutes proportions gardées, j'oserais parier que la rapidité avec laquelle se succèdent les modes laisse, bien derrière elle, et la vitesse du boulet de canon, et celle de la lumière.

Cela semble si étrange que l'on se demandera si je veux plaisanter.

Non. Je n'ai jamais été plus sérieux, et je vais tâcher de prouver ce que j'avance.

Il y a quelques années à peine, le malakoff, le ridicule, grotesque et inoubliable malakoff, qui donnait aux femmes une ressemblance frappante avec les poules couveuses, était en honneur.

N'était pas comme il faut celle qui n'en portait pas un de plusieurs mètres de circonférence sur lequel venait s'étaler la robe à huit ou dix volants.

C'était une vraie rage ! un délire, une frénésie, une folie, dirai-je.

Si Paule portait un malakoff de cinq pieds de diamètre, Caussila en voulait avoir un de dix pieds.

On en était arrivé à un tel degré d'excentricité, que les hommes sages s'en émurent, et protestèrent, avec toute l'énergie dont est capable le caractère du Mauricien, contre ce nouveau ballon encombrant et dangereux.

Dangereux en effet, car jamais plus qu'en ce temps-là, on n'eût à déplorer autant de morts causées soit par des refroidissements, soit par des pneumonies, et le tout occasionné par cet appareil ventilateur qui, s'il permettait à l'air de circuler librement, et aux dames de ne pas trop souffrir de nos cha-

leurs caniculaires, n'en était pas moins mortel pour les créatures à constitution faible et délicate.

Ensuite, à quels accidents n'étaient-elles pas exposées, ces braves dames ?

Que de scènes de jalousies n'eurent pas à essuyer de la part de leurs brutaux époux, les charmantes dames pour qui le maniement du malakoff n'était pas familier ?

Je me rappelle d'avoir assisté, bien jeune encore, à une scène originale dont le souvenir est resté gravé dans ma mémoire :

C'était jour de réception chez M. de Kanard ; à chaque instant, de magnifiques et riches équipages déversaient des flots de visiteurs dans les salons—A l'inverse de ce qui se fait aujourd'hui, chacun avait son jour de réception, et l'on se donnait ainsi rendez-vous, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Un grand nombre de personnes étaient réunies, et la musique, depuis quelques minutes, se faisait entendre.

Il était alors près de six heures de l'après-midi, et, à ce moment-là, l'on pouvait croire tous les invités rendus.

Il n'en était rien cependant ; car une voiture arrivant à fond de train s'arrêta brusquement devant le perron, et l'on en vit descendre M. et Mme d'Esny, nouveaux mariés.

Après avoir salué leurs hôtes, Monsieur d'Esny donnant le bras à sa jeune femme, créature exquise et dans toute la fraîcheur et l'éclat de ses dix-huit années, la conduisit sur un sofa placé dans un des endroits les moins sombres du salon, et s'y assit lui aussi.

Madame d'Esny un peu troublée par la vue de tant de monde,— chose assez compréhensible lorsqu'on est nouvellement mariée— n'exécuta pas assez à temps le mouvement cadencé et gracieux qui consistait à ramener le malakoff en arrière avant de s'asseoir.

Celui-ci, heureux de pouvoir se venger du rôle humiliant qu'on lui faisait remplir en le ramenant toujours en arrière, tandis qu'en ce siècle de progrès, de lumières, qui a vu s'épanouir le génie des Bonaparte, des Chateaubriand, des Fulton, des Hugo, des Zola, des Maupassant etc : tout va de l'avant, bondit vers le plafond entoura la tête de Mme d'Esny d'une

auréole de... volants, et simula, à s'y méprendre, un chevrier artistement tendu.

Madame d'Ensy poussa un grand cri auquel l'assemblée entière répondit ; car, au moment où se produisit cet incident, un éclair aveuglant avait jailli dans le salon — qui comme tous ceux de la haute société, sont toujours sombres — et métamorphosé les spectateurs en statues.....pas de sel, s'il vous plaît ! !... ..

Le piano même, tenu par un jeune virtuose que les amateurs de musique connaissent pour l'avoir souvent rencontré au jardin botanique de Curepipe, le soupir sur les lèvres, et tout un parterre à la boutonnière, poussa un long gémissement qui remua douloureusement les cordes sensibles des auditeurs.

Chacun comprendra sans doute, que seule l'éblouissante blancheur de la robe de Madame d'Esny, fut cause de ce phénomène.

Quelques savants, toujours en quête d'idées et avides de découvertes, l'attribuèrent à une décharge électrique qui se serait produite dans le malakoff de Madame d'Esny, dont les baleines étaient, disaient-ils, faites de quatre métaux différents.

Je ne suis ni un savant, ni un chimiste, et par conséquent n'en veux rien croire.

Quelqu'un pourtant ne perdit pas la carte, et en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter, Monsieur d'Esny se précipita au secours de sa femme et, se rendant maître du rebelle malakoff, le ramena à sa place ordinaire.

Chacun put alors rouvrir les yeux, vu que la clarté inaccoutumée avait disparu, et que le salon avait repris son clair-obscur habituel. Quelques vieillards perdirent la vue ; et parmi les jeunes gens, plusieurs devinrent myopes.

Voilà depuis quand, pourquoi et comment, je porte pince-nez ! !...

Un loustic bien connu m'assure que c'est depuis cette époque que les femmes jurèrent de porter pantalon ! !

Pauvres, pauvres maris ! ! Combien vous êtes à plaindre ! ! !.....

II

Le malakoff étant arrivé à l'apogée de son développement, ne pouvait durer plus longtemps.

Il en est des choses comme des hommes ; une fois qu'elles ont atteint à une certaine hauteur, elles doivent infailliblement disparaître.

Parlons d'abord des hommes, et voyons Napoléon 1er pour ne parler que de celui-ci.

Arrivé au faîte des grandeurs, au sommet de la gloire, après avoir ébloui le monde par son audace et par son génie, après avoir gravi le dernier échelon des dignités humaines, tout à coup un vertige le prend : Il se penche, et considère attentivement l'abîme qui s'ouvre de plus en plus sous ses pieds et que longtemps il a dédaigné, méprisé ; puis fasciné, attiré par ce gouffre béant, comme un météore brillant qui sillonne l'espace par une belle nuit constellée, laissant après lui une traînée lumineuse, il s'éclipse, et disparaît de la scène du monde pour faire place à un piètre personnage de la maison des Bourbons.

Maintenant, passant aux choses, je vais prendre le concordat, ce chef-d'œuvre de Napoléon et de Pie VII qui, après avoir été vanté par l'Univers, après avoir été en vigueur pendant plus de quatre vingts ans sans que l'on y trouvât à redire, sauf quelques tiraillements qui eurent lieu sous le règne de Louis XVIII et consorts, est aujourd'hui attaqué, critiqué par une infime fraction des Français qui ont, paraît-il, juré de bannir Dieu et ses lois de leur pays.

Il en est ainsi des moindres choses ; et le tout, quelque petit qu'il soit, est assujetti aux mêmes lois.

C'est pourquoi, du jour au lendemain, le malakoff fut mis au rancart et remplacé par la robe collante sous laquelle venait s'adapter une crinoline, disent les uns, un paillasson, une tournure, disent les autres.

A la disparition du malakoff, le monde—tant féminin que masculin—fut comme délivré d'un cauchemar, et les femmes, que l'on était habitué à voir si gonflées, semblaient toutes d'une maigreur insupportable.

Le frère pouvait offrir le bras à sa sœur sans être obligé, pour cela, de se

tenir à une distance respectable comme qui dirait, trois pieds, d'une épaule à l'autre.

Le fiancé, l'heureux fiancé, pouvait parler de plus près et presque dans le *tube auditif* de sa future, et par le fait, d'une façon plus tendre, sans se voir forcé de faire l'arc avec son pauvre corps.

Le mari, le pauvre mari !...en v'l'a un qui fut heureux !... Plus de large fauteuil, plus toute une voiture pour étaler la robe de Madame !... plus de forteresse imprenable lorsqu'il voulait embrasser sa femme et la presser sur son cœur !...

Non, rien de tout cela ! Abordage franc, sans risque ni péril ; bord à quai, comme dirait le marin ! !...

III

Cependant, mesdames, si le malakoff avait l'inconvénient de vous faire ressembler à des tonneaux, il faut reconnaître que la robe collante que vous lui aviez substituée avait celui de gêner votre allure, d'empêcher la libre évolution de vos mouvements !

Voilà comment est le monde !

Il saute toujours d'un extrême à l'autre.

Tout ou rien : telle est sa devise.

Principalement la devise de la femme.

La jeune fille veut dix amoureux au moins ou pas un.

La femme, vingt adorateurs ou pas du tout !

...Même pas celui que la loi et son cœur—pas toujours son cœur !— lui ont donné pour époux.

Les femmes en général : un ballon pour robe ou bien un fuseau ! ! !

Jamais de juste milieu !

Bientôt on s'aperçut du désavantage de la robe collante, et celle-ci fut reléguée parmi les antiquités ; elle se vit remplacée par la robe à queue, plus ample, mais tout aussi embarrassante.

Les femmes venaient d'échapper à un danger pour tomber dans un autre.

La queue fut si longue, si démesurée, qu'il fallut des pages pour la porter ;

ce qui allait tout juste aux maris jaloux et aux amoureux chatouilleux ; puis c'était un véritable embarras.

Quand Mme Javotte allait au bal, M. Persil, une des connaissances intimes de cette bonne dame, était obligée, par politesse, ou par plaisir réel, de l'aller inviter pour une danse ; mais, alors, inquiet, il se demandait ce qu'il ferait de la longue queue de sa danseuse. S'enrouler avec, c'était encore ce qu'il y avait de mieux : Mais pour peu que la science de Terpsichore ne fût pas très familière à M. Persil, ou qu'il fût un peu maladroit, lancé dans le tourbillon d'une valse, cette danse au vol lascif et circulaire, ainsi que l'a si bien définie Hugo, s'il manquait soit l'équilibre, soit le savant petit pas chorégraphique que tout le monde connaît, lui et sa danseuse roulaient sur le parquet.

Et une fois entortillé dans les plis inextricables de cette longue et assommante queue, il fallait alors avoir recours à des ciseaux pour en dégager l'infortuné Mr Persil.

Vous comprenez bien que ce dernier s'estimait fort heureux quand il n'en sortait pas avec quelque avarie !...

Voyez-vous d'ici la tête du mari ? ..

Ou bien celle du frère ?...

Et que faites-vous de celle du père ?...

IV

Je connais une piquante anecdote à ce sujet, et, quel que soit mon désir de ne pas fatiguer l'esprit du lecteur, je ne me sens pas le courage de ne pas la lui conter.

La voici en quelques mots :

A une soirée privée donnée par un de nos compatriotes—le plus connu—se trouvait une jeune vieille ayant heureusement dépassé le *Trafalgar* de la trente cinquième : Grande, sèche, osseuse, jaune, bien qu'ayant une forte couche de poudre, austère comme la vertu même, cette beauté antique prononçait un éloquent discours à son siège depuis le commencement de la soirée.

A mesure que l'heure avançait, l'impatience de mon héroïne se changeait

en une colère sourde, dont les bouillonnements se pouvaient voir sur son visage et dans ses regards qui semblaient maudire le monde et ses heureux, tout comme le jeune poète Dayot !...

D'après toutes les apparences, ce discours devait se prolonger jusqu'à la fermeture des portes.

Cependant il ne devait pas en être ainsi ; et le sort, quelquefois malin, réservait à la société un divertissement incroyable.

A peine l'orchestre avait-il entamé les premières notes de cette suave valse : " Sweet Heart ", qu'un anglais, officier dans le régiment, autant que je m'en souviens, sorte de lévrier de grande race, juché sur de longues et interminables jambes, étique, ne pouvant plus résister à l'envie folle de danser cette valse, s'approcha tout gauchement de notre vieille beauté, et lui formula une invitation avec son plus gracieux sourire qui ressemblait plutôt à une horrible grimace.

Je vous laisse à deviner, lecteur, s'il fut favorablement accueilli.

Aussitôt dit, aussitôt fait !...

Le voilà debout, cet incomparable couple qui, pour commencer, a toutes les peines du monde à prendre la mesure.

Bousculade à droite, l'Anglais trébuche, vacille sur ses jambes auxquelles il avait oublié de faire un nœud, et ne réussit à se remettre d'aplomb que grâce à l'appui solide qu'il trouva sur sa danseuse.

Bousculade à gauche ; cette fois, voulant faire le même manège, c'est-à-dire se cramponner au corsage de sa *partner*, il ne s'y prit pas assez à temps, et patatras ! ils tombèrent tous deux sur les jambes d'un vieux grincheux tout goutteux ; celui-ci, pestant, vociférant, les voua au diable, à l'enfer et au reste !...

Imprécations, grincements de dents, lamentations, rien n'arrêta nos incroyables ; rien ne les fit même sourciller ; et, par un miracle inexplicable, ils finirent enfin par rythmer leurs mouvements avec les notes du cornet mais pas pour longtemps.

Heureux d'avoir réussi à prendre la mesure, les voilà, maintenant, lancés à fond de train dans une Valse " tourbillon " à un seul temps, quittant loin derrière eux cornet et mesure.

Rien n'arrêta leur impétuosité !... mais, O malheur ! un espiègle que je n'ai pas besoin de vous nommer, et que vous reconnaîtrez sans peine, désireux de se divertir, et de faire rire un brin la société, feignit de ne pas aperçevoir le couple emporté, et lui donna une vigoureuse poussée.

Comme une cathédrale qui s'effondre, tous deux roulèrent sur le parquet;

L'Anglais, en citoyen toujours pratique, trouva tout naturel de tomber de tout son long sur sa danseuse afin de préserver son chétif corps des contusions qu'il n'aurait pas manqué d'avoir. (La chronique nous a appris, plus tard, qu'il s'était trompé dans son attente, et qu'il eût bien mieux valu pour lui choisir le plancher) Celle-ci, pour cette fois, trouvant la plaisanterie de mauvais goût, se mit à pousser des exclamations terribles, traitant l'Anglais de mal appris etc, etc, et se démena furieusement pendant plus de cinq minutes pour se débarrasser de son danseur qui, à son tour, assourdi par tant de vociférations, et ne trouvant aucune issue par laquelle il put s'échapper, proférait des *Improper ! des shocking ! ! des shocking ! ! !*

Enfin, ce fut une pantomime des plus burlesques, dans le vide s'agitaient quatre jambes, autant de bras et deux têtes.

Ce que voyant, la danse cessa, et chacun s'empressa de porter secours aux pauvres naufragés.

Pour les remettre sur pieds, il fallut se servir de sabres, de canifs et de couteaux.

Quelques-uns disent même que les dents furent de la partie.

Grâce à la célérité des assistants, l'un se trouva bientôt débarrassé de l'autre ; mais dans quel état ?

Oh scandale ! La toilette de la jeune vieille complétement chiffonnée, et coupée en maints endroits.

Dans l'empressement à tout saccager pour permettre aux échoués de se remettre à flot, et surtout pour dégager le danseur qui réclamait sa liberté, tout en poussant des soupirs si étendus et si forts que les lustres faillirent s'éteindre plusieurs fois, devinez ce que l'on fit ?

Sacrilège des sacrilèges ! une magnifique tresse en cheveux qui faisait la joie en même temps que l'ornement de la toute belle, avait aussi été sacrifiée et gisait là, exposée aux regards profanes de tous ! !.....

... Je tiens à ajouter que ce n'était pas du naturel.....

.....

Ainsi emportée sur l'aile du bonheur, dirai-je, notre sympathique vieille voyageait en plein Ether, et formait dans son petit cerveau, mille projets qui ne devaient jamais voir le jour.

Elle se voyait déjà accouplée au *British Born* dont j'ai parlé ; car, sûrement, et à en juger par l'ardeur qu'ils déployaient l'un et l'autre, sûrement, dis-je, l'anglais, grisé par sa danse, aurait risqué un tendre aveu et la vieille une timide acceptation !!.....

Cela était plus que probable, c'était certain.

Mais hélas! l'intervention d'un jeune étourdi vint, en un moment, renverser tout cet échafaudage de bonheur intime.

Une minute a suffi pour l'anéantir à jamais.

A jamais, oui ! vu que l'Anglais ayant repris son sang froid, a dû bénir l'accident qui est venu juste à temps lui arracher le bandeau qu'il avait sur la vue et l'empêcher de commettre la plus grande sottise à laquelle un homme de sa condition puisse se laisser aller.

Quant à la jeune vieille elle m'a voué une de ces haines qui vous poursuivent encore au-delà du tombeau.

Cela se comprend d'autant plus aisément, que ça s'appelle venir échouer au port. Robe à queue, voilà de tes coups !.....

Mes lecteurs, quelque chose me le dit, me pardonneront cette petite digression et peut-être même, me sauront-ils gré de leur avoir conté cette aventure, bien qu'elle fût, pendant longtemps, un sujet de divertissement pour la société !

V

A la robe à queue, succéda la robe courte, élégante et légère, proportionnée à la taille de la personne qui la portait.

Foi de chroniqueur, voilà une mode qui n'aurait jamais dû passer.

Non seulement elle rajeunissait celles qui en avaient besoin,—Et beaucoup sont dans ce cas !—mais encore elle était gracieuse, et ne fatiguait point les femmes.

Ensuite elle permettait de voir, d'admirer, de contempler de jolis pieds bien cambrés, de fines et aristocratiques chevilles, des attaches d'une finesse exquise..... puis, la naissance d'une jambe de madone, admirablement dessinée par un bas bien tiré, et... et encore, elle vous laissait l'esprit dans un trouble délicieux quant à ce qui concernait le reste !!!

Oh ! rage du changement !

Hélas ! voilez-vous la face, et pleurez de confiance !

Mais pourquoi ? ..

Parce que cette mode, ne dura... que ce que durent les roses... pour parler comme Malherbe... à peine l'espace d'un matin ! :...

Elle se vit supplantée par une robe un peu plus longue, qui dérobait aux regards des admirateurs et des connaisseurs tous ces trésors que vou savez.

Alors, la gentille tournure—puisque c'est le mot consacré—se vit reléguée au fond des greniers, pour faire place à des troussequins, à des stropentins, à des ressorts, et que sais je encore ?

Toujours est-il que par derrière, les femmes portaient des bagages monstrueux, ce qui leur donnait deux.....au lieu d'une..... ! !.....

L'effet était d'autant plus laid que chacune se trouvait occuper une situation différente ! ? !

Ah ! c'est avec une joie indicible que l'on vit cesser cette mode !

Elle fatiguait les yeux, elle donnait aux dames, lorsquelles marchaient, l'apparence de ces colporteurs de merceries que l'on rencontre à Ceylan, et quand elles étaient assises, des airs compassés vraiment déplorables !

Mais grand Dieu ! savez-vous ce que l'on substitua à cette mode ?

Rien !... oui .. rien ! !...

La robe, aujourd'hui, est simplement agraffée autour de la taille.

Cela est encore plus affreux ! Cela laisse un je ne sais quoi de désagréable à l'œil !

Le regard ne sait plus où se poser ! !

C'est comme qui dirait un escalier à pic qui n'a pas de rampe, ou bien, encore, une pente rapide, si rapide, que le voyageur une fois lancé ne sait plus où il s'arrêtera.

De grâce ! mesdames, suivez mon conseil et réinstallez-vous sous la robe un mignon petit paillasson—Bon ! voilà que je lui donne un autre nom maintenant !sans lui, dites le vous bien, vos plus belles toilettes ne produisent aucun effet.

Cette grâce exquise et cette démarche indolente qui vous donnent un charme tout particulier, cette distinction qu'on ne rencontre que chez vous, tout cela disparaît, ou du moins, est annihilé par cette platitude que je me suis permis de vous signaler.

Quelle que soit la richesse, quelle que soit la beauté de la robe que vous portez, vous avez un air trop négligé qui ne sied jamais à la femme, surtout... lorsqu'elle est en..... toilette !...

Ten z ! voulez-vous que je vous parle franchement, et que je vous donne mon impression ?

Eh ! bien, on jurerait que la nature, toujours large et libérale pour le beau sexe, surtout pour celui de notre pays, a été plus qu'ingrate envers vous ! !.....

Notez, je vous prie, que je n'en veux rien croire.

Au contraire, je sais pertinemment que c'est le contraire qui est vrai.

Bon ! ..Vous rougissez, vous repoussez avec dégoût cette laide chronique, je le savais d'avance ! et je regrette de vous avoir parlé avec franchise et sincérité.

Sot !... Triple sot que je fais et que je suis ! !...

Comment ai-je pu oublier qu'il est de ces choses que l'on peut voir, auxquelles on peut penser, mais qu'on ne doit jamais dire !...

Oh cui ! que c'est affreux !... rien que d'y songer, j'en ai le vertige.

Voyez-vous d'ici quelque chose qui ne commence et ne finit jamais ?..

N'est-ce pas que cela a quelque analogie avec l'Eternité ?

Un dernier et utile conseil et je termine, cette fois pour tout de bon, sur ce chapitre.

Adoptez les robes courtes, relevées par derrière par la *Crinoline— tournure—paillasson.*

Surtout, et cela est essentiel, qu'il ou qu'elle soit modéré ou modérée, et n'en sortez jamais.

Ainsi habillées, vous serez toujours élégantes, suaves, jolies, sémillantes distinguées, même lorsque vous n'aurez pas de distinction naturelle, chose ass z rare chez la mauricienne qui est le type de femme le plus accompli que je connaisse.

Bien vrai !...

Cette déclaration va, peut-être, faire bondir d'indignation quelques encroûtés qui me taxeront d'homme partial ou d'imbécile ; peu m'importe, telle est mon opinion, telle je la donne ici, et telle elle sera toujours ; qu'ils se le disent bien !...

Il m'est arrivé de faire quelques voyages.

J'ai rencontré, dans les divers pays que j'ai parcourus, un échantillon de presque toutes les nations.

Eh bien ! la main sur la conscience, (Le " *Soulographe* " ne saurait de quel côté la placer ") aucune femme, qu'elle soit Espagnole, Française, Grecque, Russe ou Allemande, ne vaudra jamais la Mauricienne, cette créature aimante, intelligente, dévouée jusqu'à l'abnégation, distinguée jusqu'au bout des ongles, pleine de langueur, d'une grâce incomparable, d'un type de beauté qui lui est tout particulier.

Vous oubliez que vous parlez de vos compatriotes, monsieur l'enthousiaste ? Vous n'êtes pas modeste.

Non, je ne l'oublie pas ; et plus que jamais je maintiens mon dire.

VI

Voyez-vous, mesdames, moi qui vous parle, il y a plus de dix ans que j'ai adopté le pantalon collant.

On assure que j'ai tort parce qu'il fait ress rtir davantage la difformité de mes jambes grêles et torses.

Tant pis ! je sais que cela me va bien, et... ça me fait plaisir ! .....

N'est-ce donc pas suffisant ?

J'ai cédé un instant à la malheureuse habitude de parler de moi ; que le lecteur me le pardonne, et que ceux qui ont le grand désavantage de me

connaître— il y en a beaucoup de ce nombre, et pour cause— avouent, au moins, que je pousse l'impartialité jusqu'au point de ne pas me ménager moi-même.

J'en appelle à Pooka, le chroniqueur chéri des dames et des demoiselles, le Cicéron de nos réunions mondaines, et le Caton de la jeunesse mauricienne.

Enfin je vais terminer sur ce sujet où je n'ai fait que glaner, tant il est riche, et que, pour épuiser, il faudrait des volumes entiers, une autre tête et une autre plume que celles que je possède.

Si je le puis, je sauterai aux chapeaux.

Après la robe, le chapeau est ce qu'il y a de plus précieux dans la toilette de la femme.

Le chapeau ! En v'l'a un brillant et vaste sujet !...

En v'l'a un petit rien qui a fait des évolutions terribles depuis une dizaine d'années !

Pour le croire il faut l'avoir vu ! ! !

LE MONDE

Le monde, a dit Alfred de Musset " appelle son fard vertu, son chapelet " religion, son manteau traînant convenance.

" L'honneur et la morale sont ses femmes de chambre ; il boit dans son " vin les larmes des pauvres d'esprit qui croient en lui ; il se promène les " yeux baissés, tant que le soleil est au ciel ; il va à l'église, au bal, aux " assemblées, et, le soir arrivé, il dénoue sa robe, et on aperçoit une bac- " chante nue avec deux pieds de bouc ".....

" Salut ! trois fois salut, O Musset ! Noble victime du monde et de ses " hypocrisies, doublées de ses lâchetés, grand et beau poète, salut "...

Tu as souffert aussi toi !... beaucoup souffert même ! !.....

Un rapide coup d'œil jeté sur tes écrits suffit pour y voir et pour y suivre la trace de tes douleurs.

Ton épître à Lamartine est un de ces chefs-d'œuvre de douleur que, seule, la souffrance ressentie, peut arracher à un cœur de poète.

Comme toi, beaucoup d'autres ont eu des illusions, ont cru au bonheur, aux joies d'ici-bas, et les ont cherchées dans les plaisirs éphémères de ce triste, trop triste monde.

Hélas ! comme toi, ils ont vu s'envoler leurs illusions et s'écrouler leurs projets de bonheur, tandis que l'astre de la vie se levait à peine pour eux à l'Orient de leur cœur.

Oh ! le monde ! quel composé de calomnie, d'hypocrisie, de fourberie, d'immoralité, de médisance, de présomption, d'orgueil, de bêtise, etc, etc ! !

Pour me résumer quelle vilaine chose !

Allez dans n'importe quel salon où sont réunies quelques personnes, vous assisterez, sans nul doute, à des embrassades, à des démonstrations d'ami-

tié. Sortez de là, et, quelques instants après, prenez séparément chacune de ces personnes, et parlez-lui de celles qu'elle vient de quitter.

Sans scrupule, sans vergogne, sans honte, et comme chose très naturelle, elle déblatérera contre ces même personnes.

Madame Carambole, dira l'une, est une nonchalante, une désordonnée et une insouciante ; ses meubles sont couverts de poussière; sa toilette est négligée, etc., etc.....

Quant à Mademoiselle Citrouille, cette chevelure que vous admirez tant et que vous vantiez si fort, ce matin encore, est postiche !...

Elle porte de fausses dents, et pour ajouter à tout cela elle a un vilain genre.

C'est une coquette qui se fait faire la cour par tous les jeunes gens.

Monsieur Bilimbis, dira l'autre, est un mauvais garnement, un ivrogne, un joueur et, qui plus est, un lâche !... Pas plus tard qu'hier, un brimborion, une valetaille, un nain de quatre sous, pas plus haut de ma botte, et laid comme un Gorille, l'a insulté en place publique en le traitant de lâche et de menteur.

Savez-vous quelle a été son attitude ?...

Celle d'un capon !...Il s'est enfui sur un autre trottoir, blême de frayeur, claquant des machoires, et laissant le *Quasimodo* en question tout triomphant et comme étonné lui-même de sa hardiesse.

Voilà ce que vous entendez, et ce que vous entendrez journellement dans le monde !...

Ternir une réputation, flétrir une jeunesse, déshonorer quelqu'un, faucher même une existence encore à la fleur de l'âge, tout cela est peu de chose pour le monde ; tout cela le laisse froid, indifférent ; et pourvu qu'il cause, qu'il s'amuse, peu lui importe le reste !.....

Jamais il ne mesure la portée de ses paroles.

Jamais il ne réfléchit qu'un mot lancé à tort et à travers, trouve, chez autrui, un terrain fertile où il va, non seulement germer, mais encore se propager, et prendre des proportions considérables.

Le mot d'ordre est celui-ci :

Tapons sur Jean, vantons nous de l'avoir fait filer, entâchons ce qu'il a

de plus précieux au monde... son honneur !... de crainte qu'il ne prenne les devants et que nous ne soyons ses victimes.

Toujours et toujours le sempiternel système de Nono !...

***

Mais voyez-les, maintenant, ces mêmes individus qui s'entre déchiraient il y a un moment. Ils sont là tous réunis, calomniateurs et calomniés sont confondus, se coudoient et se sourient.

A les voir ensemble, ne dirait-on pas qu'ils sont amis sincères et qu'entre eux il n'a jamais existé que des relations franches, cordiales, amicales, vraies ?...

N'est-ce pas que c'est écœurant ?...

***

Soyez riche, payez de bons déjeuners à tout venant, et vous serez entouré d'amis.

Ayez un joli équipage, voyagez en première, mais à côté de cela, soyez un misérable, menez une conduite immorale et révoltante, devez sur place plus que vous ne valez, plus que vous ne pourrez jamais payer, vous serez considéré, vous récolterez de jolis sourires et vous verrez certaines mères de familles,—celles qui ne jugent des hommes et des choses que d'après ce qu'elles voient, et non d'après ce qui est,—vous faire mille avances et rechercher votre société !

Les apparences dans un petit pays où chacun s'occupe de vous, voilà ce qu'il faut sauver avant tout !

Oh ! attention, et malheur à vous si, voyant le gouffre béant qui ne demande qu'à vous engloutir, et vers lequel vous glissez rapidement, vous changez brusquement votre train de vie pour en prendre un plus conforme à vos moyens. Un train de vie qui puisse vous permettre de faire, en honnête homme, face à vos engagements et à vos dépenses. Alors, par une volte-face incroyable, digne d'un clown émérite, vous verrez les amis disparaître, vous

railler, attaquer même votre réputation et chercher à vous couvrir de ridicule ; les jolis sourires changer d'adresse, et les *mamans* vous fuir avec la même facilité qu'elles mettaient à vous rechercher, la veille encore.

Dans le monde, elles affecteront de ne pas vous regarder, pour ne pas répondre à votre salut, ou aux paroles aimables que vous pourriez leur adresser.

Si par hasard, et dans le cours d'une conversation, quelqu'un de sage et de sérieux parle de vous et approuve hautement la résolution que vous avez prise, on criera haro !, et l'on vous accablera sous le poids du sarcasme, de l'ironie, du mépris et du mensonge ; fort heureux encore, si l'on ne va pas jusqu'à la calomnie !...

Tel sera votre partage, et tel est, chose triste à remarquer, le peu de stabilité qu'il y a dans les opinions du monde.

Ici encore, je vais citer un petit passage de Musset comme preuve à l'appui de ce que j'ai avancé.

" L'homme, dit-il, est ici-bas pour se servir de ses sens ; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime etc.....

" Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela ! !

Et pourquoi ?

Parce qu'ici-bas, hormis l'amour pur et désintéressé d'une mère, rien n'est vrai !.....

Tout est bas, tout est faux, tout est plat, tout est hideux ! !.....

Le mensonge, la jalousie la plus vile et l'argent, voilà les seuls régulateurs du monde !.....

***

Et que faites-vous des sentiments ? me direz-vous.

Oh ! peu de chose ! une ironie amère ou un simple divertissement !.....

Ne voyez-vous pas tous les jours un laideron et un sot (car ce sont tou-

jours les gens de cette espèce qui agissent ainsi que je vais le dire) faire la cour à mademoiselle A., l'afficher, la compromettre au point de faire dire dans le monde que son mariage avec elle est irrévocable, ensuite, quand il s'est fait aimer d'elle, ou à peu près, la planter là, et demander sa sœur ou son amie, ou bien, encore, se fiancer à une telle, et le moment venu de river les anneaux de la grande chaîne, tout rompre, pour un prétexte la plupart du temps futile, et à seule fin de faire parler de lui ou de se faire remarquer ?...

Tout de même quelle drôle de façon d'attirer sur soi l'attention ! !...

O vous qui me lisez, n'est-ce pas que c'est vrai ? Que ce n'est trop vrai ?...

N'est-ce pas que tous les jours cela se voit dans la vie ?

***

C'est assez juste ! mais où en est la conclusion, me demanderez-vous ?

La voici :

Fuyez le monde ! vous n'y rencontrez que des vipères, des méchants, des envieux et des sots !

En le fréquentant vous avez tout à perdre.

Jeunesse, illusion, espérance, foi, loyauté, tout disparaîtra, tout s'envolera tour à tour, et un profond dégoût pour toutes choses s'emparera de vous ; un mépris encore plus profond pour l'humanité soulèvera tous vos sens, et vous serez complètement écœuré !...

Suivez le conseil du vieux La Fontaine :

Pour vivre heureux, vivez caché !

Quant à vous, charmantes lectrices, au visage frais, aux illusions à peine écloses, au sourire séraphique, quand vous parcourrez ces lignes, si vous les trouvez trop sombres, bien qu'elles soient au dessous et bien au dessous de la réalité, plaignez l'auteur, accordez-lui un moment de pitié, car tout ce qu'il a écrit, il l'a vu, il l'a senti par lui-même !

Lancé trop jeune, pour son malheur, dans le tourbillon du monde, il en est sorti broyé, blasé, meurtri, ainsi que vous vous en apercevrez du reste.

LA FAUSSE PRUDE ET LA FAUSSE DEVOTE

Il en est de la fausse prude comme de la fausse dévote.

L'une et l'autre se valent.

L'une et l'autre inspirent peu de respect, et ce que l'on ressent pour elles se rapproche bien plus du mépris que de l'estime.

La fausse prude affecte des airs de sagesse, de candeur, d'innocence, rougit, baisse les yeux et balbutie dès que quelqu'un prononce, devant elle, un mot leste, ou, pour le moins, un peu drôle.

Mais, si je ne me trompe, c'est prouver là, avec la dernière évidence qu'elle a compris, goûté, saisi, apprécié la valeur du mot...

Eh ! bien, alors, où donc est cette innocence ?

Où donc gît cette pureté de l'âme dont elle voudrait quand même faire montre, dont elle voudrait qu'on la croie capable, tandis que sur son visage se voit et se lit une perversité sans nom ?...

Si vous prononcez devant la fausse prude le nom de " Paul de Kock " ou celui " d'Emile Zola, " ne voilà-t-il pas qu'elle rougit, qu'elle perd contenance, ou tout au moins, qu'elle feint de perdre contenance.

Qu'est-ce que cela prouve ?...

Qu'elle a lu les œuvres de ' Paul de Kock ', et celles de ' Zola ', et qu'elle a su apprécier, dans les unes, les grosses saletés et les scènes grotesques qui s'y trouvent, et dans les autres toutes les horreurs, toutes les immoralités qui y fourmillent.

S'il en était autrement, il est assez probable que le seul énoncé de ces auteurs ne suffirait pas pour lui couvrir la figure de toutes les ombres et couleurs de la pudeur offusquée.

Allons même plus loin, et admettons que ses parents lui aient parlé de ces ouvrages comme des chefs-d'œuvre de malpropreté.

Mais est-ce là, je le demande, une raison pour rougir, et pour se troubler ?.....

Oh ! non. La logique se refuse à l'admettre.

On ne rougit que d'une mauvaise action et, quand on l'a commise, on pâlit devant celui qui vous en soupçonne.

Telle est ma manière de voir ; et je crois qu'elle est, et qu'elle sera partagée par beaucoup.

Non pas que je veuille déduire de là, qu'au contraire une jeune fille devrait rire et donner son opinion sur *La Terre* ou sur *Mon voisin Raymond*.

Nullement.

D'abord elle serait méprisable rien que pour avoir lu ces ouvrages ; ensuite, il faudrait qu'elle fût plus qu'éhontée pour en parler, même pour laisser supposer que, pour une raison ou pour une autre, elle ait pu jeter ses regards sur ces livres.

Je suis de ceux qui déplorent sincèrement la façon absurde dont on élève les jeunes fillles : c'est-à-dire, l'état de mystère, de cachoterie où on les tient, pour, plus tard, les prendre naïves, ne sachant absolument rien, et les jeter dans la vie.

Mais à côté de cela, je ne voudrais pas voir renaître le système autrefois admis à Lacédémone. Autre temps, autres mœurs !.....

Si je déteste souverainement la bégueule, j'ai, aussi, pour la jeune fille trop libre et trop osée, une aversion bien marquée, une répulsion instinctive.

En tout et pour tout, l'extrême n'a jamais rien valu !.....

L'attitude la plus simple à prendre, c'est de conserver son air naturel, de ne pas feindre une innocence que l'on n'a pas ; mais aussi, de ne pas manifester tous les signes visibles, pour ceux qui sont un peu perspicaces, d'une

connaissance parfaite du sujet que l'on traite, ou qui est traité devant soi.

En agissant ainsi, on prouve bien plus son innocence qu'on ne le fait, en rougissant à tort et à travers.

Souvenez-vous bien, mesdemoiselles, que l'innocence, comme la vérité, éclate aux yeux de tous, et éclaire même les aveugles.

L'imitation ne trouve pas de prise là, et, lorsqu'elle veut tenter de s'y substituer, personne ne s'y laisse prendre.

Il y a toujours un geste, un mot imprudemment lancé, un rien qui vous trahit !.....

Ainsi, fausses prudes en général, maintenant que vous voilà prévenues, tenez-vous sur vos gardes, et gare aux observateurs ! !.....

***

La fausse dévote, elle, se couvre du manteau de la religion pour commettre toutes sortes d'iniquités, pour cancaner, pour s'immiscer dans des affaires qui ne la regardent pas, toujours sous le prétexte plus ou moins fallacieux de concilier les parties et de les rappeler à leurs devoirs ; alors que son but très apparent est de connaître les choses à fond pour en jacasser avec les uns et les autres, et pour en rire à qui mieux mieux.

Elle fait mieux encore, la fausse prude, elle va dégoiser sur son prochain et cherche à lui nuire le plus qu'elle peut.

Elle chuchotte avec Pierre ou avec Paul dans les coins, avec des airs mystérieux, et toujours sur le ton de la confidence.

Elle est constamment par voie et par chemin, prétextant qu'elle se rend à l'église pour prier Dieu — Comme s'il était d'absolue nécessité de courir huit et dix fois par jour à l'Eglise pour être bien vu de Dieu ! — ou pour secourir un malheureux imaginaire ou bien, encore, pour s'occuper d'une œuvre pie.

Comme on vient de le voir, les prétextes ne manquent pas à la fausse dévote.

Tous lui sont bons ; et s'il fallait les énumérer dans leur entier, on n'en finirait jamais,

Mais à quoi tous ces mensonges, toutes ces allures déshonnêtes, tous ces manèges grossiers, ténébreux et bien connus, lui servent-ils ?.....

La fausse dévote pense-t-elle qu'un homme intelligent, doué d'un peu de jugement, croira un seul instant à la sincérité de ses faits et gestes ?...

Peut-elle supposer qu'il s'y laissera prendre ?

Non, oh ! non..... Loin de là !

Toutes ces momeries, tous ces artifices déloyaux, pour peu qu'il soit déjà porté au scepticisme, ne font que détacher l'homme davantage de la religion, le poussent à douter des choses les plus saintes, et le font s'écarter encore plus du chemin que toutes les créatures de Dieu devraient suivre, et duquel des personnes hypocrites et abjectes l'éloignent.

Rien n'attire comme le naturel et la sincérité ; mais aussi rien n'éloigne comme la fausseté et le mensonge.

Une fausse dévote avec qui je causais dernièrement littérature, m'assura qu'en dehors de l'Histoire Sainte, de son paroissien romain, de l'Imitation de Jésus et des œuvres de Madame de Staël, elle ne voulait rien lire, vu que la religion le défendait.

—Mademoiselle, lui répondis-je alors, je crois que vous êtes dans l'erreur, et qu'il y en a beaucoup d'autres qu'une jeune fille peut lire, sans, pour cela, aller à l'encontre des vues de l'Eglise et des vœux de son directeur spirituel.

— Oui ! me répliqua-t-elle, après deux minutes de réflexion...vous avez raison !... Les œuvres de Louis Veuillot et celles de Chateaubriand sont également permises !...

—Vous voyez donc, mademoiselle, que déjà vous trouvez d'autres ouvrages qui se peuvent lire, en outre des trois ou quatre volumes dont vous me parliez tout à l'heure. Louis Veuillot et Chateaubriand ne sont pas les seuls auteurs qui soient permis à une jeune fille ; et je vous conseille de vous procurer ' Ursule Mirouët ' par Balzac.

C'est une œuvre d'un style très élevé et très pur, d'une grande moralité et d'une lecture amusante en même temps qu'instructive.

A peine avais-je fini que cette jeune fille se mit à blêmir à volonté; elle passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, elle se signa plusieurs fois,

murmura une sorte de prière, et, à la fin, me supplia de ne pas lui parler de Balzac.

J'avoue, qu'à ce moment, je me creusai la tête, pour découvrir le crime que j'avais pu commettre en prononçant un nom aussi littérairement connu ; puis, ne trouvant rien dans mes paroles, et dans Ursule Mirouët, —que je parcourus mentalement—qui pût causer une aussi grande indignation, je restai rêveur, et regardai cette jeune fille d'un œil atone.

Elle s'aperçut de mon trouble, et me déclara, avec une assurance qui n'avait d'égale que son hypocrisie, que l'Eglise avait frappé d'ostracisme les œuvres de Balzac, de Maupassant, de Renan et de J. J. Rousseau...

— Et l'abbé Prévost, Mademoiselle, en avez-vous entendu parler quelquefois ?... Croyez-vous qu'il vous soit permis de lire ces monuments littéraires qui se nomment "Manon Lescaut," Cleveland " le " Doyen de Killerine" ; —le premier livre surtout,—et qui tous émanent de la belle plume de l'abbé ?...

— L'abbé Prévost ?... Oh ! certes... puisque ces livres ont été écrits par un abbé, sûrement qu'une jeune fille peut les lire et je les ai lus.....

Sur ce la voilà qui se met à me raconter, avec une volubilité extraordinaire, toute la vie de 'Manon,' son triste sort, etc : Elle alla même jusqu'à verser une larme sur la malheureuse fin de la jeune femme ; puis elle se mit à plaindre le chevalier ' Des Grieux, ' et tout cela si bien et d'une façon si suivie, qu'il me semblait avoir le livre sous les yeux. A cette réponse inattendue, à cette émouvante relation de la vie du héros et de l'héroïne du roman de l'abbé Prévost, je jugeai de la valeur de mon interlocutrice.

Je la saluai avec tout le respect dû et à son sexe, et à sa grande et profonde érudition, avec toute l'ironie que méritaient cette naïveté de mauvais goût et cette hypocrisie de mauvais aloi et me retirai.

J'étais dorénavant fixé sur l'importance qu'il fallait ajouter aux paroles et aux actions d'une telle personne.

Réflexion faite, je pense, qu'il vaut mieux être un impie ignorant qu'une dévote rusée, et... qui se dit... intelligente ! ! !

ENCORE LE MONDE

I

Pourquoi se réunit-on aujourd'hui ?.....

Tout simplement pour dire du mal de son prochain, pour critiquer sa conduite, sa tenue, pour s'immiscer dans ses affaires privées, et tout cela dans le but de l'abaisser, de le mettre au même niveau que soi !

Peut-être objectera-t-on à ceci qu'on n'y met aucune mauvaise intention ; vu que c'est seulement comme sujet de conversation que l'on épluche la réputation des uns et des autres, et que, si la bouche y est pour beaucoup, du moins le cœur y est tout à fait étranger.

La raison serait vraiment d'un drôlatique achevé, d'un hilare inouï !!... ..

Qu'en pensez-vous, lecteurs ?...

Allons donc ! c'est parce que vous ne savez que dire, c'est parce que votre intelligence est des plus bornées, et cela au point de ne trouver aucune parole amusante ou non à proférer, que vous calomniez, que vous entachez la réputation d'un tel et d'un tel, à tout instant du jour, sans même songer que la même chose peut vous être rendue ?...

Ne connaîtriez-vous pas la vieille et si vraie maxime de Basile ?...

" Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ! !...

Oui, vous la connaissez ! sinon pour l'avoir lue, mais tout au moins pour l'avoir entendu dire !

Mais que vous importe ?... sur vous, rien ne peut prendre !.....

La calomnie, la médisance, l'astuce et le mensonge sont les pierres contre lesquelles vous venez aiguiser votre méchant et satanique esprit au grand détriment de la réputation de ceux qui ont la faiblesse de vous croire leur ami !...

Après cela, vous êtes satisfait ! un sourire béat ou tranquillement pervers, erre sur vos lèvres, et votre cœur, disons plutôt, l'espèce d'organe qui, chez vous, remplace le cœur, (car pour ma part, je ne veux pas croire que vous en ayez un comme le nôtre) semble plus léger ; votre conscience (si vous en avez une), moins lourde !...

Aucun lien n'est sacré pour vous : l'Eglise, qui renferme le tabernacle, le cimetière où reposent les cendres de vos aïeux ou le salon le plus mondain, out vous est égal !

Vous n'établissez aucune différence, et vous vous livrez avec... inconscience, dirai-je, à ces sortes de causeries piquantes, dans lesquelles vous vous sentez toujours dispos.

O profanation horrible ! O sacrilège ignoble ! !

Où allons-nous donc ?.. Et quel gouffre sera assez grand, assez vaste, pour engloutir, à tout jamais, ce ramassis de vices et d'infamies qu'on appelle si, pompeusement et si glorieusement, le monde !...

Quelle horrible bête que la civilisation quand tout ne marche pas de concert avec elle !...

Quel monstre hideux que le progrès quand il dépasse les limites que lui fournit la science, pour venir corrompre la société, l'abaisser au niveau de l'animalité, tandis qu'il lui serait si facile de la relever, et de la faire fleurir !...

Car, j'en suis persuadé, et j'en ai des preuves irréfragables, nos ancêtres avaient des mœurs plus douces, des relations plus fraternelles, plus humaines, dirai-je ! et conservaient, jusque dans leur plus extrême vieillesse, cette

sérénité de l'âme, ces manières affables et polies, que seules une conscience pure, une éducation parfaite et une vie bien employée donnent à l'homme.

Ils conservaient aussi des illusions; non pas de ces folles et éphémères illusions qui sont le partage de la plus tendre jeunesse, mais celles que laissent une vie exempte de reproches et une nature loyale, franche, droite.

Quel est celui qui, de nos jours, ayant de vingt cinq à trente ans, a encore des illusions ?

Qu'il se présente celui-là ! et s'il est sincère, sain d'esprit, doué d'une certaine dose d'intelligence et d'un léger raisonnement, si les illusions qu'il entretient ne sont pas trop insensées, je brise ma plume pour ne la jamais remplacer, je le prends pour modèle, non seulement pour moi, mais je le recommande à la population Mauricienne, et je lui voue un véritable culte pour le reste de mes jours !

Peut-être me fera-t-il alors revenir de mes idées ! Mais je doute que ce *rara avis* existe ! !...

II

Il est vrai que l'existence est si futile ici, si peu sérieuse, — principalement chez la femme — l'instruction si dérisoire, l'éducation si imparfaite, la paresse d'apprendre et de lire si grande, qu'une fois réunis, on ne sait plus que dire.

C'est alors que pour faire montre de la finesse de son esprit, on emploie cette arme d'apparence si inoffensive, et pourtant si dangereuse; cette arme dont la moindre blessure est mortelle, et qui se nomme la calomnie !... ..

Lecteurs, s'il en est un d'assez naïf parmi vous, d'assez juvénile pour douter de ce que j'avance, et qu'il veuille bien se convaincre que je n'exagère nullement, il n'a qu'à se glisser furtivement dans n'importe quel groupe, et voici ce qu'il entendra.

D'abord, et comme entrée en matière, disons comme hors-d'œuvre, les banalités ordinaires de la vie; puis, comme pièce de résistance, les lieux

communs qui fourmillent dans toutes les conversations de ce genre (conversations de salon) ensuite comme dessert, (qu'on excuse cette mise en scène) l'argument irrésistible, suprême, irrévocable, celui dont on ne peut plus se passer, (surtout si on l'a employé seulement une fois) et qui est à la portée de toutes les intelligences :

La calomnie !.....

Il assistera à un triste spectacle ! Il verra passer au crible de la méchanceté la plus noire, la réputation de bien des personnes.

Voilà quelles sont les bases de presque toutes les conversations mondaines !.....

Je dis presque, parce que, Dieu merci, il y a encore, dans notre pauvre pays, des personnes sensées ; bien qu'elles se fassent de plus en plus rares chaque jour.

Jamais ! ou du moins, je le répète, presque jamais, vous n'entendrez parler de choses sérieuses, dénotant un esprit sérieux et cultivé !

Si vous avez le malheur d'en faire la remarque à quelqu'une de vos connaissances, savez-vous ce qu'elle vous répondra ?

Bah !... que voulez-vous, mon cher, parler science, littérature, politique, musique, chant, art ? Mais à quoi bon ? ..... La vie est si courte, si peu gaie, si parsemée de déboires et de douleurs, qu'il vaut mieux en profiter quand elle vous le permet ; en un mot, l'effleurer et ne pas s'y arrêter.

Quelle drôle de façon de profiter de la vie !...

Enfin ! Les goûts sont dans la nature, et s'il en était autrement, bien malheureux nous serions !...

Mais, tout de même, il faut avouer que c'est là une sinistre philosophie, pour ne pas dire une énorme bêtise, une ânerie considérable ! !

III

Parlons maintenant de l'éducation qui se donne aux jeunes filles. (Dans une prochaine chronique je m'occuperai tout spécialement de nos jeunes freluquets.)

Pour commencer, je déclare qu'elle est déplorable, et pour ainsi dire nulle.

Nulle en ce sens que l'on n'enseigne à la jeune fille qu'à chantonner, qu'à tapoter quelques notes de musique, ou à se présenter gentiment dans un salon.

Pourvu que sa fille possède ces quelques agréments, la mère de famille croit avoir rempli son devoir envers son enfant.

Quant à ce qui regarde les mille détails de la vie domestique, détails plus nécessaires, et qui font d'une femme la providence de son intérieur, l'ornement de sa famille, de son foyer, le modèle des épouses et des mères, bah ! nous répondra-t-on encore :

Tout cela est du superflu, et ma fille, une fois mariée, sera initiée assez tôt à ces petits détails !... Tout cela est secondaire ! !

Telle est l'invariable réponse que vous font certaines mères de famille quand vous cherchez à leur démontrer qu'ils manquent à leurs devoirs, et que l'éducation de leurs filles est insuffisante.

Le mariage !... Voilà ce qu'elles ont en vue aussitôt que leurs filles atteignent leurs quinze ans.

Ne dirait-on pas à voir cet empressement qu'elles mettent à marier leurs demoiselles, toujours et quand même, que nous sommes régis par les anciennes lois Israëlites qui frappaient le célibat de réprobation ?

Mais il ne faut pas en vouloir à ces braves mères de famille.

En effet, comment supposer qu'une mère, n'ayant reçu elle-même qu'une éducation plus que superficielle, ridicule, absurde, nulle, puisse en donner une solide à sa fille ?... C'est impossible ! ! !... A moins, cependant, que la réflexion et le bon sens lui venant en aide, ne lui démontrent qu'il faut ajouter à cette éducation, d'autres éléments afin de la rendre complète.

Voyons, Madame, et pour peu que vous ayez une lueur d'intelligence, répondez-moi :

Votre amour-propre n'a-t-il pas souffert, plus d'une fois, de votre manque absolu d'éducation ?.....

Si oui, tendez donc tous vos efforts, employez tous vos moyens, usez de toute votre influence, de toute votre autorité, et complétez, autant que possible, l'éducation que vous donnerez à votre fille.

IV

Je n'ai fait, jusqu'ici, que parler de l'éducation de vos filles ; eh bien, Mesdames ! si vous le voulez bien, parlons maintenant de leur instruction !

L'une est encore plus nulle que l'autre !

Prenez une jeune fille, au hasard, causez avec elle de ces mille petits riens de la conversation frivole des salons ; elle aura de jolies réponses, des reparties très fines et très spirituelles, — l'esprit étant inné chez la mauricienne — mais essayez d'attaquer un sujet sérieux, et vous aurez pitié de son ignorance.

Les moindres faits historiques se rattachant, non pas à l'histoire de son pays, (celle-ci étant inconnue de la moitié de la population), mais à l'histoire de France, elle les ignore.

Parlez-lui de sa religion, c'est à peine si elle la connaît.

Elle la pratique, Dieu me pardonne, pour faire comme tout le monde.

Une belle et jolie jeune fille dont je ne citerai pas le nom— bien entendu ! —(et qui me maudira si jamais ces lignes lui tombent sous les yeux) a eu, un jour, la naïveté de me dire qu'elle ne croyait pas trop à la confession, parce que celle-ci avait été instituée par Napoléon 1er afin de connaître l'opinion que le public avait de lui ! ! !

Quel comble ! Quelle aberration !...

Voilà donc un anachronisme idiot qu'elle aura sans doute entendu dire par quelqu'un des siens —aussi érudit qu'elle ! —et que cette jeune fille a répété, inconsciemment, croyant faire preuve d'érudition, de savoir.

Si vos moyens, mesdames, ne vous permettent pas de donner des professeurs à vos jeunes fillettes, consacrez à des lectures sérieuses, substantielles, instructives, ce temps précieux—les plus belles années de leur existence—que vous leur faites perdre à apprendre le piano, le chant, etc...

Non pas que je veuille par là critiquer celles qui ont et les moyens, et le temps voulu pour apprendre la musique et le chant : non, non pas ! si, en outre d'une instruction solide, il y a encore possibilité d'être bonne musicienne et forte chanteuse, alors, cela n'est que mieux !

Ayez surtout soin, mesdames, de ne pas donner à lire à vos filles des romans passionnés qui ne font qu'exalter leur jeune imagination—déjà trop portée à cela,— et qui, au fond, ne leur laissent rien de profitable, rien qui puisse leur être utile.

Par la lecture, on s'orne l'imagination, et l'on supplée, dans une forte mesure, à l'instruction que, pour une raison ou pour une autre, on n'a pu recevoir.

Procédant ainsi, vos filles pourront parler un peu de tout, et rechercheront ceux qui, comme elles, auront beaucoup lu et beaucoup appris.

De cette façon, vous ne les exposerez pas à rougir de leur ignorance.

D'instinct, elles fuiront ces groupes perfides qui ne sont, en général, composés que de sots, et où se distille le venin de la calomnie et de la médisance !.....

V

Bon Dieu !... qu'ai-je fait ?... j'ai rempli un rôle des plus ridicules, et je m'en aperçois un peu tard !.....

Je viens de faire un long cours de morale !

Il me semble voir et entendre les mères de famille — incriminées — tonner contre l'impertinent qui se mêle de leurs affaires ; et, encore, pour les critiquer !.....

Brrooouu ! !.....

Il est trop jeune pour nous donner des conseils, disent-elles !

Qu'il attende, ce précoce vieillard, ce juvénile moraliste, qu'il ait une famille à élever, et nous verrons ensuite, s'il saura mettre en pratique toutes les balivernes débitées par lui, avec ce ton dogmatique qui sent le pédant à une lieue, et qui lui est tout particulier.

Pas si fort, chères dames !... Je suis jeune d'âge, il est vrai, mais vieux, bien vieux d'expérience.

Lancé seul, et très jeune encore sur l'océan de la vie, — le plus mouvementé de tous les océans — j'ai vu bien souvent naufrager ma barque ;

mais à chaque échouement, j'ai acquis des connaissances nautiques qui font de moi, aujourd'hui, un prudent pilote, ne craignant plus rien, pour la raison toute simple, que bien des fois il aurait pu, rester au fond des ondes, mais toujours il a triomphé, toujours il a vaincu ! !

Puis,..... puis mesdames, ne confondez pas, je vous en supplie !

Je ne suis appelé, un jour, qu'à être père de famille !... mais mère de famille, jamais !...

Ce serait renversant !...

N'empiétons pas, de grâce, sur les droits et prérogatives de l'ineffable et suave *jeune* premier magistrat de la bonne ville de Port Louis ! ? !...

C'est aux mères de famille que je me suis adressé ; ce sera donc à la future Madame F. L. M. — si jamais elle existe, celle-là — qu'incombera la tâche d'élever ses..... Non !..... nos enfants !.....

Oui, Mesdames !... Quiconque aura un esprit judicieux, méditatif, éclairé par un atome de bon sens et de raisonnement, pourra, quelle que soit sa jeunesse, donner de bons conseils.

Je sais que tout ce que je viens d'écrire là ne changera en rien la direction vicieuse qu'ont prise les choses. Je le sais bien ! Je le déplore sincèrement. Bien vrai !

Cela est fâcheux, pénible, malheureux, tout ce que vous voudrez !...

C'est pourquoi, je ne puis m'empêcher de pleurer sur ce qui se passe dans le joli petit pays qui a vu naître beaucoup de mes aïeux, et qui est aussi le berceau de ma naissance.

Le monde entier a vu un 93 qui est venu bouleverser en France toutes les vieilles bases sociales dont la plupart étaient plus ou moins détraquées.

Ce 93 est venu fixer le règne de l'égalité et de la liberté pour tous. Peut-être que mes compatriotes aussi verront, un jour, un autre 93 qui viendra anéantir à jamais le système pernicieux dans lequel nous vivons. Il viendra proclamer une ère nouvelle qui sera plus en rapport avec cette même civilisation, ce même progrès dont j'ai parlé au commencement de cette bluette ; qui a vu vivre le plus grand homme du monde et le *Petit Cinq Pouces*.

Alors si j'existe encore, je m'écrierai avec le bon M. Prud'homme :

" C'est le plus beau jour de ma vie. "

LE DUELLISTE MALGRÉ LUI

I

Depuis longtemps je me proposais d'écrire l'histoire du " duelliste malgré lui", et je suis d'autant plus autorisé à le faire, et encore à le bien faire, que placé au premier rang en ma qualité de partie intéressée, disons, de témoin oculaire, j'ai pu constater les faits par moi-même, et recueillir des notes très précises.

Bien qu'écrite dans un style parfois léger, parfois badin, je tiens à avertir le lecteur qu'il y a, au fond de cette histoire, une grande exactitude de faits.

Du reste, il pourra s'en convaincre lui-même, car l'époque n'est pas éloignée où le procès-verbal de cette rencontre, avec les pièces s'y rattachant, et un pamphlet bien et dûment rédigé, viendront jeter dessus un jour plus vif, plus grand.

Je n'aurais jamais rien publié regardant cette affaire si elle devait porter la plus légère atteinte au caractère et à la dignité de la grande famille Mauricienne à laquelle j'appartiens, dont les fils sont connus aussi bien ici qu'à l'étranger et que l'on tient, partout, pour des braves, ne craignant ni une balle, ni une épée, ni aucun danger.

Sous ce rapport le mauricien, en général, est resté digne de la France, son ex-mère-patrie !...

Mais, réflexion faite, et après en avoir causé avec des hommes sérieux, je ne vois pas en quoi un matamore peut nuire à la réputation de mes compatriotes qui est aussi établie que l'est la loi du Christ !

Dans toutes les classes de la société, dans tous les pays, se rencontrent des gens toujours disposés à insulter les uns et les autres, et qui, lorsqu'il faut se montrer, c'est-à-dire, rendre raison de leurs calomnies à ceux qu'ils ont bassement et vilement insultés, ne s'en sentent ni le courage, ni même la volonté, tant leur âme est souillée, vile, et tant elle annihile toutes leurs facultés ! !.....

Anathème sur ces misérables !

Qu'on les stigmatise !

Qu'on cloue leur nom au pilori de l'opinion publique, cette grande et horrible reine, à qui Machiavel donnait le monde pour empire !...

Qu'on les bafoue ! Qu'on les couvre d'ignominies et de fange, afin que ceux qui seraient tentés de suivre leur exemple en soient détournés par l'horreur et l'opprobre qui les attendraient s'ils faiblissaient !.....

Que l'on soit sans pitié pour eux !

Car ce sont des êtres qui déshonorent l'humanité en général s'ils ne peuvent l'atteindre en particulier ! !

II

Fernand, l'ami dont je vais relater l'histoire, et à qui je ne donnerai pas on nom de famille pour me rendre à sa prière, (quoique ce nom soit bien connu et que le duel qu'il eût avec le drôle en question que je n'appellerai dorénavant que Croquemitaine, ait été, pendant de longs mois, le sujet de toutes les conversations) ayant, pour des raisons particulières qu'il se propose aussi de publier sous peu, blagué un officier public par voie de journal, apprit, un beau jour, par le rédacteur de la feuille à laquelle il collaborait, que Croquemitaine et un autre Monsieur, s'étaient rendus au bureau de la rédaction et lui avaient enjoint de leur faire connaître le nom du chroniqueur qui s'abritait derrière de simples initiales,

On sait qu'à Maurice, selon l'habitude admise et consacrée, tout journaliste signe ses articles d'un pseudonyme quelconque...

Sans la moindre objection, et sans même avoir consulté Fernand qui lui avait laissé carte blanche à ce sujet, son ami, le rédacteur, déclina à ces messieurs les noms et prénoms de son collaborateur, et en fit ensuite aviser ce dernier.

Cette visite de deux si hauts personnages n'émut nullement Fernand. Il savait bien que ces illustres messieurs ne faisaient là que de l'esbrouffe, et qu'il ne verrait venir chez lui ni Croquemitaine, ni son sympathique et trop sentimental copain ! ! !

Ici je dois ajouter, pour donner plus de clarté à mon récit, que les chroniques, aussi bien à l'adresse du fonctionnaire chatouilleux qu'à celle de ses autres collègues, n'ayant aucun caractère insultant, ainsi que l'on pourra en juger en les lisant à la fin de ce volume auquel je compte les annexer et, par conséquent, ne donnant pas lieu à une provocation, et encore moins à une réparation, Fernand, pour cette raison et pour d'autres majeures, déclina un premier cartel que le fonctionnaire en question, homme très âgé, avait eu l'extrême obligeance de lui faire porter quelques jours auparavant.

Il ne se trompait pas, car les jours succédèrent aux jours, et tout comme ma sœur Anne, Fernand ne vit rien venir ! ! .....

Un soir qu'il dînait à l'hôtel en compagnie de plusieurs de ses amis, un d'entre eux, l'interpellant à haute voix, lui dit le bruit courant, en ville, que lui, Fernand, avait fui assez platement devant une provocation en duel qui lui avait été faite par un vieillard septuagénaire, et que l'auteur de ce bruit peu flatteur était Croquemitaine, qui ne se gênait pas pour le répandre le plus possible.

Pâlissant sous le coup d'une telle accusation, Fernand demanda, tout d'abord, à son ami, une explication bien en règle, à la suite de laquelle il voulut aller souffleter Croquemitaine.

Mais, se calmant et la réflexion lui revenant, Fernand comprit qu'il ne pouvait, sur un simple racontar, attaquer quelqu'un sans courir le risque de se faire taxer d'homme léger et peu sérieux.

Après que ses amis lui eussent tous confirmé ce que l'un d'eux avait avancé, Fernand prit la résolution suivante qu'il communiqua sur le champ.

" Messieurs ! leur dit-il, il y a ce soir au théâtre représentation de Gala, je vous invite tous à y assister, et vous montrerai comment un homme à qui ses amis acccordent une parcelle d'intelligence, suscite une querelle à un sot, tout en conservant, de son côté, le bon droit et les avantages.

" Croquemitaine, pilier de théâtre, et gardien attitré des coulisses, sera certainement là, ce soir. "

Sur ce, le dîner continua avec la même gaîté, le même entrain, et comme s'il ne se fut agi de rien.

Une fois rendus au théâtre, quelques minutes avant le lever du rideau, tous nous nous mîmes au parterre, tout contre la loge occupée par Croquemitaine et ses amis.

Placé tout près de Croquemitaine, Fernand regarda celui-ci en face, presque dans les yeux, et le salua.

Ce manége ne fut pas compris par nous autres qui l'entourions.

Croquemitaine, avec cet air infatué de lui-même et cette satisfaction de la brute répandue sur ses traits, — pour laquelle les avantages physiques sont tout— répondit au salut de Fernand, mais d'une façon si faible qu'elle frisa l'impertinence.

Alors ne faisant plus attention à lui, et s'adressant à ses amis, Fernand leur dit :

— Cela me suffit eh ! vous autres !.....Mon serin, avec le grand instinct qui le caractérise (sic) a donné en plein dans le piège que je lui ai tendu.

— Mais je ne vois pas trop comment ! lui répondit Willy, un de ses plus proches voisins. Croquemitaine a répondu à ton salut, faiblement, il est vrai, mais il y a répondu et je l'ai vu !...

— Que t'importe ! lui répliqua Fernand. Je suis la partie intéressée et je n'ai rien vu, moi !...

Il faudra bien que ce Monsieur me donne une explication tout à l'heure, aussitôt après la tombée du rideau.

La toile à peine baissée, Croquemitaine, — l'astre éblouissant, — entouré

par les satellites qui gravitent journellement autour de lui, ne se doutant de rien, du moins, j'aime à le croire, quitta sa loge et se rendit au dehors. Fernand et ses amis suivirent tous son exemple.

Rendu sur le péristyle du théâtre, Fernand y déboucha presque en même temps que Croquemitaine ; il alla droit à ce dernier, et le touchant de la main il l'interpella ainsi :

— Pouvez-vous me dire, Monsieur, quels sont les motifs que vous avez pour n'avoir pas, tout à l'heure, répondu au salut que je vous ai fait ?...

Tout interloqué par cette intempestive demande à laquelle il ne s'attendait pas, Croquemitaine balbutiant, bien que, ne perdant pas ses airs arrogants qui réussissent parfois à le rendre redoutable aux yeux des enfants, fit à Fernand, de sa voix de fausset, à peu près cette réponse :

— Je trouve fort drôle votre demande, d'autant plus que j'ai répondu à votre salut, et que je n'ai aucune raison pour ne pas continuer les relations qui ont toujours existé entre nous ! !...

Fernand aurait pu se contenter de ces raisons qui étaient vraies et valables, et que seules l'hypocrisie et la poltronnerie dictaient ; mais tel n'était pas le but qu'il poursuivait :

" Les mots *fort drôle* dont vous venez de vous servir, lui dit-il, *sont très forts !*... Mais comme je sais que *vous n'êtes pas fort*, je veux bien les mettre sur le compte de *votre faiblesse ! !*...

Piqué par toute l'ironie de ces paroles qu'il comprit, — on se demande encore comment—... Croquemitaine monta sur ses grands chevaux—pour employer ici une locution assez familière—et tournant le dos à Fernand, lui lança la phrase suivante :

" Puisque vous le prenez sur ce ton, je n'ai pas d'explications à vous donner ! ! !...

Et il regagna son groupe de favoris qui paraissaient fort anxieux de connaître la fin de ce colloque.

— Bon ! bon ! lui répondit Fernand ; c'est très bien !...C'est tout ce que je voulais, mon gaillard ; ni plus ni moins, demain vous en donnerez des explications, à mes amis !

La cloche d'appel ayant retenti, tous nous entrâmes de nouveau au théâtre comme si de rien n'était, et de part et d'autre, l'on s'amusa beaucoup et même assez avant dans la nuit !...

Cette scène se passait le Vendredi soir, et le Samedi matin, Fernand apprit que Croquemitaine était parti pour le Grand Port où, il avait été faire une partie de chasse.

Les amis sur qui il comptait, et qui devaient l'assister dans cette affaire, ne pouvant le faire ce jour, Fernand rédigea une lettre à peu près en ces termes et la fit déposer au bureau de Croquemitaine, situé à proximité du sien.

" Les amis sur qui je comptais pour vous les envoyer sont, pour des motifs sérieux, empêchés de se rendre aujourd'hui à mon appel.

Lundi matin ils seront à votre bureau, et j'ose espérer qu'ils vous trouveront prêts à ce moment ! !. "

Le Lundi, un des amis de Fernand étant encore occupé à la campagne, celui-ci fut quelques heures avant d'en trouver un autre. Si à Maurice on se battait volontiers, en revanche il est bien difficile de se procurer des témoins ; cette tâche répugnant toujours, et demandant des connaissances que le premier venu ne possède pas.

Cependant, vers une heure de l'après-midi, deux des amis de Fernand se rendirent au bureau de Croquemitaine qui, tenu par ses proches au courant des peines qu'avait Fernand à se procurer des témoins, était parfaitement maître de lui.

Il entretenait sans doute le fol espoir que Fernand ne trouverait personne pour le seconder.

Croquemitaine reçut les amis de Fernand avec une cordialité un peu trop grande, au dire de ces messieurs mêmes, pour un homme qui leur était entièrement étranger, et à qui ils venaient porter un cartel.

Messieurs D., et de M., témoins de Fernand, exposèrent à Croquemitaine les motifs de leur démarche, d'une façon très polie, mais aussi très ferme, et lui demandèrent de vouloir bien constituer des témoins, leur client n'entendant recevoir aucune excuse, et ne voulant que d'une réparation par les armes.

A peine ces messieurs avaient-ils fini, que Croquemitaine, cette fois avec une voix de crécelle, prononçant le discours qu'il avait d'avance préparé, leur tint, tout comme maître Corbeau, à peu près ce langage.

— Je m'attendais à votre visite, Messieurs, et la seule réponse que j'aie à vous faire, est celle-ci :

" Je ne constituerai pas de témoins et encore moins me *commettrai* avec Monsieur votre client, attendu que je ne le tiens pas pour un homme d'honneur !... "

..... Ahurissement des témoins de Fernand !..... Sur ce, Croquemitaine entra dans des détails que je relate ici tout au long, pour bien faire voir au lecteur jusqu'à quel point d'infamie un lâche, un misérable, peut se laisser aller, pourvu que la conclusion finale soit qu'il ne se batte pas !.....

Insulter, c'était bien !..... Calomnier, c'était mieux !.....mais se battre... jamais ! mieux valait être lâche et plat, misérable et *verminard ! !*

Tel est le raisonnement que fit, sans doute, cet individu de peu de chose, tout au plus digne de décrotter les sabots d'un chinois quelconque !...

— Votre client, continua-t-il, dans un duel au pistolet qu'il eût avec M. Charles M. tira sur son adversaire qui essuya bravement son feu ; mais lorsqu'à son tour celui-ci le visa, —votre client se jeta à *plat ventre* contre terre afin d'éviter la balle qui lui était destinée.....

Tout dernièrement encore il refusa un cartel qui lui fut envoyé par Monsieur un tel (le fonctionnaire dont j'ai déjà parlé) qu'il avait insulté publiquement et par voie de journaux ; et finalement, dans une maison où il était reçu comme un ami, il s'est mal comporté ; si bien que le chef de famille l'a pris par l'oreille, et lui donnant du pied là où les reins perdent leur nom, l'a chassé de chez lui ! ! "....

Vous qui me lisez, vous vous demanderez sans doute si cela est possible, et comment des témoins ont pu permettre à un gredin de la sorte de parler ainsi de celui qu'ils représentaient, et pourquoi ils ne l'ont pas arrêté par un formidable soufflet sur la bouche ?... Oui ! cela est inconcevable, à moins, cependant, et pour leur trouver des circonstances atténuantes, qu'on ne vous dise que la vie passée de Fernand était complètement inconnue aux deux amis qu'il avait choisis pour le seconder sur le terrain.

Mais D., un des témoins de Fernand, racheta, le lendemain, par une conduite admirable, la faute qu'il avait commise la veille.

Vous le verrez dans la suite.

Croquemitaine, après avoir âuonné pendant quelques minutes, voulut entrer encore dans des considérations, D., homme sérieux et estimé, l'arrêta court et lui fit observer qu'il portait des accusations très graves contre le caractère d'un jeune homme qu'il connaissait pour brave et bien élevé, et que lui, D. comptait au nombre de ses amis.

—Si vous ne nous donnez pas des preuves solides à l'appui de vos assertions, continua-t-il—vous aurez non seulement affaire à notre client, mais encore à moi, en ma qualité de premier témoin, car, laissez-moi vous le dire, monsieur, vous m'insultez tout autant que celui que je représente!...

Relevant alors ses moustaches avec cet air content de lui-même qui n'est propre qu'aux gens de son espèce, Croquemitaine répondit à ces messieurs :

" Je n'avance rien que je ne puisse prouver ! "

Messieurs D. et de M le saluèrent alors, et vinrent trouver Fernand à qui ils communiquèrent le résultat de leur entrevue avec Croquemitaine. Ils reprochèrent à Fernand, dans des termes amers et assez durs, de ne leur avoir jamais parlé des circonstances qu'on lui attribuait et de les avoir exposés à entendre des paroles aussi insultantes pour eux que pour lui.

Abruti par cette déclaration inattendue, noyé, pour ainsi dire, par ce flot de calomnies et d'infamies, Fernand apprit à ces messieurs que les deux amis qui lui avaient servi de témoins dans son duel avec M. Charles M..., étaient l'un à Paris, et l'autre à Alger.

— Mais à Maurice, leur dit-il, à Port Louis même, tout près d'ici, vous verrez mon adversaire, ses deux témoins, Messieurs B. et G. ainsi que le médecin qui nous a accompagnés sur le terrain ! !.....

Fernand ajouta qu'il était indigne de son caractère de chercher à se disculper, et que la vérité, ne pouvant jamais rester sous le boisseau, jaillirait d'elle-même, et le justifierait aux yeux de tous, et particulièrement aux yeux de ses amis, sans que, pour cela, il fut nécessaire de chercher à le faire lui-même.

" Je vous autorise, leur dit-il, à aller trouver tous ces messieurs et à vous renseigner auprès deux.

Vous pouvez même voir M. P. d'A. le rédacteur d'un de nos plus grands journaux ; lui aussi s'est trouvé mêlé à cette affaire à son début même, en qualité de témoin.

C'est lui qui l'a fait aboutir, qui a rédigé et dressé les préliminaires du procès-verbal, et qui est venu, ensuite, m'en annoncer le résultat, et m'apprendre l'heure à laquelle je devais me rendre sur le terrain.

M. P. d'A. n'a pu m'y accompagner pour des raisons regardant la profession à laquelle il appartient, et qui nécessitaient, ce jour, sa présence au Conseil du Gouvernement.

Un autre a été chargé par lui de ce soin, jusqu'à la solution de l'affaire."

Pour ce qui avait trait au père de famille qui l'avait chassé de chez lui pour inconduite, Fernand ne pouvait rien répondre à ses témoins, pour la raison toute pure et toute simple que cela n'avait jamais été.

Il pria ses deux amis de demander à Croquemitaine le nom de ce père de famille imaginaire qui, après l'avoir chassé de sa demeure, avait aussi été assez jongleur pour en chasser le souvenir de sa mémoire.

" Insistez, je vous prie, leur dit Fernand, pour que Croquemitaine vous renseigne entièrement à ce sujet. "....

Quant à la troisième assertion regardant le cartel envoyé par l'officier public dont j'ai fait mention plus haut, Fernand raconta tout au long à ses amis les griefs qu'il avait contre ce Monsieur ; il leur mit sous les yeux les chroniques publiées par lui, et leur demanda ensuite à le juger, et à lui dire s'il devait, s'il pouvait, en bonne conscience, accepter ce cartel !

Pour toute réponse, ces messieurs félicitèrent chaudement Fernand et comprirent qu'il n'y avait pas lieu d'aller sur le terrain.

" Un duel entre vous et un vieillard ayant plus de deux fois votre âge, était chose impossible, déclara D. " Ces messieurs trouvèrent, de plus, que les raisons que donnait Fernand, preuves en mains, ne le lui permettaient pas.

La journée tirant à sa fin, et le dernier train partant pour la campagne, le second témoin de Fernand, M. de M., s'excusa de ne pouvoir continuer

sa mission, ses occupations l'appelant le soir même sur une propriété sucrière où il était employé.

Le matin, en acceptant la mission dont Fernand l'avait investi, M. de M. avait prévenu celui-ci que si l'affaire n'aboutissait pas dans la journée même, il se récuserait pour les raisons sus-données. — Alors D., tout bouillant d'indignation, alla trouver MM. L. B. et E. G., — l'adversaire de Fernand; M. Charles M..... n'étant pas en ville ce jour, D. ne put le voir et cela ne fut pas nécessaire — ces messieurs lui donnèrent des déclarations, ainsi conçues :

" Nous rendant à votre demande, nous n'avons aucune objection à déclarer que dans la rencontre qui a eu lieu entre Messieurs Fernand X et Charles M....., en Juillet 1888, M. Fernand X s'est conduit d'une façon tout à fait correcte et loyale, et que, du reste, le procès-verbal signé des quatre témoins, en fait foi ! ".

Muni de ces déclarations et accompagné par un autre témoin M. T. M., jeune homme qui, dans la circonstance, déploya une rare énergie et une fermeté de caractère admirables, D. et ce dernier se rendirent le mardi matin, à dix heures, au bureau de Croquemitaine qu'ils trouvèrent très arrogant, d'abord, puis d'une rare platitude.

Dans un langage indigné et sévère, D apprit à Croquemitaine qu'il avait été, en personne, aux renseignements, avec les personnes intéressées elles-mêmes, quant à ce qui regardait, du moins, le duel de son client avec M. Charles M..., et qu'il tenait de ces mêmes personnes des déclarations écrites prouvant, clair comme le jour, que toutes les assertions avancées par lui à M. de M. et à lui-même étaient calomnieuses et mensongères.

Pour ce qui se rattachait à l'expulsion de son ami d'une maison qu'il fréquentait avec assiduité, disait-il, D mettait Croquemitaine en demeure de lui citer le nom de ce père de famille pour qu'ils pussent aller le trouver ensemble, et se faire raconter cette affaire :

" Je vous mets au défi, lui dit-il, de me citer ce nom ! attendu que c'est encore une de vos calomnies, Monsieur !.....

" Ensuite, relativement au cartel refusé par Fernand, loin de pouvoir lui être imputé comme une action marquée au coin de la lâcheté, au contraire

" elle établissait d'une façon surabondante que chez Fernand, le sentiment " de l'honneur et du respect était haut placé ! "

" En conséquence, Monsieur, continua D., les motifs dérisoires allégués par vous pour n'accorder aucune réparation à mon client, n'étant nullement fondés, je vous somme de constituer des témoins sur l'heure, dans le délai le plus bref possible, pour lui rendre raison des insultes grossières, des calomnies et des mensonges que vous avez proférés hier, et à l'ombre protectrice desquels vous n'avez pas craint de mettre à l'abri votre manque de courage ! "

" Je n'ai qu'un seul regret, monsieur, celui de vous avoir permis, lors de notre première visite, de vous servir, à l'égard de notre ami et client, de termes aussi infamants, aussi diffamatoires, aussi calomnieux, que ceux que vous avez eu l'impudence d'employer ! !.....

" Mais ceci n'est pas tout !... En ma qualité de premier témoin, je me sens tout aussi offensé que mon client par l'attitude que vous avez eue, et je vous *somme* de rétracter, séance tenante, vos propos blessants pour le caractère de mon ami, propos qui, comme je viens de vous le dire, m'atteignent tout autant que lui, sinon, constituez immédiatement des témoins, car au lieu d'une affaire, vous en aurez deux maintenant."

Persuadé que Croquemitaine qui ne lui faisait aucune réponse catégorique, quoique conservant toujours beaucoup de sang froid, acceptait la proposition qu'il venait de lui faire, D se leva pour prendre congé de lui, et son collègue en fit autant.

Croquemitaine les retint, et s'adressant toujours à D, le pria de ne pas s'emporter et de vouloir bien causer amicalement avec lui ; il dit à celui ci, que sur l'assurance que tous deux lui donnaient que leur ami et client s'était comporté d'une façon tout-à-fait correcte et loyale dans les affaires sus-mentionnées, il reconnaissait avoir été induit en erreur ou, pour le moins, avoir été léger en portant des accusations graves contre le caractère d'un homme, sans s'être, au préalable, suffisamment entouré de renseignements sur la véracité des faits qu'on lui avait rapportés ; puis il ajouta que : *Tout homme d'honneur* (sic !) *devant reconnaître ses torts, se croyant un homme d'hon-*

neur (!?!) il faisait, en conséquence, des excuses à son client ainsi qu'à lui, M. A. D.

L'accusation portée contre Fernand étant d'une telle gravité, et s'étant répandue dans toute la ville—Le pays entier peut-être !— D. et son second firent justement remarquer à Croquemitaine qu'ils n'accepteraient que des excuses écrites.

Etourdi par cette nouvelle tuile qui lui tombait sur la tête au moment où il ne s'y attendait pas du tout, ne sachant que répondre à une telle réclamation, quelle détermination prendre, et pressé par ces messieurs d'avoir à choisir entre les excuses écrites ou le terrain, Croquemitaine, cette fois, perdant complètement la carte, leur demanda, à titre de service, de lui accorder une heure pour réfléchir et pour consulter ses amis sur le parti qu'il avait à prendre !!?!!

Messieurs D. et T. M., ne trouvant aucune objection à la chose, la lui accordèrent.

Ici je demande la permission au lecteur d'ouvrir une parenthèse, pour réparer une omission regrettable que j'ai faite, et qui est, ce me semble, d'une grande utilité pour chasser tout doute de son esprit, si toutefois il en surgit un, relativement au degré de bravoure, de courage et d'intelligence du sieur Croquemitaine !.....

Voyant toutes ses calomnies démasquées, et se sentant perdu, irrévocablement perdu sans ressource, qu'inventa Croquemitaine ?

La chose la plus absurde, la plus drôle qu'il soit possible d'imaginer ! "J'ai été induit en erreur ! cela est vrai, puisque vous me le dites, Messieurs, — c'est pourtant lui qui le disait ! — mais comme ces faits, je les tiens d'un ami qui est en ce moment en Europe, je vous prie, en conséquence,— c'était son mot ! décidément ! !— de repasser dans trois mois afin de me permettre d'écrire à cet ami, et de recevoir une réponse de lui ! ? !

Que dites-vous de cette idée, lecteurs ?

Si j'avais été à la place des témoins de Fernand j'aurais proposé à ce triste plaisantin d'attendre plutôt le jugement dernier, afin de démasquer le coupable devant tout l'univers réuni, et ce, aux yeux mêmes du Juge Suprême !

Je suis convaincu que Croquemitaine aurait accepté cette proposition qui avait, sur l'autre, l'avantage de lui donner la quiétude la plus grande durant son séjour ici-bas !

III

A midi, le même jour, Messieurs D. et T. M. retournèrent de nouveau au bureau de Croquemitaine qui, s'étant absenté pour consulter ses doctes amis, avait chargé un de ses commensaux de recevoir ces messieurs et de les prier de lire les journaux— ! ? ! — en attendant son retour qui ne devait pas tarder.

En effet, dix minutes ne s'étaient pas encore écoulées, que Croquemitaine tout essoufflé, tout suant, fit irruption dans la pièce où se trouvaient Messieurs D. et T. M, ; et, avec cette courtoisie affectée, dont il ne s'est pas un instant départi, et que pour être tout à fait impartial il faut lui reconnaître, il annonça à ces messieurs *qu'il avait été consulter un de ses amis, — très versé en matière d'honneur — en qui il avait pleine confiance, et que cet ami lui avait assuré qu'il ne voyait pas en quoi M. D. pouvait se considérer comme insulté dans toute cette affaire ! ? !...*

J'appelle toute l'attention du lecteur sur la mise de côté complète de Fernand, et je le prie de remarquer l'entrée en scène de D, le premier témoin de ce dernier. Sur l'insistance réitérée des témoins de Fernand pour avoir des excuses écrites ou une réparation par les armes, (et ces messieurs ne voulant entrer dans aucune autre considération,) Croquemitaine leur demanda un *nouveau sursis* et les pria de repasser à trois heures vu qu'il avait à consulter de nouveau son ami pour savoir s'il devait, oui ou non, donner des excuses écrites (sic !) ! ! !

Oh ! bravoure, que de choses tu nous fais faire ! !

Ces messieurs lui accordèrent encore ce délai, espérant, toutefois, qu'il se déciderait, à cette entrevue qu'ils croyaient être la dernière, à arriver à une conclusion quelconque.

A l'heure fixée, les témoins de mon ami retournèrent chez Croquemitaine qu'ils trouvèrent très perplexe et qui reconnut, avec cette naïveté tout enfantine qui n'étonnera pas ceux qui ont l'immense avantage et le bonheur très grand de le connaître,... qu'il était... *incompétent !*... Il leur demanda à se faire représenter par deux de ses amis.

" Mais l'heure étant assez avancée, leur dit-il, —Il pouvait être trois heures et demie à ce moment—et vu la difficulté que j'aurai à me procurer des témoins—...vous, plaisantez Croquemitaine !...vous le brave des braves, le Ney de Maurice, l'invincible !... ce n'est pas possible !...—je vous serais fort obligé de renvoyer l'affaire à demain matin "...

Les témoins de Fernand trouvant, et à juste raison, que la comédie se prolongeait un peu trop, déclarèrent à Croquemitaine que toutes ces lenteurs avaient un but visible qui sautait aux yeux. " La police finira par avoir l'œil sur ce qui se passe, ajoutèrent-ils, chose que nous ne désirons, nullement, et que nous voulons éviter à tout prix. "

" Conséquemment, nous vous prions, Monsieur, de vous mettre aujourd'hui même en communication avec vos amis à la disposition desquels nous nous tiendrons jusqu'à cinq heures au bureau de notre client.

" Mais dans le cas, peu probable, où vous ne pourriez vous procurer aujourd'hui même des témoins, nous consentirions encore à vous accorder un nouvel et dernier délai jusqu'à demain mercredi à dix heures du matin !... "

Le mot de police n'avait pas plus tôt été prononcé, que, poussant une exclamation d'indignation feinte, (que seule la vue d'une profanation arrache quelquefois) Croquemitaine dit à ces messieurs que " quant à ce qui le regardait personnellement, ils pouvaient être tranquilles de ce côté et que pour sa part il ne leur ferait pas l'injure (sic) de supposer qu'ils ne pensaient pas comme lui sur ce chapitre. "

Qu'a-t-il voulu dire par là ? C'est ce que je me suis souvent demandé, c'est ce que je me demande encore, c'est ce que se demanderont sans doute mes lecteurs !

C'est obtus ! c'est incompréhensible !...

Ayant attendu les témoins de Croquemitaine jusqu'à cinq heures de l'après-midi et ne les ayant pas vus, Messieurs D et T M. ne retournèrent au rendez-vous que le lendemain à l'heure convenue, où ils trouvèrent enfin Messieurs L. S. et E. S. fils, témoins que Croquemitaine envoyait présenter des excuses verbales à Monsieur D. personnellement.

Un des témoins de Croquemitaine, M. E. S. fils, jeune aigle du barreau mauricien, qui porte un nom justement aimé et estimé, et dont les aïeux ont toujours marché dans le chemin de l'honneur, a voulu dans une longue plaidoierie toute sophistique — à moins que ce n'ait été du paralogisme, ce que, pour ma part, je ne veux pas croire, étant donné le degré de raisonnement que je lui connais — prouver à D, par des points de droit — (qu'avait à faire le droit dans cette galère ? O mon Dieu !) — soulevés à tout instant, qu'entre son cas et ceux qui se présentent journellement devant nos cours de justice, il y avait une grande analogie, et que, logiquement parlant —je crains bien pour M. E. S. fils que la logique n'ait eu rien à faire dans tout cela — lui D., ne pouvait pas prendre une part des insultes que Croquemitaine avait adressées à son client.

Fort heureusement pour M. E. S. fils, son collègue M. L. S. l'arrêta court en concluant qu'au nom de Croquemitaine lui et son second faisaient des excuses à M. D. personnellement ; à ce dernier à les accepter ou à les refuser !...

Charmant ! admirable !... *supercocanciel ! !...*

Avec un à propos très juste, les témoins de Fernand firent ressortir à ceux de Croquemitaine qu'il y avait une telle solidarité entre les deux affaires que l'une ne pouvait se terminer sans l'autre. " Conséquemment, ajoutèrent-ils, nous n'accepterons les premières excuses qu'autant que Croquemitaine en ferait d'écrites à notre client, ou qu'il lui accorderait une réparation par les armes. "

Voilà où était la logique. Et M. E. S. fils, s'il me fait l'honneur de me lire, le reconnaîtra avec moi, sans peine aucune.....

Monsieur L. S. homme sensé, et d'une intelligence fort éveillée, comprit très bien la réclamation des témoins de Fernand et déclara que, selon lui, son client n'avait plus qu'une attitude à prendre : constituer

d'autres témoins et les envoyer à ceux de Fernand pour régler les conditions du combat, et prendre toutes mesures y relatives.

Leur mission à son collègue et à lui étant terminée, M. L. S. pria Messieurs D. et T. M. de vouloir bien repasser à midi, dans ce but, ou de quitter leur adresse.

J'ai dû, bien des fois, dans le cours de ce long récit, mettre à l'épreuve la patience du lecteur par tous ces atermoiements, par toutes ces tergiversations de Croquemitaine ; mais qu'il se console en songeant un peu combien il en a fallu déployer davantage à Fernand et à ses amis.

Pour celui qui voudra suivre attentivement ce récit, il n'y a pas de doute qu'il ne s'aperçoive que le principal mobile qui a fait agir Croquemitaine, c'est le manque de courage, et rien que le manque de courage.

Voulant à tout prix éviter une rencontre entre lui et Fernand, son peu d'intelligence lui a dicté une infamie ; serré de près, démasqué, il a imaginé des excuses verbales.

Voyant qu'elles n'étaient pas acceptées, et qu'on en voulait d'écrites, il a cherché mille faux-fuyants pour lasser la patience des témoins de Fernand, ou celle de Fernand lui-même ; serré de plus en plus près, se voyant avec deux affaires sur le dos, au lieu d'une, il a imaginé de conjurer l'orage en envoyant deux de ses amis présenter des excuses à D, premier témoin de Fernand ; mais plus malins que lui, d'autres suivaient son manège. De guerre lasse, voyant la ténacité de ses adversaires, et craignant sans doute la juste rétribution de sa sale et ignoble conduite, — car ces messieurs commençaient à perdre patience—poussé, harcelé, traîné par un homme qui lui est supérieur, et dont la bravoure est connue de tous, M. L. S., alors, il s'est décidé, ou plutôt, on a décidé de le mettre sur le terrain en présence de Fernand!

Voilà ce qui est vrai ! j'en appelle à l'honneur de Messieurs L. S. et E. S. fils : qu'ils répondent ! Et qu'ils viennent me dire que cela n'est pas ! alors, mais alors seulement, je mettrai sous les yeux du public des preuves accablantes.....

Maintenant, dans la crainte que mes lecteurs ne supposent que j'ai voulu seulement plaisanter, et faire ressortir encore plus la poltronnerie de Cro-

quemitaine, en renvoyant sans cesse les témoins de Fernand, sous des prétextes plus ou moins frivoles, je déclare sur l'honneur que tout ce que j'ai écrit, et tout ce que j'écrirai encore, est la vérité exacte : je n'ai rien ajouté, mais bien retranché beaucoup de choses qui se sont passées.

Le procès-verbal, rédigé et signé des témoins de Fernand seulement, hommes dignes de foi, est là, à la disposition de ceux qui pourraient avoir l'ombre d'un doute quant à l'exactitude des faits avancés par moi : qu'ils le demandent à Fernand, celui-ci se fera un véritable plaisir de le leur communiquer, en attendant qu'il soit livré à la publicité.

J'ai dit que ce procès-verbal n'avait été signé que par les témoins de Fernand seulement.

Cela est vrai, et se comprend d'autant plus aisément, que Croquemitaine n'ayant constitué des témoins qu'au dernier moment, ainsi qu'on a pu le constater déjà, ces messieurs ne pouvaient signer une chose, et la certifier exacte, alors qu'ils n'y avaient pas assisté.

Croquemitaine aurait pu les autoriser à le faire ; mais il s'en est abstenu.

Voilà pourquoi j'écris la relation de ce duel ; c'est afin que tout le monde soit mis au courant de ce qui a eu lieu, de façon que les gens sensés, qui n'en savent rien, ne prodiguent pas leurs félicitations à un être qui en est indigne, sous tous les rapports, mais qui, néanmoins, les accepte tout comme s'il les avait méritées.

A l'heure dite, midi, messieurs D, et T. M, retournèrent au bureau de Croquemitaine et y trouvèrent, cette fois, Monsieur L. S., témoin dont j'ai précédemment parlé, et Monsieur G. H, remplaçant Monsieur E. S. fils que la cour d'assises, à laquelle il plaidait, avait retenu.

Le cartel de Fernand, ayant été enfin accepté, il fut décidé, qu'en sa qualité d'insulté, mon ami choisirait l'épée, et que le combat, fixé pour deux heures et quart de l'après-midi, en un lieu qui serait jugé le plus convenable, continuerait tant qu'un des deux adversaires, au dire du médecin, ne serait pas hors d'état de tenir son arme.

IV

Je vais faire ici un petit reproche à M. L. S. Bien que je ne le compte pas au nombre de mes amis, il m'aurait été plutôt agréable d'avoir des félicitations à lui adresser, que des reproches à lui faire.

Ayant refusé à Fernand de lui servir de témoin dans son affaire avec Croquemitaine, il était du devoir de M. L. S. de s'abstenir complètement de paraître dans cette affaire.

Mais non, c'est ce qu'il n'a pas cru devoir faire ; et, au grand étonnement des uns et des autres, on l'a vu seconder Croquemitaine.

Il est vrai que M. L. S., au début même de sa mission, a averti les témoins de Fernand que Croquemitaine étant de ses amis, et n'ayant pu se procurer des témoins, il avait consenti à le seconder comme tel.

Sa déclaration était franche et honnête ; mais que M. L. S. réfléchisse un instant, et tout comme moi, il arrivera à la conclusion qu'il a mal agi, et que son devoir était de garder une entière neutralité dans la querelle qui avait éclaté entre MM. Croquemitaine et Fernand ; surtout, après avoir refusé à ce dernier de lui servir de témoin, sous le prétexte qu'il ne voulait plus se mêler d'affaires d'honneur.

V

Tous les témoins, chacun de son côté, se mirent en quête d'un endroit convenable à la chose.

Une fois réunis, MM. A. D., T. M., et G. H, annoncèrent, l'un qu'il avait été voir le Champ de Lort, l'autre Roche-Bois, et le troisième les Cassis. Tous furent unanimes à reconnaître qu'ils n'avaient pas trouvé un endroit convenable;

M. L. S., à qui j'adresse ici un second reproche, mais celui-ci plus sérieux que l'autre, annonça à ses collègues que lui aussi s'était mis en quête d'un endroit, et leur déclara qu'il en avait trouvé un réunissant à lui seul toutes les conditions désirables.

" C'est une demeure, Messieurs, sise en ville même, rue *** leur dit-il. Cette demeure est retirée et appartient à plusieurs jeunes gens.

Elle possède une grande cour, et tous ces Messieurs sont à leurs bureaux. Ils ont bien voulu la mettre à notre disposition.

" Les conditions du duel, continua M. L. S., étant très sérieuses, nous trouverons au moins un lit et tous les accessoires voulus pour faire un bon pansement, s'il y a lieu d'en faire un, ce qui est presque certain ! Le blessé n'aura pas loin à aller, et il pourra se reposer. " M. L. S. déroula aux yeux de ces messieurs une foule d'autres raisons qui semblaient toutes aussi bonnes, aussi valables les unes que les autres; et qui, en effet, l'auraient été, sans un point capital que M. L. S. devait faire ressortir, et surtout respecter.

Ce point, que M. L. S. se donna de garde de dévoiler, au dire des témoins de Fernand en qui j'ai pleine confiance, et que je crois incapables de dire autre chose que la vérité exacte ; ce point qui aurait pu avoir des conséquences d'une gravité très grande pour M. L. S. lui-même, pour ses collègues, pour le médecin, pour les adversaires et pour tous, est celui-ci :

La cour que M. L. S. avait choisie pour que le duel eut lieu, et qu'il insista pour faire adopter, était aussi habitée par Croquemitaine.

Si un malheur était arrivé, et que l'affaire fut venue en cour d'assises, il ne se serait pas trouvé un jury qui aurait acquitté ces messieurs.

Car, si à Maurice, et partout ailleurs, les jurés sont toujours disposés à acquitter les duellistes qui se sont battus dans des conditions normales et loyales, selon les règles établies et inscrites tout au long dans le code de l'honneur, i. e. assistés de témoins, et en plein air, dans un endroit retiré, si l'on veut, — mais non entre quatre murs — ils donnent impitoyablement un verdict de culpabilité contre ceux qui, foulant aux pieds ces règles sacrées, auraient été se battre dans la demeure même d'un des adversaires... parce qu'alors cette rencontre présente tous les signes d'un assassinat en *cafimini*.

Les témoins de Fernand ne connaissant pas la particularité que je viens de relater, acceptèrent tout de suite la proposition qui leur était faite par M. L. S, et vinrent prendre leur client une h ure plus tard, juste pour se rendre sur le terrain.

Après l'avoir mis au courant de la chose, et lui avoir indiqué le lieu où ils se rendaient tous, Fernand apprit à ses amis que leur bonne foi avait été surprise ou qu'il y avait eu un malentendu, vu que la campagne choisie par M. L. S,, était aussi celle qu'habitait Croquemitaine.

—"Oui, lui répondit D.; cela est vrai, et je ne m'en suis aperçu qu'un peu tard. Ce n'est qu'en me rendant, il y a quelques instants seulement, à l'invitation que me fit M. L. S., afin de visiter les lieux et de choisir l'endroit le plus convenable, que je me suis aperçu de la chose, en y rencontrant Croquemitaine. J'avoue que cette rencontre m'a surpris péniblement! !

Croquemitaine m'offrit même, très gracieusement, de prendre un rafraîchissement quelconque.

Sur les entrefaites arriva M. L. S. et sur l'observation que je lui en fis, il me répondit " qu'il n'avait rien trouvé de mieux. "

M. L. S. ajouta " qu'il était vrai que son client aussi habitait cette maison ; mais qu'en tout cas il ne l'habitait pas seul, vu que huit ou neuf de ses amis y résidaient aussi. "

—Mais dans tous les cas, continua M. L. S., si vous ne voulez pas accepter cet endroit, que je trouve très convenable, il faut renvoyer l'affaire au lendemain. "

Ne voyant dans tout cela que l'histoire de gagner encore du temps, j'ai cru devoir passer par dessus toutes ces considérations, afin de leur prouver que le désir de vous battre est si grand, si sincère, que le lieu, l'heure, comme tout le reste, vous était indifférent, pourvu que l'affaire se terminât au plus tôt, et j'acceptai, tant en notre nom qu'au vôtre, de nous rendre au domicile de Croquemitaine et de ses amis.

— "Maintenant, reprit D., si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à me le dire, et j'irai de ce pas trouver ces messieurs, et le leur apprendre. ".....

Effectivement, je crois même que si Croquemitaine avait demandé que le duel eût lieu dans son lit, Fernand aurait accepté cette étrange demande

voulant voir jusqu'où la *Pétouche* peut conduire quelqu'un dont elle s'est emparée.

Analysons, maintenant, la conduite de M. L. S., et voyons s'il a bien agi.

Monsieur L. S. savait-il, oui ou non, que Croquemitaine habitait la campagne choisie par lui pour que la rencontre eût lieu ?

Il ne pouvait l'ignorer, Croquemitaine étant de ses amis. Ce ne pouvait donc être que ce dernier qui la lui avait proposée.

Le sachant M. L. S. n'aurait-il pas dû en donner connaissance aux témoins de la partie adverse.

Si !... Son devoir l'obligeait à le faire!...

Qui l'en a empêché ?

Je ne saurais y répondre catégoriquement, et je préfère mettre cette omission sur le compte de l'oubli, ou sur celui de l'inattention, ou bien encore sur la certitude qu'avait M. L. S. de ne rien faire de mal.

Connaissant le caractère franc et loyal de M. L. S., je ne puis me permettre des suppositions fâcheuses à son endroit.

Je sais qu'il a ergotté, joué sur les mots avec les témoins de Fernand pour leur prouver que la campagne n'appartenait pas seulement à Croquemitaine ; il assura même à ces derniers que Croquemitaine habitait aussi Moka ; cela était vrai.

N'importe comment, M. L. S., ne devait pas insister pour faire prévaloir son choix, ni même proposer cette campagne comme lieu de rendez-vous, et terrain de la rencontre.

Mais bon comme je l'ai connu, prévoyant et intelligent comme il est, M. L. S., a sans doute compris, avec cette rectitude de jugement qui le caractérise si bien, que le gîte donnerait plus de courage à son lièvre qu'il voyait déjà passablement abattu, et alors il a agi en bon camarade, sage, prudent et prévoyant ! !...

Je connais M. L. S. sous des rapports trop favorables pour supposer, même une seconde, qu'il ait cru mal agir en faisant adopter un lieu qui n'était pas propice du tout à ce que l'on avait à faire ; alors, la conclusion de tout cela est celle-ci :

M. L. S., dans le but purement charitable de venir en aide à son mandant, (lont il voyait le moral par trop entrepris,) et ne pensant pas mal faire, n'a pas cru devoir initier les témoins de Fernand aux détails que lui, M. L. S. ne pouvait ignorer.

Selon moi, M. L. S., a agi sans aucun parti pris, sans intention de mal faire ; ce qui n'empêche que sa proposition, à quelque point de vue que l'on se place, n'ait été malheureuse, et pouvait avoir de fâcheuses conséquences.

Maintenant, a-t-il fait connaître ces détails aux témoins de Fernand, ces derniers ne s'en souviennent-ils plus, je ne sais à quoi m'arrêter !...et je préfère jeter un épais voile sur tout ce qui s'est passé, ensevelir tout cela dans la nuit de l'oubli, et ne plus y songer.

Quant à ce qui me regarde, si jamais je vais sur le terrain seul, je m'occuperai des détails préliminaires, et les amis qui voudront bien m'assister dans la circonstance, ne seront que des comparses que je ferai mouvoir comme bon me semblera.

Voilà qui est dit ! !

VI

A deux heures un quart de l'après-midi, les adversaires, les témoins et le médecin étant rendus, les armes furent mesurées et les deux champions mis en présence sur une petite terrasse très étroite, sablée et longue de dix pieds environ.

A peine sur le terrain Croquemitaine, d'une voix gutturale, resserrée, sans doute, par la bravoure et par l'impatience de se montrer, prononça les mots suivants, dès qu'on lui eut remis son épée, et avant même que les fers fussent croisés :

" En garde, Monsieur ! "...

C'était crevant !... et dans une toute autre occasion on aurait ri de bon cœur.

Les fers croisés, et les mots sacramentels :

Allez, Messieurs ! une fois prononcés, Croquemitaine rompit, rompit toujours, et ne se contenta que de parer, de toujours parer, tandis que Fernand, emporté par la nature ardente et nerveuse qu'on lui connaît, l'attaquait toujours, sans cesse ni trêve.

Croquemitaine, à force de rompre, étant rendu à l'extrémité de la terrasse, et les adversaires paraissant essoufflés, les témoins suspendirent le combat pendant trois minutes, à la suite desquelles les duellistes se remirent en ligne.

Le même jeu recommença alors, mais cette fois, aveuglé par la rage, ivre de colère, et se moquant du danger qu'il courait, jouant sa vie pour atteindre celle de son antagoniste, Fernand fit attaque sur attaque, avec une telle furie, une telle précipitation dans l'action que les épées, s'entre-choquant, remplissaient l'air de cliquetis lugubres.

Les témoins haletants, verts par l'émotion, se demandaient avec anxiété où allait s'arrêter cette lutte terrible, et appréhendaient de voir les deux champions succomber en même temps, lorsque Fernand, jouant le tout pour le tout, et s'exposant à être embroché par le fer de Croquemitaine, alla, si je puis m'exprimer ainsi, se jeter dessus, et reçut au bras droit un vigoureux coup qui lui pénétra assez profondément dans les chairs.

Fernand accusa aussitôt le coup.

Le médecin qui suivait du regard les combattants, s'en aperçut ; et, examinant la blessure, trouva qu'elle était suffisante pour faire cesser le combat, vu qu'elle mettait Fernand dans un état d'infériorité marquée vis-à-vis de son adversaire.

Les témoins furent aussi de cet avis.

Mais Fernand, encore tout chaud de colère, et se sentant de force à continuer le combat, s'écartant un peu des règles qui défendent aux adversaires de causer sous les armes, s'emporta et déclara que sa blessure était insignifiante, et ne pouvait l'empêcher de tenir une épée.

Rien ne fit. Les témoins et le médecin, inébranlables dans leur résolution, ne le voulurent pas.

Fernand proposa alors de se servir de la main gauche vu qu'il n'était pas venu sur le terrain pour s'amuser, mais bien pour se battre convenable-

ment ; ce à quoi M. L. S. répondit que son client aussi était venu pour se battre et non pour s'amuser.

Tout fut inutile, et l'honneur déclaré satisfait, on se sépara.

Pour être juste, et tout à fait impartial, je tiens à déclarer hautement que l'attitude de Croquemitaine sur le terrain,—mais sur le terrain seulement—ne justifiait pas le sobriquet que je lui ai donné.

En effet, il a déployé un sang-froid, une présence d'esprit, un héroïsme même, dirai-je, pendant tout le temps que l'épée de Fernand, comme mûe par une machine à vapeur avançait, reculait, fendait l'air et menaçait de lui traverser la poitrine.

J'ai constaté avec plaisir que ce bon Croquemitaine avait suivi de point en point les instructions que lui avait données M. L. S ; instructions semblables que ce dernier me donna, un jour que je le consultai.

Très bien ça, Croquemitaine !

Bonne mémoire !... très bonne même ! !.....

Quant à M. L. S, lui comme témoin dirigeant, je ne puis dire de lui que ceci : Vous êtes un maître, Monsieur ! ! !.....

Là, s'arrêtent les faits exacts de cette affaire, et l'on reconnaîtra avec moi, du moins ceux qui en ont été les témoins, que je les ai relatés textuellement, et avec une grande impartialité !

J'en appelle non pas au second témoin de Fernand, M. T. M., attendu que l'on pourrait objecter qu'il ne peut être bon juge, étant donné le proche degré de parenté qui existe entre lui et celui qu'il représentait, mais à M. A. D, premier témoin de Fernand.

Si dans tout le cours de ce long exposé il trouvait une inexactitude, qu'il veuille bien me la désigner, et avec la même franchise que j'ai mise à écrire cette malheureuse affaire, je la rectifierai.

Car si mon but est d'éclairer les amis de Fernand et les personnes qui n'ont eu aucune donnée sur ce duel, loin de moi est l'idée de calomnier un individu, quelque gredin qu'il soit.

J'ai la conviction intime que si Messieurs les témoins de Croquemitaine avaient eu connaissance de toutes les infamies que j'ai relatées, jamais, jamais, ils n'auraient accepté de seconder un tel individu.

Après avoir lu attentivement ce récit d'un bout à l'autre, après avoir constaté toutes les tergiversations de Croquemitaine, tous les renvois qu'il a fait subir aux témoins de Fernand, tous les faux-fuyants, tous les expédients qu'il a osé mettre en avant pour éviter une rencontre à main armée, et pour peu que l'on ait un atome de perspicacité, et que l'on connaisse le caractère de M. L. S., on ne peut faire autrement que d'arriver à cette conclusion :

Croquemitaine ne s'est battu que parce qu'il y a été poussé, obligé, forcé par ses témoins ; surtout par M. L. S. dont la haute compétence en matière est connue de tous.

Alors, quoiqu'on fasse, de quelque côté que l'on se retourne, on ne pourra pas me dire que j'ai eu tort de désigner ce récit sous cette rubrique : — " Le duelliste malgré lui.

.....

.....

.....

Honneur à Messieurs L. S. et G. H. qui, plus grands, plus glorieux qu'Hercule et Achille, ont réussi à conduire au champ de l'honneur celui qui, certes, s'il lui avait été donné de choisir, aurait préféré un tout autre endroit..... plus vaste, plus vert, plus frais, mais aussi moins noble, et surtout moins dangereux ! ! !.....

Honneur principalement à M. G. H. qui, soit dit en passant, et sans pour cela faire de tort à son collègue, est la personnification du gentilhomme. Un seul instant M. G. H. ne s'est pas départi de ce bon ton, de ces bonnes manières qui sont l'apanage de tout homme d'esprit et de bonne éducation.

Honneur ! Honneur à M. G. H. et que tous les jeunes gens de la génération actuelle prennent exemple sur lui.

UNE APPARITION

Autant que je m'en souvienne, c'était par un de ces beaux après-midi du mois de Mai.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, le ciel était pur et d'un bel azur ; le temps si calme, que pas un souffle n'agitait le feuillage.

Seuls quelques insectes bruissaient ça et là.

La rivière " La chaux " coulait lentement à quelques pas de l'endroit où je me trouvais ; l'air était tiède et embaumé de ces mille et une senteurs qui se dégagent de la terre à la venue de la nuit.

Dans le lointain, on entendait de temps à autre le roulement sourd d'une voiture, le pas cadencé du cheval ou la joyeuse et claire fanfare du coq qui saluait l'astre-roi avant qu'il s'abîme là-bas, bien loin, par de là l'Océan.

Tout portait à la rêverie. La grande et intelligible voix de la nature parlait à l'âme.

C'était un de ces moments où, livré à lui seul, face à face avec la création, après avoir scruté sa conscience, mesuré ses pensées et ses actions, l'homme descend au fond de lui-même, jette ensuite un coup d'œil sur le passé, et envisageant froidement l'avenir, bénit le Créateur de toutes choses ou maudit le jour, l'humanité, selon que le résultat de son examen ait été bon ou mauvais.

Ce jour-là, plus que d'ordinaire, j'étais, je l'avoue, d'une grande tristesse ; et bien que jeune encore, la vie m'était à charge et me semblait un bien lourd fardeau à porter.

Assis seul, dans un petit massif formé par de jolis arbrisseaux, tantôt je méditais profondément, tantôt je laissais mon imagination courir à son gré, quand tout à coup, et alors que je me croyais bien seul, le léger frou-frou d'une robe attira mon attention.

Que vis-je ?.....

Une adorable jeune fille pouvant avoir de seize à dix-huit ans ; elle était grande, svelte, elle avait la taille nerveuse, cambrée et bien dessinée par une robe gris-clair ; les yeux bleus, doux et tranquilles, dans lesquels se pouvaient voir les reflets d'une belle âme de vierge ; un teint admirable de blancheur et de fraîcheur ; une peau blanche et veloutée, de longs cheveux ondés, chatain-foncé ; une démarche lente et remplie d'une exquise distinction.

Où donc allait-elle ainsi ?

Etait-ce bien une créature vivante ou n'était-ce, tout bonnement, qu'une de ces visions que fait quelquefois voir un cerveau malade et fatigué ?

Telles furent les questions que je me posai, et les réflexions qui vinrent, en foule, m'assaillir...

C'était bel et bien une jeune fille !.....

Elle s'arrêta non loin de la rivière, elle jeta autour d'elle un regard scrutateur et pudique, afin de s'assurer qu'elle était bien seule, et que quiconque ne la pouvait voir ; puis, l'air tout songeur, elle s'assit sur une pierre, et la tête nonchalamment renversée dans sa main, elle resta ainsi plongée dans une sorte d'extase, le regard incertain, et comme perdu dans le vague de ses pensées.

De temps en temps, un joli sourire— les séraphins ne doivent pas en avoir de plus beau— entr'ouvrait ses lèvres de corail ; ensuite, et presque subitement, ses traits prenaient une fixité étrange, et son visage portait tous les signes de la douleur la plus vive.

A quoi songeait-elle ?

Qui pouvait faire souffrir cette jeune fille aux apparences angéliques ?

Cupidon ne serait-il pour rien dans tout ceci ? me demandai-je. Après dix minutes, au moins, passées dans la même attitude, elle se déshabilla lentement, — non, sans au préalable, avoir encore jeté un regard circulaire —avec une grâce sans nulle autre pareille ; et, ne conservant qu'une simple chemise en fine toile,—sorte de voile diaphane—elle alla...non !... elle se glissa jusqu'à l'eau.

La sensation de l'eau froide sur son beau corps, lui arracha un petit cri, aussitôt réprimé, et, prenant bravement son parti, elle s'élança au milieu d'un bassin et nagea, nagea.

Que dire ?... Comment exprimer le ravissement dans lequel j'étais ? Comment dépeindre les mouvements gracieux et harmonieux de cette jeune fille ?

Cela est impossible.

Dans la langue française il n'y a pas d'expression assez grande ni assez forte—ou, du moins, je n'en connais pas—qui se puisse employer pour rendre ce que je vis, et ce que je ressentis ! Une nymphe ? Une Naïade ?.....

Un ange descendu du ciel et métamorphosé en sirène—muette—pour éblouir mes regards ?

Non. Rien de tout cela !... Une idéale et vraie créole : un de ces types achevés de la beauté créole qu'on ne rencontre que très rarement aujourd'hui.

Voilà ce qui charmait ma vue ! Voilà celle que je vis mouvoir dans l'eau avec un déploiement de grâce, de distinction, de pudeur, de chasteté incomparable !...

Involontairement je fis un mouvement ; et le bruit, si léger qu'il fût, n'en parvint pas moins jusqu'à ses oreilles.

Elle écouta, elle interrogea les alentours, et une fois rassurée, elle prit ses précautions pour sortir de son bain.

A ce moment, une voix intérieure m'ordonna de me retirer ; ou, tout au moins, de changer la direction de mes regards.

Car c'était presqu'une profanation que de regarder cette belle déesse qui, sûre de n'avoir pour témoins que la solitude la plus complète et la nature, quittait l'eau confiante et sans se presser.

D'un autre côté, une main de fer, sans doute celle de la curiosité, ou bien celle de l'admiration enthousiaste, me tint rivé à la place que j'occupais, et m'empêcha même de respirer.

J'étais haletant, fasciné, pourquoi ne pas le dire, j'étais totalement privé de mes sens, et devenu comme idiot ; si bien qu'une hyène qui se serait montrée à moi dans le moment même, ne m'aurait pas beaucoup ému, je crois.

Une fois hors de l'eau, cette belle jeune fille toujours distraite et toujours noyée dans le flot de ses pensées, dénoua lentement, et sans savoir ce qu'elle faisait, les cordons de sa chemise qui lui échappèrent des mains !.....

.....

J'eus un éblouissement !.....

.....

Vous devinez bien, chers lecteurs, quel ravissant tableau s'offrit à ma vue?...

On nous parle beaucoup des madones de Raphaël, des tableaux de David, de Vernet, de Meissonnier, des marbres de Michel-Ange, de Pradier, de d'Epinay, etc., eh ! bien, tous ces chefs-d'œuvre-là ne sont rien, absolument rien, à côté de cette exquise et suave jeune fille émergeant de la rivière.

.....

.....

Deux bras rivalisant de blancheur avec l'albâtre, une nuque, je ne vous dis que ça !.. des épaules et une gorge d'un moulé à faire mourir d'envie tous les sculpteurs et statuaires présents et à venir, deux petits pieds roses, pas plus grands que ceux d'une fillette de huit à dix ans, tout cela s'assembla pour m'illusionner au point de me laisser croire que j'avais devant les yeux une nouvelle Virginie sortant, cette fois, triomphante de l'onde.

Alors une idée folle, subite, me prit ; une de ces idées qui ne peuvent venir qu'à un halluciné, puisque j'ai dit plus haut que je l'étais devenu.

Si j'allais devenir son Paul ?.....

Ma foi, la perspective était si engageante, l'objet si tentant, que, ne réfléchissant pas davantage, je bondis. — Un cri déchirant s'échappa de ma poitrine oppressée, les oiseaux partout s'enfuirent, je tombai évanoui, et fus pris d'un fort accès de fièvre avec accompagnement de délire, etc.

Quand je m'éveillai, rivière, après-midi superbe, massif, arbrisseaux, baigneuse, tout avait disparu !..... La nuit était noire, et j'étais étendu sur le plancher de ma petite chambrette..... minuit venait de sonner ! ! !

Vous rêviez donc ?

Oui...mais tout éveillé !.....

Comprendra qui pourra, ou pour mieux dire, comprendra qui voudra ! ! !...

PAUVRE CHRONIQUEUR !

DÉFINITION DE L'AMOUR &c., &c...

L'immortel auteur des " Guêpes Mauriciennes, " le spirituel et trop mordant *Matou*, dans le dernier feuilleton qu'il écrivit la veille de son départ pour l'Europe, feuilleton intitulé " Adieux, " s'exprime ainsi :

" Cette terre de sucre où je n'ai pas connu le jour, et où je faillis le perdre tant de fois, où j'ai vu croître d'autres cannes que celles si douces de vos champs ".....

Cela me représente un peu la situation que j'occupe depuis que je me suis passé la fantaisie d'être chroniqueur.

De toute part je n'entends que récriminations et menaces.

Partout où je me retourne, ce ne sont que des cannes, pour ne pas dire des gourdins, que je vois brandir au dessus de ma tête par des pères et des frères irrités, ou par des parents sortis de je ne sais où, et qui représentent, dit-on, les grandes *soulographies* de l'extérieur.

Oh ! oui, le métier de chroniqueur n'est pas toujours gai !... Et si parfois il procure quelques petites satisfactions, elles sont bien vite accompagnées

de déboires, de grincements de dents, de bras percés, d'interprétations fausses, mais très spirituelles, données à votre pseudonyme ; etc., etc.

Malheur !... trois fois malheur à celui qui ose attaquer le beau sexe ! !....

Bien que reconnaissant *in petto* que le chroniqueur a souvent raison, tous le blâment !

C'est incompréhensible, n'est-ce pas ?.....

Mais c'est comme cela ! !...

Rarement la femme pardonne à celui qui l'attaque.

Le plus souvent Mademoiselle Andrée ou Madame Lalot sait que c'est elle que le chroniqueur a visée ; celui-ci se croit perdu et s'imagine qu'on va lui adresser de sévères reproches.

Non pas, mademoiselle ou madame a énormément de bon sens et de tact ; elle ne laisse pas voir au chroniqueur qu'elle se sait attaquée.

Autant intérieurement l'une ou l'autre le maudit, le voue aux flammes éternelles de l'enfer, autant, lorsqu'elle a l'occasion de le rencontrer quelque part, elle lui grimace son plus enivrant sourire, et lui formule, avec toute la grâce voulue, la phrase la plus aimable de son répertoire.

Cela n'est pas franc !... je le sais bien. Cela est hypocrite !... j'en conviens. Mais cela est de bon goût, cela dénote un grand bon sens, une parfaite éducation, et cela est tout-à-fait grand genre !... *Gentlemanlike*, diraient les fils d'Albion ! !.....

" Humble au dehors, modeste en son langage,
" L'austère honneur est peint sur son visage.
" Dans ses discours règne l'humanité ;
" La bonne foi, la candeur, l'équité.
" Un miel flatteur sur ses lèvres distille,
" Sa cruauté paraît douce et tranquille,
" Ses vœux au ciel semblent tous adressés,
" Sa vanité marche les yeux baissés. "

Voilà la conduite qu'elle tient !

Foi de plumitif, je ne puis que l'approuver, et lui signer, les yeux fermés, un brevet d'intelligence.

C'est à peu près ce qui m'est arrivé dernièrement, à la suite de quelques vilaines chroniques que j'ai eu le malheur de publier ; aussi l'attitude qu'ont prise mes héroïnes, m'a-t-elle désarmé complétement.

Dorénavant, ma plume jusqu'ici méchante, à ce que l'on dit, ne sera consacrée qu'à louer vos charmes et à vous proner, chères et adorables Mauriciennes.

Cela ne me sera pas difficile, car si quelques-unes d'entre vous prêtent volontiers le côté à la critique, la majorité, au contraire, inspire à l'écrivailleur des idées grandioses, sublimes !

... Appropriées à la grâce, à la beauté, à la bonté et à la distinction de celles à qui il s'adresse !...

Tenez !... pour vous prouver combien est sincère ma résolution, et afin d'obtenir plus tard le pardon de celles à qui j'ai été obligé de dire leurs vérités,—ce qui les a totalement changées et ce, à leur plus grand avantage, — je vais, à l'instant même, me mettre à l'œuvre et vous exposer sommairement, cette fois, mes vues sur l'amour, comment je l'entends, et la femme idéale que je rêve de trouver.

***

D'abord, qu'est-ce que l'amour ?...

Musset, le poète rêveur par excellence, le vrai poète des jeunes comme l'a si bien dit notre distingué compatriote M. Léoville L'Homme, dans son opuscule à Prosper d'Epinay, Musset en a donné une définition si suave, si poétique, si délirante, dirai-je, que je ne puis résister à l'envie, bien grande, de vous la donner ici, ô lecteurs !

" L'amour, c'est la foi ; c'est la religion du bonheur terrestre : c'est un angle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde "....

N'est-ce pas que cela résume tout, qu'on ne peut rien ajouter à cela, sans risquer de paraître bien pâle ?...

C'est la foi !... oui. Quand on aime, on croit à tout : au bonheur, à la vertu, quand bien même elle ne se trouve pas là où on la cherche, on se

sent porté à tout chérir, —même sa belle-mère ?— on se sent dans l'âme comme une allégresse perpétuelle ; comme qui dirait un sentiment qui n'a rien de terrestre, et qui vous pousse à tout pardonner, à regarder vos propres fautes, et celles de votre prochain, avec un œil plus clément.

Tout vous enchante : La nuit avec ses grandes ombres mystérieuses, son ciel étoilé et sa douce tranquillité ; le jour, avec son soleil éclatant ou ses brumes sentimentales : la pluie, le froid, le chaud, etc.

La colère qui souvent vous fréquentait avant que vous fussiez amoureux disparaît. Elle vous laisse le cœur comme plongé dans un baume qui l'apaise, qui l'amollit, et qui rend ses pulsations plus douces, plus régulières.

En un mot, vous flottez constamment sur un océan de délices et de félicités.

A chaque instant, et pour le premier prétexte venu, vous vous sentez le besoin de donner cours à ce trop plein d'effusion qui vous étouffe.

Rencontrez-vous un camarade, vite vous le saisissez, vous l'embrassez avec passion, vous le pressez sus votre cœur avec frénésie—surtout s'il est le frère, ou un parent, même éloigné, de celle que vous aimez—vous vous faites illusion ; vous comprenez, n'est-ce pas ?...

Ma foi, je crois que je ferais mieux de m'arrêter, car je vais laisser supposer à mes lectrices que je suis amoureux, ou que je l'ai été quelquefois ; tandis que ni l'un ni l'autre ne sont vrais.

Un autre penseur, dont le nom m'échappe, définit l'amour d'une façon tout aussi poétique, bien qu'elle ne soit pas aussi belle, à mon point de vue, que celle de Musset.

Sa comparaison est trop peu connue pour que je la laisse passer sous silence, et s'ensevelir dans le gouffre des oubliettes :

" L'amour, a-t-il dit, est un arbuste qui germe dans l'œil, s'enracine dans le cœur et fleurit dans la pensée. ".....

Après cela, un profane comme moi, n'a qu'à baisser pavillon et sauter à un autre sujet ; mais non, je ne le ferai pas, puisque j'ai promis de donner aussi mon opinion.

Mais avant de le faire, je vais céder la place à Mlle de Scudéry, qui, elle aussi, a voulu donner son mot sur l'amour ; mot qui, entre parenthèse, est très original. Le voici :

« L'amour est un je ne sais quoi, qui commence je ne sais comment, et qui finit je ne ne sais où ! ! .....

Bravo !... Innocente définition de l'amour !

Etait-elle sincère Mlle de Scudéry ?.....

Voyons !... c'est à mon tour maintenant.

Que vais-je dire ?.....

L'amour !... L'amour !... mais cela ne suffit pas, sacrebleu !... et j'aurai beau répéter le mot cent mille fois, qu'il restera toujours le même, et n'ajoutera rien à ce que je veux dire.

Eh bien, l'amour est un mal assez douloureux, incurable, dit-on, quand il n'est pas partagé. Il vous broie le cœur, il empoisonne vos jours, et il vous conduit tout droit au tombeau ; mais quand il trouve une âme qui répond à la sienne, un cœur qui bat à l'unisson du sien, une intelligence qui s'accorde avec son intelligence, alors c'est un de ces délices se rapprochant le plus de celles que l'on nous promet dans le paradis :

Similiâ similibus curantur

Il jette sur la vie tout entière comme une auréole de volupté, comme une extase, comme un doux crépuscule qui ne devrait jamais finir.

Ce n'est que ça votre définition ?

Oui. Et dire qu'il se trouvera des personnes qui la goûteront cette définition idiote et pédante que tout le monde connaît ! ! !...

Plaignez-les, lectrices qui avez un peu d'intelligence ; pour ma part, je déclare d'ores et déjà que celui qui ose émettre son opinion sur l'amour, et surtout l'écrire à côté de celle de ces grands maîtres que j'ai nommés plus haut, que celui-là est tout bonnement un..... parfait imbécile ! ! !.....

Je suis convaincu que vous m'approuverez.

***

La femme de mon rêve, celle à qui je consacrerais la vie d'un de mes meilleurs amis, demain matin ou demain soir, si je pouvais la trouver, je la

voudrais de taille moyenne, plutôt brune que blonde, disons chatain-foncé, peintre, poëte ; je voudrais qu'elle eût une éducation complète, une instruction solide, un caractère doux, mais ferme ; je désirerais qu'elle ne fût pas bégueule, ce qui ne veut pas dire que je la voudrais gendarme ; je la voudrais d'âge variant entre dix-huit et vingt-deux ans, écuyère, chasseresse, enfin pour me résumer une fois pour toutes, je voudrais qu'elle fût une perfection afin de rendre mon ami fier et heureux.

Or, je sais qu'il n'existe pas de perfection ici-bas ; donc, comme je suis bien décidé à n'échanger la vie actuelle de mon meilleur ami contre la vie conjugale si pleine d'attraits et de joies, dit-on, qu'à la seule condition de rencontrer une perfection—chose impossible puisque j'ai dit que la perfection n'est pas de ce monde, — il en découle naturellement la conclusion suivante :

Je ne ma...rie...rai pas mon meilleur ami ! ! !...

Voilà qui est décidé.

Cela vous fait-il quelque chose ?

Non vraiment !...

Tiens !... à moi aussi ! ! c'est drôle ! ! !

La vie de vieux garçon plaît beaucoup à mon ami.

Il m'assure que l'on dit être très heureux vis-à-vis de ses neveux, de sa vieille bonne, de ses pantouffles, de ses cigares et de sa vieille pipe ?

Quel riant tableau !... Que ça doit être amusant cette existence là ? .....

Second Sosthènes, pour parler ici du personnage qu'a défini Pooka d'une façon si spirituelle, mon meilleur ami assistera un peu à toutes les parties de plaisir, jusqu'au jour où, hélas ! la vieillesse arrivera avec ses compagnons habitue's :

Rhumatisme, goutte, catarrhe suffocant, etc., etc...

Alors il aura recours aux spécialistes, et l'artificiel suppléera à la cruauté de Mademoiselle Calvitie qui, non contente de vous exposer le chef à être sans cesse enrhumé, pousse la méchanceté jusqu'à entraîner avec elle, ces charmants petits os qui font notre orgueil, et l'ornement de notre bouche.

Mais est-ce à Mademoiselle Calvitie que je fais bien de m'attaquer, ou est-ce à la vieillesse que je devrais adresser ces reproches ?...

Je ne suis pas compétent !... tout comme le sieur *Croquemitaine ! !*.....

Mes lectrices jugeront !...

C'est peut-être de la présomption, ou bien de la fatuité de sa part !... Qui n'en a pas ?... mais quelque chose dit à mon ami qu'ainsi attifé, il aura encore bonne mine et qu'il parviendra à obtenir, sans trop de peine, quelques œillades.....

Peut-être même réussira-t-il à faire naître un doux sentiment dans le cœur de quelque jeune fille ayant franchi le promontoire de la quarante cinquième !...

Voilà que ma plume maintenant, cherche à faire de l'ironie ; je n'en veux pas de l'ironie !... Laissons ce soin à nos deux géants de confrères !... Je n'ai pas besoin de les nommer...

Décidément, je suis un incorrigible, et si les femmes me prennent en aversion, je ne l'aurais que trop mérité !...

Oh ! quant à cela, me souffle un ami qui est en train de me lire par dessus mon épaule, ne crains rien, cher !... Les femmes aiment bien qu'on leur dise de temps en temps quelque chose qui ne soit pas aimable !...

Allons tant mieux alors !

Cela me console un brin et puisse ton dire être vrai ! ! !

LES GANDINS

I

M'est avis qu'il ne faut pas mettre trop longtemps à l'épreuve la patience de qui que ce soit : Voire celle d'un Caton ; et à plus forte raison celle de cette espèce toute particulière d'individus très répandus sur la surface du globe, — tout particulièrement chez nous — et qu'on appelle les Gandins, disent les uns, les Freluquets, les Pschutteux, les Gommeux, les Galteux, les Rasoirs, les Cocodès, disent les autres.

Que voulez-vous dire ?...

Tout simplement ceci : Depuis longtemps déjà j'ai promis à ces aimables petits messieurs de leur consacrer une chronique spéciale.

Pourquoi, alors, ne pas le faire ?

Question hors de propos, mon bon, puisque c'est précisément ce que je suis en train de faire !

Alors ?...

Alors je m'arrête à Gandin ; et voyons ce que cela peut bien vouloir dire...

J'ouvre Larousse et je lis

Gandin, jeune fat ridicule...

C'est ça... très bien ! !... Mais quel laconisme ! j'ajoute présomptueux, sots pour la plupart, vaniteux, orgueilleux, vantards, prétentieux, et de cette façon, je complète le portrait des Gandins Mauriciens...

Pour me faire bien comprendre, il me faut établir une ligne de démarcation, afin de ne pas soulever contre ma chétive personne un flot trop grand de furieux, ni trop chargé d'imprécations.

Maintenant, ai-je besoin de dire, avant de commencer, qu'ici je vais parler d'une façon générale, et qu'il se trouve des exceptions à toutes les règles ?

Non, cela n'est pas nécessaire.

Ceux-là seuls qui se reconnaîtront dans l'esquisse flatteuse que je vais dessiner à grands traits prendront pour eux les lignes suivantes.

Le véritable Gandin ne commence à l'être réellement qu'à l'âge de dix huit ans pour finir à vingt deux ans.

Celui qui commence avant cet âge, est tout bonnement un de ces mioches à qui il suffirait de presser mollement le bout du nez, pour en voir jaillir une goutte du lait avec lequel il a été nourri, et dont pas longtemps encore on le sevrait.

Celui-là est un phénomène de précocité que l'on regarde comme une véritable curiosité.

Il inspire à l'homme sensé un grand sentiment de pitié, à défaut du mépris qui lui reviendrait de droit, mais qu'on ne se sent ni le courage, ni la force de lui accorder, pensant que ce serait encore lui faire beaucoup d'honneur.

Celui qui continue, après vingt deux ans, à avoir toutes les allures d'un gandin, est, ou un sot de grande envergure, aveuglé par son outrecuidance, ou un individu qui, ayant quelque imperfection physique l'empêchant d'entrer dans la catégorie des hommes sérieux, veut à tout prix se faire remarquer, dans la crainte de passer inaperçu dans la foule.

Oh ! que de bassesses ! que d'excentricités ! que de blessures mortelles ne fait-on pas à son amour propre et à son honneur, pour ne pas passer inaperçu ici-bas !...

Quelle rage de se montrer ! quel désir insatiable d'occuper le monde par sa petite personnalité !... et combien on en tire vanité, combien on en est glorieux et satisfait lorsqu'on y parvient !...

Oh faible humanité !... Que tu dégénères !...

Que tu périclites !... Où vas-tu ?...

II

Messieurs les gandins croient attirer l'attention sur eux, soit par leurs allures immodestes, leur tenue extravagante, leurs manèges hideux, soit par leurs conversations prétentieuses et sottes, les trois quarts du temps immorales ; conversations dans lesquelles, généralement, ils font parade de l'esprit des autres qu'ils emploient à tort et à travers, sans même chercher si ce qu'ils disent se rapporte à ce qu'ils ont avancé.

De l'esprit à eux appartenant !...

Grand Dieu ! combien il leur serait difficile d'en trouver !... en effet comment vouloir que des gens de cette espèce puissent avoir de l'esprit leur appartenant en propre ?

Mais cette supposition serait insensée !

Car s'ils en avaient, même une lueur, comment admettre, alors, qu'ils se comporteraient comme ils le font ?...

Leur vie, toute futile, se passe à lire d'affreux romans, qu'ils se mettent en tête, et dont ils se souillent l'imagination. Puis, ils se targuent de se connaître en littérature, et avec un cynisme qui n'a d'égal que leur présomption et leur ignorance, ils soutiennent, avec des personnes sensées et instruites, des discussions abracadabrantes, où le bon sens, la logique et le raisonnement sont foulés aux pieds avec une désinvolture incroyable.

En sortant de là, prenant le silence de leurs auditeurs pour un acquiescement à leur bêtise, et une victoire remportée par eux, ils vont se vanter partout d'avoir, par des arguments irrésistibles, disent-ils, vaincu Monsieur un tel qui, ne sachant plus que dire, et ne voulant pas avouer son impuissance, a préféré se taire.

Ce sont des gens qui, après avoir lu Renan, Voltaire, J. J. Rousseau, le docteur Paulus, Strauss et quelques autres écrivains, plus ou moins rationalistes endurcis, croient connaître la religion catholique.

Ils se posent en exegites, et émettent des hérésies.

Ils blasphèment, se disent Pyrrhoniens ou Polythéistes, doutent de l'existence de Dieu, expliquent le décalogue à leur façon, et en somme concluent pour la métempsycose.

De toutes les raisons qu'on leur oppose, pour les éclairer sur leur sottise, ces gentils Anthropomorphes n'ont à la bouche que ces répliques-ci :

Renan l'a prouvé, Voltaire l'a démontré, le Dr Paulus pense autrement que vous, J. J. Rousseau le dit !...

Je crois avoir dit plus haut qu'ils ne parlaient de la religion que par ce qu'ils en connaissaient d'après la lecture des auteurs rationalistes précités.

Je me suis trompé. Ces Messieurs n'ont jamais lu les ouvrages de ces écrivains ; les auraient-ils lus qu'ils n'y auraient rien compris.

Mais ils ne soutiennent ces thèses absurdes, et ne citent ces auteurs que par ce qu'ils ont entendu dire par d'autres.

Cela n'est pas tout. Ces Messieurs parlent de la vie avec un suprême mépris.

A les entendre, ils n'ignorent rien ; ils ont tout vu, tout connu, tout goûté.

L'amour est pour eux un jeu, un délassement dont ils usent à volonté, et qu'ils rejettent ensuite.

Tenez, en voici un petit exemple sur cent, sur mille que je pourrais vous citer :

L'année dernière, me rendant à la Grand'messe à l'Eglise Ste Thérèse de Curepipe, et me trouvant même un peu en retard, je rencontrai sur le péristyle de l'Eglise, en y arrivant, un jeune homme très intelligent celui là, très brillant même, âgé de dix huit ans, mais précoce, barbu, et d ejà homme.

Tiens ! Un tel, lui dis-je, que faites-vous dehors tandis que la messe est commencée et que tout le monde prie ?... Je vous soupçonne, mon jeune ami, d'être amoureux, et d'attendre, là, l'arrivée de celle qui fait battre votre petit cœur. Tout comme moi elle est, sans doute, en retard aujourd'hui ?

Moi amoureux ! mon cher. Fi donc ! vous me croyez bien sot !... Apprenez, s'il vous plaît, que j'ai le mépris le plus profond pour les femmes !... Je ne suis ici que parce qu'il fait très chaud dans cette boîte là— désignant l'église — et que je m'y ennuie !

Un peu ahuri par cette réplique à laquelle je ne m'attendais certes pas, je considérai, pendant quelques secondes, ce jeune homme de dix huit ans qui méprisait les femmes, et la réflexion suivante me vint :

Mais où donc a-t-il appris à connaître les femmes, ce bambin-là ?

Comment-t-il pu souffrir par leur fait ?

Pour me tenir un pareil langage, il faut qu'il me prenne ou pour un parfait imbécile, ou qu'il croie m'abuser sur son âge...

Mon cher ami, lui répondis-je, il est réellement bien fâcheux qu'à votre âge, vous professiez de telles opinions sur ce qu'en ce monde, nous avons de plus pur, de plus saint, de plus honoré !

Eh ! bien, moi qui suis de huit à dix ans plus âgé que vous, j'honore la femme, et je la respecte ; permettez-moi de vous rappeler cette belle parole du grand Empereur à un jeune soldat qui, dans un moment d'ébriété, avait insulté une femme :

" Souviens-toi, malheureux, qu'une femme est ta mère ! "

Tout déconcerté par ma réponse, mon jeune abusé perdant complètement la tête, abonda dans mon sens ; et, voulant établir un parallèle entre les femmes, me laissa encore plus étonné sur son expérience qu'il avait acquise je me demandais où, quand et comment.

Le laissant assez confus, je pénétrai dans l'église.

N'est-ce pas, lecteurs, qu'il est triste de voir un jeune homme, encore en pleine adolescence, émettre des opinions aussi révoltantes, et tout-à-fait au dessus de son âge ?...

III

Parlez devant messieurs les Gandins des choses les plus saintes ; prenez le mariage, par exemple, ils vont le critiquer, et vont vous prouver, à leur

façon, que l'homme est bien plus heureux tant qu'il est célibataire. Et pour preuve de ce qu'ils avancent, ils ont toujours l'histoire d'un camarade à citer. Ce camarade était heureux ; mais du jour où il se maria il mena une existence infernale entre sa femme qui ne pensait jamais comme lui, et sa belle-mère, véritable poison, qui abrégeait ses jours. Et pour terminer, ils arrivent à la conclusion que le mariage est une de ces anomalies qui n'ont pas leur raison d'être en plein dix-neuvième siècle.

Leur orgueil, pour ne pas dire leur bêtise, les pousse à se croire le droit de tout critiquer ; à ce propos, une phrase de " Steele " me revient en mémoire et je vais la citer, car je goûte toute la justice de son observation, et comme lui je crois que toute la responsabilité de cet état de choses, remonte directement aux parents qui ne se soucient jamais de réprimander leurs enfants, et de leur faire voir tout le ridicule de leur conduite :

" Si l'on corrigeait de bonne heure le sot orgueil des jeunes gens, à mesure qu'ils avancent en âge, ils apprendraient peu à peu à ne pas critiquer les autres en l'air, mais à se remplir le cœur de bienveillance et d'humanité pour tout le monde ; ce qui leur rendrait la vie plus douce à eux-mêmes, et les ferait aimer des autres. "

IV

Demandez aux Gandins quelle est leur opinion sur l'amitié. Ils n'y croient pas.

L'amitié, vous diront-ils, n'est qu'un mensonge que seules la richesse et la situation sociale attirent. La phrase n'est pas d'eux, mais, tout de même ils s'en servent.

En cela, ils ont un peu raison. Mais il ne faut pas généraliser la règle, car il y a des exceptions, toujours des exceptions.

Je connais des personnes qui, dans l'opulence comme dans la pauvreté, ont conservé de véritables amis.

Pour conserver une amitié, quelque vieille qu'elle soit, quelque sincère qu'elle puisse être, il faut sans cesse l'attiser par la fréquentation, ne rien

lui cacher, lui ouvrir son cœur, la prendre comme confidente intime, afin qu'elle y lise à livre ouvert, et vos pensées et vos actions.

Il y a un aphorisme qui dit ceci : Loin des yeux, loin du cœur ! "c'est vrai.

Ecoutez ce que Chateaubriand dit à ce sujet, quelque part :

" Les chemins de l'amitié se couvrent de ronces quand ils ne sont pas fréquentés ".....

O vous ! jeunes gavroches, qui ne croyez à rien, dites-vous, qui niez l'existence de Dieu, quand Voltaire lui-même, un autre gaillard que vous autres, disait :

" Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer," qui vous refusez à croire à l'amitié, etc, etc, ouvrez les yeux à la lumière, considérez-vous vous mêmes, et dites-moi ensuite, si vous êtes sincères, si vous comprenez ce que vous dites, et si vous vous trouvez heureux ?

Dites ! répondez ! !

Là ne s'arrêtent pas les turpitudes des Gandins.

Tous, ou presque tous, appartiennent à de pauvres familles, n'ayant pour toute richesse que la place qu'occupe le père ou le frère, ou une petite industrie qui leur donne juste de quoi vivre, et leur permet de tenir un certain rang dans la société.

Mais ces considérations majeures n'arrêtent pas ces petits messieurs.

Ce sont de véritables journaux de modes ambulants. Ils sont toujours habillés d'une façon irréprochable, quoique excentrique.

Ils poussent l'exagération aussi loin qu'ils le peuvent, et portent des cols si longs et si hauts, que, mis au cou d'une autruche, ils la gêneraient horriblement ; des pantalons tellements collants, que pour s'asseoir, ils sont obligés de prendre mille et une précautions pour ne pas s'exposer à les entendre craquer quelque part ; des souliers pointus, si pointus, que leurs pauvres doigts, pressés comme des sardines dans une boîte trop étroite, n'en font plus qu'un, et leur donnent de telles douleurs, que leur allure s'en ressent.

Voilà ce que font ces mignons petits messieurs, alors que leur devoir serait d'étudier sérieusement, d'abord pour être moins sots ; ensuite pour travailler, et pour venir en aide à leurs parents plus tard, si ce n'est tout de suite.

A quoi passent-ils leur temps ?

Ainsi ficelés par des moyens que l'on ne peut expliquer que par le crédit dont ils abusent, ils sont en visite tous les après-midi. Et bien que méprisant la femme, pour me servir ici de l'expression même employée par le jeune mioche dont j'ai parlé précédemment, ils ont toujours une amourette en tête ; ils font la cour — et encore une cour très assidue et très soignée— à Mademoiselle A. ou à Mademoiselle B., jeune fille bien plus âgée qu'eux ; ils ne manquent jamais une représentation théâtrale jamais, jamais un bal, un concert, où ils ne se montrent qu'en grande tenue, c'est-à-dire en habit, et de blanc cravattés.

Au sortir de ces réunions, il faut les entendre !

Vraiment, c'est à faire pitié !

Formant de petits groupes, ils échangent leurs impressions, et font des réflexions déshonorantes pour eux.

— Sais-tu, Pierre, que mademoiselle Alice a *rasé* ce grand escogriffe de Philippe pour danser avec moi ?... Je t'assure, et je voudrais bien me tromper, mon cher, qu'elle est amoureuse folle de moi ; car ce n'est pas pour rien que l'on *rase* un homme aussi bien placé que l'est Philippe, pour venir danser avec un autre, sans que pour cela il y ait un motif sérieux.

— Et toi, Paul, as-tu remarqué l'attitude de Mademoiselle Elodie ?... dès que quelqu'un venait l'inviter à danser, elle trouvait toujours un prétexte à invoquer : — elle était fatiguée, malade, ou bien, son danseur allait bientôt arriver, son carnet était plein, etc....

Je n'avais qu'à me présenter ; radieuse, elle se levait, et avant même que j'eusse formulé mon invitation, elle me prenait le bras, et ne se gênait pas pour manifester son contentement.

— Oui, oui ! répond Gargouille, j'ai remarqué aussi tout cela ! mais à ton tour, as-tu vu Iseult me suivre des yeux avec une persistance déconcertante pour moi, pendant qu'elle dansait avec un autre ?

Si bien, que pour ne pas lui faire de la peine, j'ai poussé la condescendance jusqu'à l'inviter pour toutes les autres danses. Te dire, mon cher ami, avec quel empressement, quel enthousiasme, elle m'a accueilli, serait impossible !

Ici, je vais m'arrêter et passer sous silence les immoralités, les paroles abjectes, révoltantes, les réflexions ignobles qu'ils débitent, et qui ont valu à quelques-uns d'entre eux une verte semonce de la part d'un homme âgé, père de famille, devant qui ils ne se gênaient pas beaucoup pour causer ainsi.

Voilà à quoi passent leur temps ces petits, tout petits messieurs à qui l'on devrait défendre l'entrée de tous les salons jusqu'à ce qu'ils sachent s'y comporter d'une façon plus convenable, et jusqu'à ce qu'ils deviennent plus raisonnables.

J'ai dit que rien ne leur est inconnu ; et cela est vrai, ou, du moins, ils le disent.

Ils sont à même de parler de tout : même des sciences les plus abstraites.

Ils émettent une âneric ; mais ça leur est bien égal. Ils ont parlé, et croient avoir ébloui ceux à qui ils s'adressaient, par leur profonde érudition et leur immense savoir.

J'en connais qui n'ont jamais ouvert un livre de géologie, et qui parlent, avec une assurance démontante, de la formation du globe qu'ils expliquent à leur façon, avec un mélange d'ignorance et de bêtise inconcevable ; quand le grand Newton lui-même, en parle ainsi :

" Quand Dieu voulut créer le monde, il ordonna à un morceau d'espace d'être, et de rester impénétrable ! "...

D'autres, se posant en Anthropologistes distingués, veulent prouver que Darwin seul a raison, et que l'homme n'est qu'un produit du perfectionnement de la race. Il y a tout à parier que nos aïeux étaient des singes, disent-ils doctoralement.

Un autre qui, je l'espère, aura le bon esprit de se reconnaître dans ces lignes, entrant dans un laboratoire de chimie d'où se dégageait une forte odeur d'ammoniaque, se plaignit, tout haut, d'être incommodé par une insupportable odeur d'azote !? !...

Qu'en dites-vous ? o vous qui lisez cette bonne blague !

Vous ne saviez sans doute pas que l'azote a une odeur ?... Et que cette odeur est insupportable ?...

O Choiseul ! O Pasteur ! O vous tous les grands chimistes du monde, vous voilà détrônés par un " bambin " qui, d'un seul coup, a fait une découverte immense : celle que l'azote a une odeur et qu'il sent mauvais !!!

Savez-vous quel a été le procédé de ce jeune savant ?

Une combinaison de bêtise et d'ignorance,—dose égale—qu'il a fait précipiter au moyen de l'absurdité : dont résultat ! ..

Combien il est ridicule d'entendre des gavroches à peine sortis des drapeaux de l'enfance, parler de choses qui sont au-dessus de leur portée, de leur compréhension, et dont ils parlent, cependant, pour satisfaire cette rage de paraître instruits, érudits.

Se doutent-ils qu'ils perdent la plus belle partie de leur existence à mal faire, alors qu'ils devraient l'employer à un usage plus utile, plus chrétien, afin de se faire remarquer, aimer et respecter ; et par le fait, qui contribuerait bien plus à leur salut et à leur bonheur que ne le fait cette perpétuelle fainéantise dans laquelle ils croupissent.

Non ! ils croient n'avoir été mis sur la terre que pour jeter de la poudre aux yeux des uns et des autres, que pour s'abuser eux-mêmes sur leurs propres défauts, que pour calomnier, médire, et s'abrutir par leurs vices et leur sot orgueil.

J'ai lu, quelque part, qu'à la question "Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Anaxagore répondait.

" Pour contempler le soleil. Socrate : Pour apprendre à mourir. Epicure ! Pour goûter des plaisirs. Zénon : Pour braver des douleurs ; et que la charité chrétienne répond : pour faire notre salut.

Eux que répondent-ils ?...

Ces grands philosophes, ces sages, sont des imbéciles tout remplis des idées de leur temps ; nous autres, nous ne sommes sur la terre que pour y vivre mollement, pour mentir aux autres et à nous-mêmes, pour bambocher, pour critiquer tout, et l'heure de notre mort une fois arrivée, pour fermer l'œil et laisser notre âme,—si nous en avons une, — car ils n'en sont pas certains ! — passer dans le corps d'un animal quelconque.

Quelque part dans le cours de ce tableau j'ai dit que ces messieurs penchent pour la métempsycose ; oui, ces drôles d'individus soutiennent,

avec la logique qu'on leur connaît, que la transmigration de l'âme est la seule chose possible, admissible, croyable.

Pardonnez-leur, mon Dieu ! éclairez-les ! !.....

Ne mériteraient-ils pas, en effet, que Dieu pour les punir de leurs blasphèmes, les condamnât à revivre dans le corps d'un pourceau ou dans celui du célèbre animal que Lafontaine a immortalisé, le seul et véritable ami qui soit digne d'eux ?...

VI

Bien des reproches que je fais ici aux Gandins pourraient aussi être adressés à des hommes d'un certain âge, à des pères de famille, et même à des vieillards qui ont déjà un pied dans la tombe.

Mais ceux-ci diffèrent des Gandins, en ce sens qu'ils sont plus âgés, (évidemment) et que leur ignorance, en matière religieuse principalement, quelque grande qu'elle puisse être, peut, jusqu'à un certain point, leur être pardonnée.

Elle peut aussi être attribuée à de mauvaises lectures qui leur auront faussé l'imagination au point de ne pas permettre à la lumière de s'y faire jour.

Au moins, émettant leurs opinions, ces personnes ne prêtent pas à rire autant que ces enfants affichant des idées qu'ils n'ont pas, qu'ils ne comprennent pas, et que leur âge met au dessus de leur portée.

Puis si l'on pense que l'éducation de ces hommes a peut-être été aussi déplorable que l'est celle de nos Gandins d'aujourd'hui, on conclut tout naturellement qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces messieurs aient persévéré dans une voie aussi dangereuse.

Peut-être aussi n'ont-ils eu ni les moyens, ni la bonne volonté de s'instruire. Mais néanmoins, on comprend à peine qu'ils continuent à suivre une route aussi funeste aujourd'hui qu'ils sont pères de famille, et, par conséquent, responsables du mal qu'ils font.

Je vais terminer sur ce sujet. Il m'a entraîné hors des limites que je m'étais tracées ; je ne l'ai pourtant pas épuisé, car sa richesse est grande.

Je me promets bien d'y revenir tôt ou tard.

Mais avant de clore définitivement, je vais répondre à une critique qui m'a été faite par un de mes amis, homme d'esprit, s'occupant de littérature. Au fur et à mesure que j'écrivais ces pages, je les soumettais à son approbation.

J'aurais, d'après lui, fait trop de citations.

Ma réponse sera courte :

Lorsqu'on trouve, appropriées à ses idées, des opinions émises par les grands maîtres, peut-on mieux faire que de les coudre aux siennes, afin de leur donner plus de valeur, et de faire ressortir davantage la force de ses arguments ?

C'est ce que j'ai fait. Et en cela je crois être en communauté d'idées avec beaucoup d'écrivains tant anciens que modernes.

Maintenant, Messieurs les Gandins, si vous vous croyez offensés, dépêchez-moi deux témoins que je recevrai avec empressement.

Mais, je tiens à vous avertir que depuis la fameuse aventure arrivée à mon ami Anaxagore — pas le vrai ; non, l'autre, — celui que j'ai recommandé aux Drs Chevreau et de Chazal pour l'étude des sciences que vous savez) j'ai juré de ne jamais me battre à l'épée, de crainte qu'il ne m'arrive la même farce qu'à ce bon " *Petit Cinq Pouces.*"

Un tuyau de papaye, chargé avec de la poudre *(ayant déjà servi)* voilà la seule arme avec laquelle je consentirai à vous rendre raison...

Puis j'ai d'autres raisons tout aussi valables à vous donner : premièrement, le pistolet m'effraye et je me jette par terre, dit le *Dévot* que vous connaissez, dès que mon adversaire me vise ; ensuite, un spirituel personnage l'a dit : je suis un *Fichu-Lâche-Menteur*, traduction littérale de mes initiales F. L. M.

Vous allez, sans doute, vous demander comment j'ai pu lui permettre de donner cette interprétation à mes initiales ?

D'abord, tout grand que je suis, j'ai une peur bleue, irraisonnée, irréfléchie, de tout le monde ! !

Pour le reste, plus tard vous le saurez !

Qu'entendez-vous par plus tard, me demanderez-vous ?

Dans un mois, dans deux mois, trois mois au plus, voilà ce que j'entends par plus tard !

Comment nous le ferez-vous savoir ?

Oh ! cela " *c'est mes affaires* " comme dirait Gyp.

En attendant, au revoir, au revoir Messieurs les Gandins, mes ex-collègues ! !

Comment ! Vous avez été Gandin vous aussi ?

Mais oui !

Seulement pas comme vous.

LE MARIAGE

I

Mes amis, vous désirez, dites-vous, connaître mes idées sur le mariage ?

Très volontiers !

Je vais vous les donner, mais à la seule condition que vous ne vous fâcherez pas.

Car il ne faut pas croire que je partage toutes vos opinions, et que je vais trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, tout comme le *célèbre* Dr. Pangloss.

D'après ce qui précède, ne vous attendez donc pas à des amabilités de ma part.

D'abord et en général, je critique toujours.

Pourquoi cela ?

Parce que Boileau l'a dit :

" La critique est aisée, et l'art est difficile !

Ensuite, s'il faut vous parler franchement, je vous dirai, sans plus de préambule, que je trouve votre manière de voir, de penser, de raisonner, quant à ce grave sujet, tout simplement dépourvue de jugement.

II

Le mariage !... Quel mot troublant ! Quelle longue période d'amour, de délices, de confiance mutuelle !... et de bonheur ! !...

Quelle perspective de joies intimes, de félicités sans mélange ! ! !...

C'est quelquefois vrai.

Mais aussi, quelle grande loterie à laquelle chacun peut prendre, et où presque tous les lots ne sont pas toujours gagnants !.....

Quel sombre labyrinthe où viennent s'engloutir, le plus souvent, nos espérances les plus chères, nos illusions les plus grandes, notre tranquillité de chaque jour, et l'ombre de bonheur que nous avons ici-bas !

Alors cela change !

Et du mariage on peut dire :

Quel enfer anticipé !... Quelle exécrable chose !

Quelle torture !

Être unis par des liens sacrés et indissolubles et ne pouvoir s'entendre, ne jamais rien envisager sous le même aspect, n'avoir aucune conformité ni dans le caractère, ni dans les goûts, ni dans les mœurs, et être obligés de vivre, pour ainsi dire, comme chien et chat, ou d'avoir recours au divorce, cette grande plaie sociale, la bouée de sauvetage des conjoints ! ! !.....

C'est affreux !... et la perspective, comme vous le voyez, n'est pas gaie.

Vous voulez connaître les conditions de bonheur dans le mariage, et vous semblez, à ce que vous dites, les ignorer totalement ?

Patientez donc un peu, et je vais vous le dire ! !

III

A tous mes arguments vous répondez que l'amour est aveugle.

C'est vraiment regrettable. Car s'il n'était que presbyte, voire myope, le spirituel et spécialiste *Diogène*, maître critique à ses heures, gastronome distingué... toujours !.., et médecin non moins distingué, pour qui l'occu-

lisme n'a pas de secret, se chargerait volontiers, je le crois, de lui trouver des verres grossissants afin de ne plus l'exposer à se tromper si souvent, et par le fait même, à faire tant de victimes.

Ceci n'étant encore que dans le domaine des suppositions à venir, il faut, pour le moment, se méfier de ce systématique aveuglement de l'amour, et le faire contrôler,— guider— par une grande force de caractère, à laquelle la partie intéressée aura le soin d'ajouter une forte dose de bon sens (et quantité égale de raisonnement et de perspicacité.)

Munis de ce précieux talisman—médicament, veux-je dire—les amoureux pourront, sans danger, étudier le caractère de celles à qui ils désireraient s'unir.

Dites-moi un peu, s'il vous plaît, est-ce ainsi que l'on procède chez nous généralement !

Mais non ! puisque je viens de vous dire que l'on croit l'amour atteint de cécité.

Le conseil que je me suis permis de vous donner, ne doit servir que pour l'avenir.

Jusqu'ici, voici comment l'on procédait :

Pierre qui est jeune, beau, instruit, intelligent, distingué, rencontre un beau jour, et alors qu'il ne s'y attendait pas du tout, Mademoiselle Olga en chemin de fer, au théâtre, dans un magasin quelconque, ou au bal.

Il la regarde attentivement. L'admirable et troublante beauté de cette jeune fille le frappe.

Son imagination s'exaltant, Pierre lui suppose ou lui attribue une foule de qualités, une instruction et une intelligence proportionnées à sa grande beauté et à l'air de distinction qui lui donne un cachet tout particulier.

De toute la personne de cette jeune fille se dégage un suave parfum d'amour qui enivre Pierre. Olga est grande de taille— Mon Dieu ! que ne l'est-elle par l'esprit ?—Sa peau est d'une blancheur éblouissante ; ses cheveux touffus et noirs, artistement coiffés et relevés en un superbe huit, (C'était la mode alors !) ses dents blanches, fines et bien rangées ; ses yeux grands, violets et doux, qu'elle tient constamment baissés, une nuque

d'ivoire, pleine de vie, où se jouent, au gré de la brise, d'adorables petites boucles d'un noir d'ébène.

L'air de candeur répandu sur ses traits l'entoure comme qui dirait d'une auréole de chasteté qui lui sied à merveille.

Mais quoi ! en causant avec elle, en la connaissant seulement un peu, Pierre se serait vite aperçu qu'il manque à Olga cette étincelle, ce rayonnement divin qu'on appelle l'esprit, et qui fait oublier la laideur même, pardonner bien des choses, supporter bien des personnes.

Mais non. Pierre voit Olga pour la première fois.

Il n'y tient plus. Il l'admire, la dévore du regard, et se sent transporté d'amour.

Juste le temps nécessaire pour prendre des renseignements sur le quartier qu'elle habite, le rang social qu'elle occupe, et voilà notre amoureux qui se fait présenter dans la maison.

Une, deux, trois visites sont faites.

Bon ! ça marche bien !... trop bien même ! !...

De plus en plus fasciné, aveuglé, veux-je dire, Pierre semblable à l'ouragan qui se déclare subitement, et qui se déchaîne ensuite, ou à la foudre qui éclate, fait connaître ses intentions.

Il est accepté d'emblée. Le mariage est fixé à quelques semaines de là.....

.....

IV

Le voilà maintenant qui sort de l'église tout triomphant ; à son bras est cette belle jeune fille que la loi et l'église viennent de lui donner pour femme.

Dans sa parure de mariée, Olga est rayonnante de joie et de beauté !

Elle sourit à tous ceux qui l'entourent : puis au passé, au présent, à l'avenir qu'elle entrevoit toujours rose, et qu'elle voit au travers du prisme de l'amour,

Quant à Pierre, il n'échangerait pas son sort contre la plus belle couronne du monde.

Il ne marche pas ; il effleure à peine la superficie du sol.

Il voudrait s'envoler, fuir loin de tout bruit, de tout regard, avec son trésor.

Deux mois auparavant Olga lui était tout à fait étrangère ; il ne l'avait même jamais vue.

Aujourd'hui, les voilà liés l'un à l'autre pour la vie.

Pierre, ne voyant jusqu'ici, du mariage, que le beau côté, est toujours fort épris de sa beauté..... qui, entre parenthèse, est un peu froide.

A tort ou à raison, un poète a comparé une femme froide, mais belle, à une fleur sans parfum.

Cependant le temps, ce coursier incomparable et infatigable, continue sa course rapide.

Il passe, passe toujours,..... et avec lui, les passions aussi, dit-on,... accumule sur nos têtes, heures sur heures, jours sur jours.

Un an vient de s'écouler, et la faculté de raisonner lui étant revenue, Pierre éprouve un malaise indéfinissable, une douleur latente.

Pourquoi cela ?

Parce qu'il commence à s'apercevoir, (trop tard) qu'il s'est trompé, et que la perfection et l'idéal cherchés il était loin de les avoir trouvés.

Le peu d'expansion qu'il avait remarqué chez Olga, Pierre l'attribuait à une réserve excessive, à la concentration du bonheur de sa jeune femme, ou à une grande timidité qui était naturelle à cette dernière, timidité encore augmentée par la nouvelle, toute nouvelle existence d'Olga.

Un jour qu'il la plaisantait avec une certaine persistance, et dans le seul but d'étudier le caractère d'Olga, celle-ci se mit à rougir, et à balbutier quelques mots sans suite.

Voulant pousser plus loin son examen, afin de resserrer davantage les liens de son bonheur, si le résultat lui semblait favorable, ou de déplorer avec amertume sa situation s'il s'était trompé, Pierre risqua une conversation d'abord en termes généraux ; ensuite il lui parla littérature ; Olga répondit : économie domestique. — et encore quelle économie domestique ?

je vous le laisse deviner !—Science : légumes. Musique : linge. Histoire : elle ne connaissait que celle de " Barbe Bleue," et celle de " Yève av' Tourtie " écrite par le savant et regretté Mr Charles Baissac.

Un foudroyant éclair traversa l'esprit de Pierre, en y imprimant une vive et cuisante douleur, qui, en s'en allant, lui laissa au cerveau une sorte de paralysie, qui, à son tour, disparut, fort heureusement, elle aussi un peu plus tard.

Olga manque totalement d'intelligence !

Elle n'a aucune instruction ! C'est une nullité.

Telles furent les pensées qui vinrent l'assaillir au milieu de ses rêves d'avenir, de ses illusions, de ses espérances et de son bonheur !

Que dire ? Que penser ? Qu'imaginer ? l'irréparable est fait !...

Voilà Pierre attaché pour la vie à une créature belle, il est vrai, bonne... peut-être !... cela est plus qu'alléatoire puisqu'il ne la connaît pas encore, mais bête, terre à terre, incapable de comprendre quoi que ce soit, et ne se doutant pas que la beauté seulement ne suffit pas pour rendre un homme heureux, et pour l'aider à traverser la vie agréablement.

Voilà de tes coups ! ô ! amour.

Un rêveur quelconque a pris, quelque part, la défense des femmes sans esprit, et celle des fleurs sans parfum.

Il a trouvé entre elles, paraît-il, une frappante analogie que je ne chercherai pas même à discuter.

Voici la pensée que lui a dictée sa muse.

Je ne la reproduis ici, que dans le seul but de jeter un peu de baume sur des blessures qui commençaient peut-être à se cicatriser et que j'ai dû rouvrir avec ma brutale franchise.

Je cite de mémoire :

" Peut-être le parfum, qu'en vain on cherche en elles,
Est-il trop délicat pour venir à nos sens ;
Et quand nous les blâmons d'être seulement belles,
Peut-être que vers Dieu monte leur pur encens. "

Espérons-le ! O mon Dieu.

Que ce serait pénible autrement !

V

Tout ce que je viens d'exposer, n'est que la reproduction exacte de ce qui se passe.

Pour ne pas mettre, trop longtemps, votre patience à l'épreuve, je m'en vais maintenant, vous donner mon opinion sur le mariage comme je le comprends, ainsi que sur certains de ses préliminaires.

J'espère ou plutôt j'ose espérer que les idées que je vais émettre et qui paraîtront à certains frondeurs, à certains sceptiques, renversantes, trouveront de l'écho chez les jeunes gens désireux de se marier.

Muni de la formule ci-dessus mentionnée, le jeune homme—Je ne parle que de celui-là, la jeune fille, chez nous, étant, presque toujours, plus que renseignée par ses parents—le jeune homme devra commencer par taquiner et par contredire celle qu'il aura remarquée, et qui semblera lui plaire.

Il n'est rien au monde comme la taquinerie et la contradiction pour dévoiler et faire connaître entièrement le caractère de la personne à qui elles s'adressent.

J'en parle en parfaite connaissance de cause, et par expérience personnelle.

La taquinerie appelle infailliblement la réponse ; et par la réponse, on juge, on saisit bien vite le côté faible de la personne à qui l'on parle.

Si elle a la repartie vive, de l'àpropos surtout, cela dénote une intelligence éveillée !

Mais si la repartie au lieu de n'être que vive, était mordante, incisive, aigre douce, prenez-y garde ! et ne vous y trompez pas... Cela ne dénoterait, tout bonnement, qu'une irascibilité de caractère, et une disposition à tout fronder, à tout contre-carrer et à tout gouverner !!

Alors malheur à vous, messieurs ?...

Mais, me direz-vous peut-être, si quelques-uns d'entre nous n'ont pas assez de finesse d'esprit pour saisir toutes ces nuances que vous voulez bien nous indiquer, alors comment faire ?

Oh ! alors, prenez le vieux système, fiez-vous au hasard, et bénissez Dieu s'il vous fait tomber sur une maîtresse femme !

Pourquoi ? Comment ?

Parce que vous aurez alors besoin d'être gouverné ; c'est-à-dire, de remplir, vous, le rôle de la femme, et de laisser celle-ci se mettre à votre lieu et place !

Mais, ce que vous dites-là est humiliant pour nous, renversant pour l'état des choses ?

Oui, c'est vrai. Mais que voulez-vous ? Il faut bien se laisser guider par un être supérieur quand on ne peut pas l'être, ou qu'on ne l'est pas soi-même !

Et les conséquences de ce revirement des rôles, ne peuvent-elles pas nous être nuisibles ?

Qu'entendez-vous par être nuisibles ?

Nous entendons,... enfin, nous nous comprenons !

Cela se peut ! mais moi je ne vous comprends pas du tout ; expliquez-vous !...

C'est que c'est difficile !

Allez, et je vous aiderai la conception.

Ah ! est-ce embarrassant ! Nous en rougissons. Enfin..... bref ! hum ! hum !... vous ne voulez pas dire que nous remplirons toutes les attributions de la femme ?

Pourquoi pas ?

Mais l'ordre physique des choses ?

De quelles choses ?

Oh ! ciel, que vous êtes agaçant.

Peut-être, causez toujours, expliquez-vous !...

Eh bien, voilà, j'espère que nous ne deviendrons pas mères ?...

Oh ! Oh ! Oh ! ! ! ! ! ! ! ! ! ? ? ? ! ! ! ! ! ! ! !

La contradition, elle, a pour but non seulement de dévoiler aussi le caractère, mais encore celui de laisser juger du degré de bon sens, de douceur, de logique, d'intelligence, d'éducation, d'instruction, d'esprit, que porte, dans la discussion, la partie adverse.

La douceur après l'intelligence, voilà ce que l'homme doit chercher, avant tout, chez la personne qu'il désire épouser.

Car une harpie est plus dangereuse qu'une hyène, plus incommode qu'une puce ! !...

Si après cette épreuve, le jeune homme est satisfait et pense qu'il peut se laisser aller à aimer Euphrasia ou Fanny, qu'il y aille !... Mes souhaits de bonne chance l'y accompagneront ! !..... ..

VI

Donc et en résumé, voici les conditions qu'il est essentiellement nécessaire de réunir dans la personne à qui le jeune homme devra s'unir : Intelligence, instruction, quand bien même elle ne seraitpas très solide—l'instruction pouvant s'acquérir plus tard—douceur,—condition *sine-qua-non*—distinction, éducation, caractère facile, quoique ferme.

Si à tout cela, il y a possibilité d'ajouter la beauté (!) alors le modèle de l'épouse est complet ! !...

Jeunes gens, cessez cette existence toute de turpitudes que vous menez, et mariez-vous !

Pour finir avec ce sujet qui doit vous paraître long et ennuyeux, chers lecteurs, je dirai avec l'auteur de " Rolla ", puisque par moi-même je ne puis rien dire de mieux :

Aimer, c'est marcher librement dans ce temple (Le Monde) et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, une fleur, un mot, font que vous vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste.

Exercer les facultés de l'homme est un grand bien ; voilà pourquoi le génie est une belle chose. Mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême.

Dieu n'en a pas fait plus pour l'homme ; voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie.

Voilà le mariage ! voilà l'idéal dans le mariage ! autrement rien ! !.....

Avez-vous compris quelque chose à ce long charabia, lecteurs ?

Si oui, il faut avouer que vous êtes plus malins, que le fou qui l'a écrit.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faut l'être beaucoup !

N'est-ce pas ?

RETOUR A DE MEILLEURES IDÉES

Jusqu'ici, à chaque fois que j'ai pris la plume, cela a toujours été pour critiquer et attaquer les femmes, et pour dévoiler leurs turpitudes.

Et vous croyez avoir bien fait ?

Certes ! c'était afin de bien leur faire comprendre que, si nous ne nous plaignons pas souvent, il ne faut pas déduire de notre silence que nous sommes des sots qui ne remarquons rien, et qui nous laissons prendre à tous leurs manèges.

Ah ! bah !...

Oui ! ou bien des imbéciles pour qui rien n'est visible, et à qui l'on peut tout dire, tout faire, tout montrer sans qu'elles aient, pour cela, à craindre d'être seulement vues, comprises ni même réprimandées.

Aujourd'hui mercredi quatre mai mil huit cent quatre vingt douze, la matinée est belle, le ciel pur, la fraîcheur atmosphérique, climatérique, tout ce que vous voudrez, agréable, et celle de mon âme douce.

Le soleil se lève radieux, et couvre la terre de ses lumineux et bienfaisants rayons. Il semble se rire de ceux qui se lamentent de la perte de leurs biens ou de la mort de leurs parents écrasés sous les décombres de leurs chaumières ; pertes et morts occasionnées par le terrible ouragan que l'on

sait : cet ouragan dont bien longtemps encore on se souviendra, qui est venu porter, en quelques heures, alors que l'on formait mille projets chimériques, la ruine, la misère et le deuil dans tout le pays.

Ce soleil qui se lève pur et majestueux dans un ciel sans nuages, ne semble-t-il pas que cela soit une manifestation du Très-Haut à l'adresse des vils mortels ?

Ne semble-t-il pas que cela veuille leur dire : Voilà ! vous travaillez, vous formez des projets, vous embellissez vos campagnes, vos demeures, et en quelques instants, moi, votre maître à tous, je déchaîne les éléments contre vous, et vous voilà anéantis, ruinés. Puis, pour vous montrer combien sont grandes ma volonté et ma mansuétude, tout cesse : Une nuit calme, étoilée comme aux plus beaux jours, succède tout à coup à la tempête.

Savez-vous pourquoi ?... C'est afin de vous permettre d'entendre bien distinctement les cris déchirants que poussent les blessés et les mourants, et c'est pour mieux éclairer vos désastres, pour mieux vous faire voir vos pertes, mieux vous prouver ma puissance, à vous que j'aurais pu anéantir à jamais, que j'ordonne à l'astre de lumières de se lever resplendissant de clartés, et de bien vous montrer ce que je puis faire.

Voilà ce que semblait dire cette magnifique nuit constellée et ce beau soleil du lendemain.

Nous qui avons survécu, tombons à genoux, et remercions le Créateur de nous avoir épargnés.

Ne gémissons pas sur les pertes plus ou moins douloureuses que nous avons éprouvées ; Celui qui nous a crées, prendra soin de nous, veillera sur nous, et nous empêchera de sombrer totalement.

***

On comprendra, qu'avec de telles dispositions d'esprit, je veux aujourd'hui, mettre mes mauvaises habitudes de côté, et en prendre de meilleures.

C'est-à-dire chanter les louanges des femmes, oublier tout le mal que j'ai dit de certaines d'entre elles (qui ne l'ont que trop mérité) faire tout ce

qui dépendra de moi pour le leur faire oublier, et, bref, leur indiquer la meilleure voie à suivre pour qu'elles puissent reconquérir l'estime des honnêtes gens, afin qu'on les porte aux nues après avoir dévoilé toutes leurs turpitudes.

Je veux leur prouver que, quand elles en valent la peine,— Et il y en a beaucoup de ce genre— quand elles sont convenables, je suis un de leurs plus grands admirateurs, un amateur insensé de leurs charmes, de leurs grâces, de leurs qualités, de leur *tout*, pourvu que ce *tout* soit conforme au type de femme que je me suis fait, et que je rêve de rencontrer ; et ce type, fort heureusement, n'est pas rare à trouver dans mon cher petit pays, si riche, si fertile en beauté, en bonté, en intelligence, en esprit, en distinction et en tant d'autres choses !

Alors me demanderez-vous peut-être, pourquoi dites-vous que vous rêvez de rencontrer un certain type de femme, quand, plus loin, vous semblez vous contredire en disant que ce type abonde à Maurice ?

C'est vrai ! Votre remarque est juste. Si je n'ai pas encore trouvé la femme de mon rêve, bien qu'elle existe, c'est que, voyez-vous, je suis myope ! Elle a dû, bien souvent, passer près de moi, sans pourtant, que je la voie.

Alors, si je vous ai bien compris, il existe à Maurice deux catégories de femmes ?

Plusieurs !

Les bonnes et les mauvaises ?

Evidemment !

Les parfaites et les défectueuses ?

Oui.

Mais pourquoi ?

Parce que, à côté d'une imperfection tant morale que physique, il y a toujours une perfection relative ; la nature l'a voulu ainsi, afin de bien établir la loi des contrastes !

Ah !

Oui !

Vous avez raison, c'est juste, absolument juste !

***

D'après ce qui précède, on voit que je ne suis pas difficile, et qu'il ne faut pas beaucoup pour me contenter.

Dans les nombreuses chroniques que j'ai publiées dans les divers journaux et revues de la Colonie, sous des pseudonymes différents, et dont j'intercale quelques-unes dans ce recueil après les avoir développées plus longuement j'ai, bien des fois, laissé entrevoir l'idéal que je rêve.

Venir ici, réénumérer les qualités que je désire trouver dans la femme de mon rêve serait fastidieux et pour le lecteur, et pour moi-même.

Maurice, le pays de la beauté et de la bonté par excellence, est aussi celui qui fournit tous les éléments nécessaires pour faire une bonne femme ; pourvu, toutefois, que l'enfant soit prise au berceau, qu'on lui inculque des principes sévères, qu'on l'habitue, dès ses premiers pas dans la vie, à mépriser et à avoir en horreur tous ces petits manèges déshonnêtes, indignes du caractère de la Mauricienne, caractère naturellement franc, vertueux et loyal ; manèges consistant dans toutes les menées que j'ai signalées, un peu partout, dans les autres chroniques.

Qu'on montre à l'enfant, à mesure qu'elle grandira, toutes les joies qui l'attendent dans une vie pure, chrétienne, douce, remplie de dévouement, au coin de son foyer, entre son mari et ses enfants, entre son vieux père et sa vieille mère.

Ah ! quelle belle perspective ! Quel tableau touchant et beau une mère peut faire à sa fille, de la vie d'intérieur, de la vie domestique !...

Quelle différence entre un couple uni par les mêmes sentiments, par les mêmes aspirations, les mêmes idées, toujours bon, charitable, chrétien dans la prospérité comme dans l'adversité, toujours soumis à la volonté de Dieu, lui rapportant tout ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux, ne murmurant jamais, acceptant tout, et mettant tout son espoir, toute sa confiance, dans le Souverain Maître des Mondes.

Quelle différence, dis-je, entre un pareil couple et un autre n'ayant aucune

conformité de goûts, de vues, de manière d'être ; un couple se chamaillant durant le jour, se maudissant avant de se coucher et murmurant contre les décrets de la Providence !

Tandis que le premier est heureux et sert d'exemple à tous ceux qui l'entourent, celui-ci meurt en ne laissant après lui qu'un nom déshonoré, qu'une réputation entâchée, qu'un souvenir douloureux ; en un mot un nom qu'on ne prononce qu'en tremblant et qui bientôt, le plus tôt possible, sera chassé de la mémoire de ceux se rapprochant de lui par les liens les plus sacrés : les liens du sang.

Ils le chasseront comme un souvenir qui oppresse, comme un affreux cauchemar fait pendant une nuit d'orage, alors que la fièvre vous tenait enfermé dans ses serres meurtrières.

Oui entre cette existence calme, toute d'abnégation et de chrétienté, et cet enfer anticipé, il y a une différence énorme ; il y a tout un monde !...

Cette espèce de gens disparaîtrait pour toujours, si de part et d'autre, c'est à-dire pour la fille aussi bien que pour le garçon, le sujet était soumis, et ce dès l'enfance, à un contrôle attentif, à un raisonnement sain, et si on lui faisait constamment, et dans le langage qui lui conviendrait le mieux, un tableau poétique et riant de l'existence heureuse, en ayant soin de lui faire voir à côté, toutes les horreurs d'une existence sans principe, sans éducation, sans aucune croyance, et de bien lui montrer les deux chemins qui conduisent : l'un au bonheur, au respect de soi-même et des autres, à l'affection de ses semblables, à la considération de tous, et par le fait, d'une façon plus directe au bonheur, et l'autre au désespoir, au malheur, aux crimes de toutes sortes, à la dépravation, à la malédiction du ciel et de la terre, au mépris de tous ceux pour qui l'honneur n'est pas un vain mot, à l'horreur de sa propre personne lorsqu'on descend au fond de sa conscience, et finalement à la damnation éternelle !

Mon Dieu ! me dira-t-on, quelle longue phrase ! quelle prolixité !...vous avez pontifié ! !

C'est vrai ! tout ce que vous dites est vrai !

Mettez l'affreux style de côté, et prenez le côté moral de la chose !

Y en a-t-il seulement un côté moral ?

Je ne sais pas ! peut-être ! cherchez, voyez, et surtout, ne me posez plus de questions ! oh ! je vous en supplie, ne m'en posez plus.

Je ne pourrais plus vous répondre.

***

Que ceux qui me liront, me pardonnent cette longue diatribe.

C'est un cri de l'âme longtemps comprimé.

Trouvant jour à éclater, ce cri s'est échappé, malgré moi, par toutes les voies possibles.

Comme un flot toujours grossissant, il a débordé, et, quand le tout a été épuisé, le pauvre cœur qui, durant des mois entiers le portait, s'est trouvé soulagé subitement.

Et une fois que ce cœur a été débarrassé du lourd fardeau qu'il portait, il a senti un bien-être indéfinissable l'envahir, une sorte de langueur le prendre, le bercer, et l'aube d'une fraîche matinée le reverdir, l'épurer, et le disposer à regarder son prochain avec un œil plus rempli de commisération.

ANDRÉ ET MARGUERITE

Que pouvons-nous faire de mieux pour donner suite à ce sujet (Retour à de meilleures idées) sinon de raconter l'histoire d'un de nos amis intimes, avec qui nous avons grandi, que nous avons suivi pas à pas dans la vie, jusqu'au jour où, nos occupations étant de nature différente, il nous a fallu nous séparer ?

Doué de nobles sentiments, possesseur d'un cœur riche et dévoué, ayant reçu une éducation et une instruction achevées, André s'est, tout comme le commun des mortels, laissé prendre le cœur par deux jolis yeux noirs.

Hâtons-nous d'ajouter que le propriétaire de ces jolis yeux, est digne, en tous points, d'avoir subjugué le cœur de notre ami.

Seulement, et au début même, tout ne marcha pas comme André l'eût voulu.

Longtemps, bien longtemps, trop longtemps contre son gré, il fut en butte au malheur.

Tracassé par sa grande passion, qui ne lui donnait pas un moment de répit, et remué, chagriné, malheureux aussi par une petite pointe de coquetterie remarquée par lui chez celle qu'il chérissait; André ne vivait plus, pour ainsi dire.

Ici nous ne parlons que de cette petite coquetterie qui est nécessaire à toute femme, et qui, du reste, est innée chez elle.

Une femme, ce nous semble, sans une légère pointe de coquetterie, peut être comparée à un beau fruit dont l'extérieur est fort engageant, mais qui n'a aucune saveur.

André avait atteint sa vingt cinquième année, sans, jusque là, avoir aimé sérieusement.

Tout comme l'heureux papillon à l'existence d'un jour, joyeux, folâtre, ne voyant que le côté gai de la vie, longtemps notre ami se posa de fleurs en fleurs, et fit pour ainsi dire, l'école buissonnière de l'amour.

Un beau jour, et tandis qu'il ne songeait nullement à changer son genre d'existence, André rencontra une jeune beauté, le modèle de toutes les vertus, ainsi qu'il le reconnût plus tard, le type accompli de la jeune fille modeste et bien élevée..... et le voilà pris !...

D'abord, et selon sa noble et vieille habitude, notre ami commença par plaisanter ; ensuite, il tomba amoureux de cette jeune fille, que nous désignerons dorénavant sous le nom transparent de Marguerite.

André voulut réagir contre cet amour qui, à peine naissant, avait déjà pris des proportions considérables.

André se raisonna pendant de longs jours, se persuada que c'était folie de songer à se marier à son âge, surtout quand il était si heureux d'être garçon, si content de jouir en plein de sa liberté.

Sa détermination était bien prise : Il ne reverrait jamais Marguerite, " cette petite fille " ainsi qu'il l'appelait. Elle n'a rien d'extraordinaire, disait-il, et sous le rapport de la beauté, comme sous tous les autres.

Elle est très inférieure à tant d'autres que je connais.

Après ces réflexions et cette détermination, André s'endormait.

De riantes images remplissaient ses rêves ; de troublantes visions lui faisaient palpiter le cœur d'aise, et, par moments, l'illusion allait si loin, si loin, qu'elle frisait presque la réalité.

Mais le lendemain, à son réveil, encore tout frémissant d'amour, sagesse, détermination irrévocable la veille, projet, tout avait disparu, et André n'y tenait plus, tant qu'il n'avait pas aperçu sa chère Marguerite.

Cette lutte constante entre sa passion et lui durait depuis quelque temps.

Tous les soirs il se couchait avec la ferme intention de discontinuer ses entrevues avec Marguerite, tous les soirs, pendant son sommeil, ses radieuses images revenaient, tous les soirs il était heureux, et tous les matins les projets de la veille s'envolaient avec les dernières ténèbres, et le laissaient dans une douce perplexité ! ! !.....

André ne lui avait pas encore fait part de ses intentions ; mais son trouble, dès qu'il la voyait, son petit manége de se trouver toujours près d'elle, ou sur son chemin, quand elle allait, soit à l'église, soit à la promenade, tout cela avait été compris par Marguerite avec ce flair subtil qu'ont les femmes pour deviner qu'elles sont aimées, avant même qu'on le leur ait dit.

II

Le malheur, qui guette toujours à votre porte, et qui vous frappe au moment où vous vous y attendez le moins, vint s'abattre sur la maison d'André, et ravir sa chère et vieille mère, à sa tendresse filiale et à son amour.

Dans les premiers mois, écrasé par la douleur, voyant que tout son échafaudage de vie calme, tranquille, paisible, souriante, s'était écroulé, tout à son désespoir, André ne songeait qu'à la chère morte, à celle en qui, jusque là, il avait concentré toutes ses affections les plus saintes.

Il ne sortait plus, ne recevait qui que ce soit, et vivait presque seul.

Il se partageait entre le souvenir de celle qui n'existait plus, et la surveillance de ses petits frères et de ses petites sœurs, qui n'avaient que lui pour tout soutien au monde.

Marguerite, comme la plupart des jeunes filles, se voyant totalement délaissée par André, qui, du reste, comme nous l'avons déjà dit, ne s'était pas encore déclaré ; le jugeant mal, et d'après sa vie passée, toute futile, ne songea plus à lui, l'oublia presque— Ce qui ne lui fut pas très difficile, puisqu'elle ne l'aimait pas encore— et continua de courir le monde.

Cependant comme ici-bas, grâce à Dieu, tout a un terme, la vie comme

les choses, la douleur comme la joie, André, secouant la torpeur qui l'absorbait tout entier depuis la mort de sa mère, sortit un peu pour s'occuper de ses affaires ; puis, pour se distraire, et chasser momentanément le cours de ses idées.

Il revit Marguerite dans les promenades solitaires qu'il faisait chaque jour.

Son pauvre cœur, tout meurtri qu'il était, se souvint tout à coup qu'il avait un jour commencé à battre pour cette jeune fille et se reprit à tressaillir de plus belle.

Considérant le vide immense que sa chère mère avait laissé tant autour de lui que dans sa vie même, André pensa, sérieusement cette fois, à s'établir.

Mais comment faire ?...

Comment s'y prendre ?...

Comment savoir si Marguerite l'aimait ?...

Son deuil, encore trop récent, ne lui permettait pas d'aller faire des visites ni chez Marguerite, ni même chez d'autres personnes de sa connaissance.

En attendant, André, avec terreur, voyait l'hiver arriver à grands pas ; et avec l'hiver, son cortège ordinaire de fêtes, de plaisirs, etc :

Puis, André se l'avouait, il n'avait jamais aimé la mondanité !

N'aurait-il pas été en deuil qu'il se serait abstenu d'assister à toutes les fêtes de l'hiver.

Cependant !... cependant, disait-il, si j'avais été sûr d'y rencontrer Marguerite, ma foi, je crois que j'aurais changé mes habitudes pour une fois et que.....

Il s'arrêtait ; ses sombres idées le reprenaient. Il s'en voulait de penser à autre chose qu'à la chère morte dont le souvenir ne le quittait pas.

Toutes les tortures par lesquelles la jalousie la plus grande, la plus atroce, peut faire passer un homme, notre ami André les endura.

A la douleur d'avoir perdu celle pour qui, jusqu'alors, il avait vécu, se joignit celle d'aimer passionnément une jeune fille, de ne pouvoir le lui dire, le lui faire comprendre, et de la voir assister aux bals, aux spectacles,

de la regarder danser avec d'autres, et peut-être même de l'entendre engager et sa parole, et sa vie par le fait.

Cette idée devenait de jour en jour plus insupportable à André ! Elle l'obsédait à un tel point, qu'il en maigrissait, et qu'il était changé du tout au tout.

Lui, dont on aimait la société à cause de son caractère jovial, de son humeur toujours enjouée, de ses bonnes manières ; lui que partout l'on recherchait, qu'était-il devenu ?...

Morne, taciturne, étique, jaune, absurde en ce sens qu'il vous importunait.

Il confondait le nom de sa mère et celui de Marguerite que, dans un seul et même autel, il adorait ; il vous posait mille et une questions si vous aviez le malheur de lui dire que la veille, vous aviez passé l'après-midi avec Marguerite, et il vous ennuyait par des phrases et des mots ressassés.

Une circonstance imprévue vint mettre le comble à son désespoir :

Un bal travesti dont on parlait depuis longtemps, que devait donner Madame Letchis et que celle-ci avait, pour une raison ou pour une autre, retardé, venait d'être fixé d'une façon définitive pour la fin du mois de Juin.

Nous étions alors au trois ou au quatre du dit mois, autant que nous nous le rappellons.

La mère de Marguerite, Madame Goyave, quoique n'étant pas très liée avec Madame Letchis, comptait cependant cette dernière au nombre de ses connaissances.

Donc, se disait André, il y a des chances pour que Madame Goyave ne soit pas invitée.

Comme tous les amoureux, notre pauvre ami voulait quand même se persuader que la Providence interviendrait en sa faveur, et que sa chère Marguerite ne serait pas invitée au bal de Madame Letchis. Si Marguerite est invitée, disait-il, elle ne pourra y assister pour des causes qu'André ne trouvait pas, mais sur lesquelles il comptait néanmoins.

Bien que convaincu par ce raisonnement qu'il trouvait bon, et qui ne l'était nullement, notre amoureux, au fond, n'était pas absolument tranquille.

Il questionnait tous ses amis, tous les invités qu'il pouvait voir et ren-

contrer, pour savoir si l'un d'eux, ou même tous, ne pouraient lui procurer la liste générale des invités.

Personne ne put lui rendre ce service que, dans son exagération d'amoureux, il taxait d'éminent ! pour la bonne raison que le bal en question étant tout privé, les organisateurs seuls connaissaient le nombre et les noms de leurs invités.

Les jours s'écoulaient, et André, de plus en plus agité, sentait vaciller l'espoir qu'il avait un moment entretenu.

On était rendu à la veille de ce bal, et quiconque n'avait encore pu le renseigner sur le sujet qu'il désirait tant connaître.

Dieu nous pardonne une telle supposition, mais si André l'avait pu, ou seulement osé, nous croyons qu'il aurait consulté les serviteurs de Madame Goyave pour savoir si oui ou non Marguerite devait assister au bal que donnait Madame Letchis.

Mais un procédé si peu digne lui répugna.

Après avoir employé une partie de sa journée à passer et à repasser sous les fenêtres de Marguerite, dans quel but ?... nous ne le savons pas, André alla se coucher.

Harassé, mettant toute sa confiance en Dieu, formant le fol espoir qu'une tempête se déclarerait le lendemain, et empêcherait le bal de Madame Letchis d'avoir lieu, il se mit au lit.

Après avoir passé une nuit des plus agitées, ainsi qu'on le comprendra facilement, André s'endormit profondément vers le matin.

Lorsqu'il se réveilla, tout courbaturé, tout las, tout malade, le soleil déjà haut dans le ciel, dardait ses chauds rayons dans la chambre où reposait notre ami.

Pauvre André ! son espoir était déçu ! Et, bon gré, mal gré, le bal allait avoir lieu.

La nature même se prêtait à la chose, car elle était belle à ce moment, et annonçait une nuit splendide éclairée par la blanche clarté de la lune qui était alors dans son plein.

Sauter au bas du lit, s'habiller en toute hâte, et être sur le chemin conduisant à la demeure de Marguerite, fut pour André l'instant de la pensée.

Rien !... Aucune nouvelle !...

Quatre heures venaient de sonner, et dans la maison de Madame Goyave tout était en mouvement : ce qui était de mauvais augure, et n'annonçait rien de bon au pauvre amoureux.

Il allait regagner tristement sa demeure, sans avoir pu rien apprendre, lorsque, au détour du chemin, il vit les domestiques qui entraient dans l'allée en portant de grandes boîtes au chiffre de Madame Lamotte, la grande modiste si connue.

Plus de doute possible !... Voilà les robes qui arrivent de la ville, et que les domestiques viennent d'aller prendre à la gare, se dit André.

Marguerite et ses sœurs assisteront à ce maudit bal qui me rendra fou, dit-il, à haute voix.

Désespéré, et comme abruti, tant par la fatigue que par la faim, car André n'avait pris aucune nourriture depuis son réveil, il revint chez lui.

Mais comme les amoureux ont une certaine analogie avec les personnes qui se noient, ils s'accrochent à tout ce qu'on leur tend, à tout ce qu'ils voient.

Dieu est grand ! dit André. Voilà le temps qui se met au mauvais.

Et en effet, de gros nuages s'amoncelaient, et la pluie, en gouttes larges et lourdes, commençait de tomber. Il deviendra de plus en plus affreux, et ces dames ne pourront se rendre à ce malencontreux bal qui me rend si malheureux, et qui fait tout mon désespoir !...

Après s'être assuré cela, se l'être mis en tête, se l'être inculqué, André rentra chez lui.

L'heure du dîner, ce jour avancée plus tôt que de coutume, étant arrivée, il mangea un morceau à la hâte, il endossa un pardessus, et sous la pluie qui tombait maintenant drue comme balles, à sa grande joie, le voilà à faire les cent pas dans l'allée de Madame Letchis.

Il inspecte les voitures qui arrivent, et examine, avec la plus grande attention, chaque personne qui en descend.

A neuf heures et demie très précises, les voitures n'arrivant plus, et la

pluie tombant à torrents, le prélude du premier quadrille résonna dans l'air et répandit la joie sur tous les visages.

Bon, pensa André ! Marguerite ne viendra pas.

Le voilà alors tout joyeux. Il se félicite lui-même de sa perspicacité ; mais, toutefois, il se donne de garde de s'en aller, et ne s'occupe pas plus du temps qu'il fait, que de la rivière dans laquelle il se tient debout depuis plus de deux heures.

Le premier quadrille tirait à sa fin, quand une voiture, roulant lentement et lourdement, vint s'arrêter en face d'André. Il la reconnut.

Cette voiture appartenait à la mère de Marguerite. Alors le cœur du pauvre André cessa de battre presque subitement, tant ce coup fut imprévu, et tant son émotion fut grande.

André sentit qu'il allait attraper une syncope ; alors, il eut la présence d'esprit d'ôter son chapeau et de laisser la pluie lui tomber sur le crâne. En effet, ce moyen lui réussit d'une façon efficace, et dissipa bien vite son vertige.

Une, deux sœurs descendirent de la voiture ; puis Madame Goyave, et enfin, Marguerite elle-même, qui, donnant le bout des doigts à un commissaire, sauta lestement de la voiture sur le perron de la varangue.

Rien à dire, plus de conjectures à faire, la voilà qui est entréeau salon !...

André s'est adossé à un arbre, tout près d'une fenêtre donnant vue dans la salle du bal ; c'est là qu'il compte passer toute la nuit.

De là, il assiste à un poignant spectacle pour son pauvre cœur qui, assez malade comme cela, n'avait pas besoin de cette dernière représentation.

Aussitôt débarrassée de son manteau, Marguerite exhibe aux yeux de de tous, et particulièrement à ceux du pauvre André, sa poitrine décolletée, et ses beaux bras blancs, aux reflets rosés.

Elle est entourée par une foule de danseurs qui se montrent tous très empresés auprès d'elle.

Elle sourit à tous.

Autant de sourires, autant de flèches acérées qui viennent s'enfoncer dans le cœur de l'infortuné André.

En un moment le carnet de Marguerite est rempli par les engagements. Les accords mélodieux d'une valse se font entendre, et Robert, ami intime d'André, se présente devant Marguerite le torse courbé, le bras en avant et la bouche en cœur, lui fait une profonde révérence, au cours de laquelle son pantalon collant faillit craquer plusieurs fois, et tous deux partirent dans un gracieux tourbillon.

Robert tient Marguerite un peu trop étroitement liée à lui, selon l'avis d'André.

Tant que la valse dure, André est pétrifié, changé en statue pour ainsi dire ; mais dès qu'elle est terminée, et que l'insipide promenade et les conversations banales, absurdes, idiotes, commencent, il n'y tient plus ; Marguerite ne parle-t-elle pas, semble-t-elle triste, André est presque joyeux dans sa douleur : sûrement, dit-il, elle songe à moi ! !...

Au contraire, la voit-il rire, être gaie, insouciante, l'entend-il répliquer avec animation à son danseur et à tous ceux qui lui adressent la parole, un accès de sombre fureur le prend.

Une rage folle s'empare de lui. Il voudrait se précipiter dans le salon, poignarder Marguerite, puis, retirer du sein de celle-ci, l'arme toute rougie de son sang bien-aimé, la replonger dans sa poitrine à lui, et mourir avec elle.

Ah ! par combien de souffrances et de conjectures de toutes sortes, le pauvre André fut envahi durant cette nuit terrible pour lui, et si gaie, si joyeuse pour les autres qui, à deux pas de lui, s'amusaient et se livraient avec insouciance à tous les plaisirs... .. permis au bal ! !.....

A trois heures du matin, lorsque les voitures revinrent prendre les invités, André était encore à son poste d'observation.

Ce ne fut qu'après le départ de Marguerite, départ qui eut lieu à trois heures et demie environ, qu'André s'en alla chez lui tout grelottant, et le cœur plus mutilé, plus navré que jamais par les émotions violentes qu'il n'avait cessé de ressentir depuis l'ouverture du bal.

Ici, nous ne saurions mieux faire que de rappeler ces beaux vers d'Hugo qui me reviennent à la mémoire. Ils prouvent que lui aussi, tout grand,

tout sublime qu'il ait été, semble avoir passé par les mêmes épreuves, par les mêmes émotions que notre ami André.

Qu'on en juge par les admirables strophes suivantes que nous détachons d'une de ses plus belles pièces de vers :

" Si vous n'avez jamais attendu morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux noirs et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front.

.....

" Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut, par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs,
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs,
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert ! "

.....

Oh ! que c'est beau ! que c'est sublime ! que c'est touchant ! que c'est vrai !...

Salut Hugo ! Salut grand penseur, grand génie !

Devant toi, qui ne s'inclinerait ?...

C'est bien vrai. Ceux qui n'ont pas senti ce que Hugo dépeint d'une façon si poétique, et en même temps si magistrale, ceux-là n'ont point aimé ! ceux-là n'ont point souffert ! !...

Ceux-là sont indignes de vivre, et ne comprendront jamais ce qu'il y a de pur, de beau, de splendide dans ces deux strophes ! !.....

III

De retour chez lui André s'alita. Il fut pris d'une forte fièvre.

Pendant plus de quinze jours il fut entre la vie et la mort.

Les médecins, appelés en consultation, constatèrent un refroidissement qui, à son tour, avait amené de nombreuses et bien dangereuses complications.

Ils désespérèrent de sauver André.

Mais Dieu qui se plaît quelquefois à déjouer la science et à donner des démentis aux hommes, Dieu était là et veillait.

Sa forte constitution, son énergie, sa jeunesse et le grand amour qu'il avait pour Marguerite, le soutinrent, et André, prenant le dessus, fut sauvé à la grande joie de ses parents et amis qui l'aimaient tendrement.

Sa convalescence fut longue.

Dès qu'il pourrait marcher, et que les médecins lui permettraient de sortir, André devait mettre à exécution la détermination qu'il avait prise et qui était celle-ci :

Aller trouver Marguerite, lui ouvrir son cœur, tout lui avouer, tout lui dire, et déposer à ses pieds, en même temps que ses hommages les plus respectueux, son nom, sa fortune, son amour, son dévouement le plus entier et le plus absolu, et lui demander, en échange, sa main et une toute petite place dans son cœur.

Ce qui fut dit, fut fait.

La première visite qu'André fit, fut pour Madame Goyave la mère de Marguerite.

Ayant été mise au courant de tout ce qui s'était passé, par un proche parent d'André, Madame Goyave accueillit ce dernier avec empressement, amitié et cordialité.

Une semaine après la première visite du jeune homme, tout le quartier apprenait l'heureuse nouvelle des fiançailles d'André et de Marguerite.

Relater ici le long, doux et agréable rêve que fit André du jour de ses fiançailles à celui de son mariage qui eut lieu quatre mois, jour pour jour, après le bal de Madame Letchis, ce bal qui faillit lui coûter la vie, et qui lui valut le bonheur, serait trop long et presque impossible.

Enfin le grand jour arriva !...

Tout joyeux, André se rendit à la demeure de sa future belle mère où le mariage, ainsi que cela se pratique généralement, devait avoir lieu.

Déjà de nombreux invités étaient rendus.

Les paroles solennelles furent échangées ; les noces splendides, la gaîté à son comble.

La nature même avait revêtu ses habits de fête pour faire mieux sentir à André le contraste bien marqué de ce jour, avec celui qu'il avait passé sous la pluie, à guetter un regard de celle pour qui il se serait volontiers immolé.

Au repas de noces, qui se prolongea assez tard, succéda un beau bal.

Madame Goyave avait voulu faire bien les choses et avait agi en conséquence.

Assis près de Marguerite qui, cette fois, ne voulait pas danser, sans doute pour mieux goûter son bonheur, André fut, bien des fois, tenté de lui déclamer cette belle et poétique strophe de notre compatriote Pierre Guérel :

" Tandis qu'autour de nous la valse tourbillonne,
Dans le son de ta voix, j'entends vibrer ton cœur,
Et je sens dans ma main, la tienne qui frissonne,
Comme un timide aveu surpris à la pudeur. "

Mais si André ne dit pas ces vers à Marguerite, tout porte à supposer qu'il les lui fit comprendre.

Comment le savez-vous ?

Bah ! que vous importe, pourvu que nous le sachions.

IV

De ce jour commença, pour ces deux êtres faits l'un pour l'autre, si semblables sous tous les rapports, une vie toute d'amour, de paix, de bonheur tranquille et doux, de charité chrétienne, en un mot, une vie toute de délices et de joies intimes.

Un an après le mariage, et pour être en règle avec les lois de l'hymen, Marguerite donna le jour à un beau garçon qui vint resserrer davantage leurs liens, si cela se pouvait.

Est-il besoin de dire que ce fils est chéri, et que son père et sa mère rêvent de l'élever à leur image ?

Non ! Marguerite—Yves—André, sera semblable à son père et à sa mère, dont il aura toutes les vertus, toutes les qualités.

Cela se voit du premier coup.

Un couple chrétien, béni, ne peut produire qu'un enfant bon, et qui, à son tour, sera chrétien et béni ! !

Marguerite est le modèle achevé, mais tout-à-fait achevé, de la véritable femme.

La douceur et la bonté, la franchise, une âme aimante, tendre et dévouée, tel est le partage que la nature s'est plu à lui donner.

V

Tous ceux qui ne peuvent se douter combien est grande la félicité éprouvée dans une vie calme, retirée, vis-à-vis de deux êtres également chers, dans une vie où tout est en communauté d'idées, de sentiments, de pensées, de foi, d'amour etc., n'ont qu'à se rendre chez notre ami André et ils se convaincront bien vite que là seulement est le bonheur ici-bas.

Seule, cette vie peut nous faire oublier nos nombreuses peines, et nous aider à traverser, sinon gaiement, du moins chrétiennement, cette " vallée de larmes " qui se nomme la vie...

De cet intérieur s'exhale comme un parfum de sérénité qui fait du bien à l'âme, qui la rajeunit, qui l'épure, et qui l'invite à s'en créer un pareil.

Avec un peu de bonne volonté, et en cherchant bien, avec les yeux du corps et non avec ceux du cœur qui sont souvent sujets à se tromper, tous peuvent se créer une existence aussi douce, aussi calme, aussi belle.

Tous peuvent goûter ce bonheur là !

Le seul qui soit durable ici-bas !

Le mariage, dans ces conditions, est un véritable Eden, tout ce que vous voudrez de plus agréable.

C'est un paradis, un vrai paradis !

Autrement, c'est un enfer insupportable !

Et tous les jours on appelle la mort à grands cris, comme le remède le plus efficace, le plus souverain qui puisse délivrer les conjoints de leurs misères ! ! !

Avis à Messieurs les marieurs ! ! !.....

CORSET ET DÉCOLLETAGE

I

L'hiver a commencé !

La troupe lyrique est arrivée, et les représentations vont leur train, rapportant d'abondantes moissons de roupies à l'heureuse directrice Madame Lévy.

Allons, tant mieux !

C'est très bien, dirait un de mes amis ! !.....

Avec le mois d'Août, ce mois de brises folles et de plaisirs éphémères, nos exquises et langoureuses compatriotes, dont les grands yeux toujours étonnés, toujours doux, font rêver à d'autres cieux, vont se donner rendez-vous au Champ-de-Mars, pour assister à nos fêtes hippiques, ces mêmes fêtes que Matou a immortalisées.

Puis toujours l'éternel système : pour voir et pour se faire voir.

Dans Landerneau on parle de plusieurs bals fantastiques qui s'organisent.

Le moment ne saurait donc être mieux choisi pour parler modes.

Modes et chiffons, voilà, j'oserais le parier, quelles doivent être l'unique conversation, et la plus grande préoccupation de nos mondaines.

Mademoiselle Lamothe, Mesdames Roux, Latour, Barretty et toutes les modistes en vogue, voient chaque jour, et à leur grande jubilation, d'innombrables clientes encombrer leurs ateliers.

D'autres, que la grande distance ou les préoccupations retiennent loin de la Ville, expédient dépêches et lettres, demandant, l'une des échantillons, en commandant une toilette pour sa fille qui va faire son entrée dans le monde, l'autre un chapeau, des rubans ou un cor... — Voilà que, brutalement, j'allais dévoiler un des secrets les plus intimes de la toilette féminine : ce petit appareil si drôle, de forme assez ridicule, qui donne, cependant, à nos créoles, une taille si fine et si cambrée, si....., allons assez !.....

Cet original de chroniqueur ! comment sait-il que nous portons cor...t ? chut !...

Voilà ce que se demanderont mes adorables lectrices dès que paraîtra cette vilaine chronique.

Il me semble les voir : un léger voile de rougeur leur couvre à peine les beaux traits, et dans leurs yeux chauds, où se devinent bien des choses !... brûle une petite flamme.

Je ne saurais dire si c'est une flamme de colère, ou si c'est simplement l'éclat ordinaire de leurs beaux yeux...

Je vais vous dire, toutes belles, comment j'ai appris ce secret.

Un jour, non ! .. c'était un soir... Je crois me tromper, attendez !... oui, c'était un soir, et encore un de ces splendides soirs de Mai, où la voûte azurée, parsemée de milliards d'étoiles, qui scintillaient à qui mieux mieux, comme un beau diamant à mille facettes, jetait sur la nature entière une pâle lueur comme qui dirait l'aurore d'un jour serein, et lui donnait un air poétique des plus saisissants.

Maintenant, je m'en souviens bien, c'était quelques heures avant le fameux bal de Sir Charles Lees ; ce bal qui eût lieu dans les grands salons de l'hôtel du Gouvernement.

Un peu souffreteux, un peu rêveur,— fou dirait une de mes belles amies ; — de ma fenêtre toute grande ouverte, je plongeais avidement mes regards dans l'éther et je songeais.

Un léger caquetage vint m'arracher à mes rêveries,et j'écoutai.

Il faut vous dire que j'étais à l'hôtel Masse, et que la chambrette que j'occupais, était attenante à celle d'une plantureuse Mauricienne.

J'entendis alors :

Allons Zabette ! serre !... encore !... serre toujours, serre donc encore !... Il faut bien que je m'y habitue .. Ah mon Dieu, j'étouffe !... Maudit *balting*, tu ne m'as guère réussi !... et dire pourtant que je me suis fait tant et tant de privations !... Pour aboutir à quoi, mon Dieu ! quand je pense que j'avais une taille de guêpe !...—Ici un immense soupir lui échappa !!— allons serre, Zabette !...

— Mais Madame ?...

— Il n'y a pas de mais, ni de si, Zabette !...serre, te dis-je ! allons ! va !... je vais t'aider — serre, car autrement, que vont-ils penser ? (Les danseurs)... pas assez !... tire un peu plus.....

Aïe !... oh !... tu me meurtris le... la... les... ! ! ! et tant d'autres exclamations et recommandations que je n'ai pas besoin de vous relater ici, je pense, et que vous devinerez bien.

La curiosité s'empara de moi, et je voulus savoir ce qui se passait chez ma belle voisine que je connaissais déjà pour l'avoir vue et rencontrée plusieurs fois depuis le matin, et qu'au point de vue, purement esthétique, j'avais admirée.

Quittant ma fenêtre, j'arrivai doucement à la porte qui séparait ma chambre de celle de ma voisine, et glissai un œil indiscret par le trou de la serrure.

Cela est contre tous les principes connus de bonne éducation, me direz-vous ; certes , et je le reconnais.

Mais on ne calcule jamais avec la curiosité ; ensuite, pouvais-je me douter de ce qui se passait de l'autre côté ? Un crime aurait pu être en train de se perpétrer à deux pas de moi, sans pourtant que je le susse, et j'eusse été incriminé quoique parfaitement innocent !...

Une fois l'œil fixé dans le trou précité, je fus d'abord quelque peu ébloui par la lumière qui inondait la chambre de ma voisine ; ensuite j'aperçus d'une façon confuse au début,et très distincte quelques secondes après, deux

jolies colonnes en marbre, d'une sculpture ! d'une sculpture !... Diable me dis-je, qu'est-ce que cela peut bien être ?... Mais, rassurez-vous lecteurs et lectrices ; c'étaient les bras rondelets de ma belle voisine ! ! ! Oui, de véritables colonnes de marbre !... mais d'un moulé !... d'un joli !... d'un fini ! ! ! *Saperlipopette ! !*... arraché de ma contemplation par un brusque mouvement de la belle dame, mes regards, toujours curieux, se portèrent ailleurs. C'est alors qu'à mon grand étonnement, et pour la première fois, je vis ce drôlatique appareil qui vous est, Mesdames et Mesdemoiselles, d'un si précieux usage.

Ce ne fut que plus tard, après renseignements pris avec des *maîtres*, que je sus qu'il se nommait... corset !...

J'ajouterai, pour terminer, que la camériste de la belle dame, ayant mis tant d'ardeur et de force à tirer sur les bouts de l'appareil en question, ils se cassèrent, et patatras ! camériste, corset et... le reste roulèrent sur le parquet ! !...

Je fus désillusionné ! !...

N'ayant pu retenir un formidable éclat de rire en voyant la mine qu'avait ma voisine, qui déjà voyait sa soirée compromise, je partis comme une flèche, en costume de nuit, et descendis quatre à quatre les marches de l'escalier, afin de pouvoir rire, plus à mon aise, de l'aventure à laquelle je venais d'assieter.

Chères lectrices, vous savez maintenant comment j'ai été initié à ce détail de votre toilette, que j'aurais ignoré longtemps encore, sans l'indiscrétion de la dame dont j'ai parlé et sans ma curiosité, bien compréhensible, du reste.

Mais comme ce dernier péché, tout mignon qu'il soit, est le plus capital que vous comptez, je suis sûr que votre pardon ne se fera pas attendre trop longtemps.

II

Parlons maintenant du décolletage, si vous le voulez bien.

Je vais le critiquer comme chroniqueur, et pour cela, je vais me placer

au point de vue de la morale ; peut-être irai-je même jusqu'à parler des inconvénients et des dangers qui peuvent en résulter pour la santé.

Comme homme et placide spectateur, je n'ai qu'un regret :

C'est que le décolletage ne soit pas plus accentué.

Au fait, quoi de plus beau à admirer que deux belles épaules, une gorge aux contours harmonieux, etc, etc ?

Je me souviens d'être resté, il y a quelques années, alors que la fraîcheur de mon âme était encore à son matin, plongé dans une extase infinie, dans une sorte de béatitude, à la vue d'une de nos plus belles compatriotes qui se promenait dans une salle de bal au bras de son seigneur et maître ; celui-ci, (laid à rendre bon nombre de points à toutes les laideurs connues et futures) semblait indifférent au charme magnétique qui s'échappait de sa compagne, et faisait paraître davantage l'éclatante beauté de sa femme.

Le contraste était saisissant, frappant ! !...

Elle venait de valser, cette beauté ensorcelante.

J'en avais eu le vertige. Le sang me bourdonnait aux oreilles, injectait mes yeux, les faisait voir trouble, et le cœur me battait à rompre la poitrine.

J'avais à ce moment, paraît-il, l'air d'un échappé de " Beau-Bassin ",— De l'asile des aliénés, s'il vous plaît !—et je ne le sus que le lendemain, par un ami complaisant qui ne voulut pas perdre une si belle occasion de me l'apprendre.

Une splendide chevelure noire, dans laquelle se trouvaient piquées, ça et là, quelques épingles surmontées d'un beau diamant, faisait remarquer encore plus la blancheur mate de sa superbe nuque et de ses épaules de madone.

Son visage, légèrement coloré par la valse qu'elle venait de faire, la rendait, quoi ?... adorable, belle, exquise, suave, non !...tout cela ne rend pas assez ce que j'ai éprouvé... Eh ! bien, alors, je me tairai.

C'est plus sage !... et moins embarrassant !...

Et plus vite dit ?...

Oui.

Je me souviendrai bien longtemps de la fascination que produisit sur moi

cette idéale, des plus idéales créatures, belle comme un amour, plus belle que la Vénus de Milo qui fut, dit-on, le chef d'œuvre de Praxitèle.

Je fus si troublé, que j'en vins, pendant un moment, à envier le sort de l'heureux mortel qui était aimé d'une pareille femme, à qui il avait osé donner son nom.

Involontairement, disons machinalement, cette phrase de Musset me revint à la mémoire :

Il y a, dit-il, une maxime d'un poète Persan qui dit que : " Celui qui est aimé d'une belle femme, est à l'abri des coups du sort ! "

Je le crois aussi !...

Le pourquoi je vous le dirai un jour. Sachez seulement que c'est l'exacte vérité que contient cette maxime.

Longtemps, fort longtemps après cette fameuse soirée où je la vis pour la première fois, je restai indifférent, et regardai d'un œil froid les jolis minois qui faisaient l'admiration de mes amis, et qui, en tout autre moment, m'auraient aussi ébloui.

C'est que, voyez-vous, Cupidon, du bout de son aile aimantée, m'avait frôlé le cœur.

Ah ! le diable de petit dieu !

Vous ne sûtes jamais, Madame, qu'au milieu de ce bal, un homme était là, qui vous admirait, qui s'extasiait sur le moindre de vos gestes, et qui, sur un signe de vous, se serait jeté à l'eau, au feu même si vous l'eussiez voulu ; bien plus, il eut été aux enfers pour vous être agréable si cela lui eût été possible.

Allons ! pourquoi évoquer de vieux et douloureux souvenirs ?...

Jetons un voile épais sur le passé, et parlons du présent ; lui seul nous appartient, lui seul est à nous. Revenons à la question qui nous occupe, et qu'un moment j'ai négligée, pour entretenir le lecteur de ma petite personnalité.

Mais vous ne faites que ça ! semble me dire un ami que j'entrevois à travers un vertige.

Vous trouvez ?

Mais oui !

Tant pis ! car c'est toujours banal de parler de soi.

Alors banal vous l'êtes toujours !

Admettons-le, et permettez que je continue.

Adieu Madame ! encore une fois adieu.....

Si ces lignes vous tombent un jour sous les yeux, et que vous daigniez bien vous reconnaître, vous saurez qu'un homme, — banal — ignoré de vous, perdu dans la foule bruyante du bal, n'a eu qu'un regret : celui de ne vous avoir pas connue alors que vous étiez maîtresse de votre cœur et de vos actions.

Pour vous il aurait tout renié : sa patrie, ses affections les plus chères, ses idées même !

Il aurait été votre esclave, votre chose ; vous, vous auriez été le flambeau à la lueur duquel il aurait traversé la vie, et en la quittant, peut-être aurait-il pu dire :

J'ai connu le bonheur !.....

Oh ! destinée humaine, qui nous l'expliquera jamais ?...

Quand je vous disais que vous parlez toujours de vous, avais-je tort ?

Non, c'est donc vrai, je suis un incorrigible, une tête dure..... je promets de ne plus me mettre en cause, vous m'assurez, avec complaisance, que cela finit par devenir assommant, et voilà que, par un entraînement irrésistible, par une force mystérieuse qui m'entraîne malgré moi, je me mets encore en évidence, enfin je parle encore de moi !

Cela ne sera pas la dernière fois, dites-vous ?

Au fait, je crois que vous avez raison. Mais ne serait-ce pas un peu de dépit qui vous ferait causer ?

De dépit ? moi ! mais vous êtes fou, mon cher, absolument fou, votre belle amie avait raison quand, de ses lèvres de rose, elle laissait échapper ces mots en parlant de vous :.....

Monsieur Un tel ! Mais il est fou ! !.....

Brrrou ! l'argument est terrible ! irréfutable, aussi vais-je me taire, pour ne pas dire des incohérences, et pour ne pas vous exposer à les entendre.

C'est donc vrai ce qu'elle disait ma jolie amie ?

Quoi ?

Que je suis fou !

Je ne sais pas, répondez vous-même à la question.

De grand cœur ! puisque étant si bête, vous ne le pouvez pas. Oui, j'étais fou... mais d'elle ?

Et ?

Et je ne le suis plus, grâce à... à elle !...

Ah !

Oui ! elle s'est chargée de me désabuser.

Comment s'y est-elle prise ?

Tout simplement en se montrant à moi telle qu'elle était, telle que la nature l'avait faite.

Oh ! ah !... vraiment ?

Mais oui ! tout simplement ! puis, vous comprenez bien, cette disproportion d'âge entre elle et moi, cela était un empêchement majeur à ce que les choses eussent une fin.

Bah ! vraiment ?

Comme je vous le dis.

Oui, vous avez raison ! deux fois votre âge ?

Deux fois, et un petit peu plus mon âge, mais hélas ! comme le poète à Laurence, je n'aurais jamais pu lui chanter :

" J'ai deux fois ton âge,
Ta joue est en fleur,
Mais ta jeune image,
Rajeunit mon cœur ! "

Charmant ! charmant ce quatrain ! Et pourquoi pas ?

Mais malheureux ! parce que c'est elle qui avait deux fois mon âge ! et par le fait, c'est elle qui aurait dû me le chanter !...

Ah ! ah ! ah !...

III

Aujourd'hui, le décolletage est à l'ordre du jour, c'est à qui cherchera à en étendre davantage les limites que la pudeur et la décence ont fixées.

Non contentes de cela, il est des personnes qui exposent, le plus qu'elles le peuvent, leurs... bras nus ; exhibition permise, mais dont elles usent avec trop de largesse et de libéralité ! ! ;...

IV

Vous allez au bal ; vous avez des principes très sévères sur les mœurs, vous êtes ce qu'on appelle, un collet-monté. Cependant, vous apercevez là-bas, au fond du salon, Mademoiselle Mélanie qui est décolletée outre mesure, et, de plus, est d'une *sveltesse-Tour-effeillesque*.

C'est une de vos connaissances. Elle est en relation de société presque quotidienne avec votre famille ; or le savoir-vivre le plus strict, vous oblige à l'aller inviter pour une danse.

Après maintes hésitations, vous prenez votre courage à deux mains, comme on dit assez communément, et les yeux baissés, vous vous dirigez du côté de mademoiselle Mélanie.

Vous lui tirez une révérence, qui veut être gracieux, mais qui n'est que guindée, compassée, polie tout juste, et vous lui faites votre invitation.

Ce qu'elle s'empresse de vous accorder, c'est une valse.

Pourtant, vous vous étiez bien promis de ne lui demander qu'une polka ou un quadrille.

Elle vous inscrit quand même pour une valse, et paraît ravie.

Vous cherchez à balbutier une objection quelconque, car vous appréhendez le tour de force auquel vous allez vous livrer. Vous en frémissez d'avance, et machinalement votre regard porte en plein sur ses...épaules !...

Vous rougissez, une sorte de vertige vous prend, et pour mettre fin à cette torture, vous acceptez de faire une valse avec cette chère connaissance.

Nouvelle révérence, la rage au cœur, mais une rage concentrée, immense, et le rouge de la pudeur offensée sur le visage, vous allez sous la varangue respirer une bouffée de l'air pur et frais de la nuit. Cela vous réussit et ça apaise un peu vos esprits tant soit peu égarés.

V

Crin ! crin ! crin ! voilà que le violon commence le prélude de la valse que vous a si gracieusement octroyée Mademoiselle Mélanie.

Il n'y a pas à tergiverser, et à moins de passer pour un homme de mauvaise éducation, sans principes, il faut aller de l'avant.

Vous rentrez au salon. Afin de vous épargner l'ennui de faire un long trajet pour la rejoindre, mademoiselle Mélanie vient au devant de vous.

Elle est tout heureuse déjà à l'idée de faire une valse, chose qui ne lui est pas arrivée souvent.

C'est alors que lui enlaçant la taille,—un peu au-dessus de la moyenne, — et le regard fixé au plafond, et partout ailleurs, excepté sur celle qui vous a fait l'insigne honneur, et la grande faveur de vous accorder la danse, vous heurtez tout le monde,et vous bousculez tout ce qui se trouve sur votre passage.

Laissant le parquet pas assez glissant, vous semble-t-il, vous lui préférez les pieds de votre danseuse ; mais, dans la crainte d'être obligé de la regarder, vous ne lui expliquez rien, ni ne vous excusez.

Il y a vingt cinq minutes que vous êtes en train de vous démener, bref, le cornet lance une note déchirante, aiguë, qui s'affaiblissant de plus en plus, semble adresser un amer reproche à celui chargé de le faire résonner ... puis,... plus rien...

La danse est finie...

Vous êtes en sueur, votre bras est mort, un feu ardent vous embrase la gorge, vos jambes fléchissent, et une respiration haletante, sifflante, menace la sécurité du luminaire.

Vous vous dirigez vers la buvette, y entraînant votre danseuse qui vous fait force compliments sur votre légèreté, et sur votre habileté comme danseur. Elle semble folle de joie ; elle est enchantée de cet exercice et vous laisse voir qu'elle serait toute disposée à vous sacrer chevalier de la danse, pourvu, toutefois, que vous consentiez à valser encore une fois avec elle.

Vous ne l'écoutez ni ne lui répondez. Vous lui servez un Whisky comme à un troupier, tandis qu'elle vous demande du thé, et vous en absorbez un autre sans pouvoir encore dompter la grande timidité qui vous paralyse.

Au sortir de la buvette, Mademoiselle Mélanie prend un petit air mignard, et vous manifeste le désir de se pavaner un instant sous la varangue.

Sans l'écouter davantage, et sans lui en avoir, au préalable, demandé la permission, vous la conduisez tout droit à sa chaise.

Elle vous regarde, étonnée, elle n'y comprend rien, et vous suppose devenu fou.

Voilà, mesdemoiselles, avec votre façon de vous décolleter, les effets désastreux que vous produisez sur certains jeunes gens innocents, chastes, candides.

Quelque chose me dit, pourtant, que c'est à l'effet contraire que vous visez.

— Vous ne vous seriez peut-être jamais doutées que, bien souvent, vous mettez par votre mise excentrique, et pas toujours décente, de timides jeunes gens à la torture.

Aussi est-ce par pur esprit de charité que je vous en avise, pensant qu'une femme avertie en vaut dix autres qui ne le sont pas.

Puis, vous vous exposez aussi à une foule d'aventures. Supposons que pendant un de ces quadrilles échevelés où l'on danse cette figure qui s'appelle " Le cheval de Bois " et où, par conséquent, il faut non seulement sauter, mais encore se livrer à des gambades de cabris échappés, supposons

dis-je, *que quelque chose craque,* et que vl'an !... alors vous voilà *toutes choses ! !*.....

Cela est toujours fort ennuyeux ; et surtout, fort désagréable !..... pour vous, bien entendu.

Eh bien, pour y obvier, et pour ne pas vous exposer à des exhibitions gratuites... mais non obligatoires, bornez-vous à faire une tonte petite échancrure au corsage...

Cela est gentil, et pour celles qui ne sont pas irréprochablement faites, cela laisse au moins l'illusion ! ! ? ?...

L'illusion ! .. vous savez qu'elle joue parfois un rôle important dans la vie.

Vous me comprenez ? N'est-ce pas ?.....

VI

J'ai promis de parler des inconvénients qui peuvent en résulter pour la santé, aussi vais-je m'exécuter. Seulement je préviens le lecteur que je vais être très laconique.

Ainsi décolletées, mesdemoiselles, vous vous exposez, très souvent, à attraper une royale bronchite ou bien un bon petit refroidissement qui peut vous entraîner loin.

Le moindre souffle peut vous être funeste ; tandis qu'avec une modeste échancrure au corsage, vous n'aurez rien à craindre : ni fuite intempestive, ni bronchite, ni refroidissement, ni... et vous bénéficierez des avantages que j'ai fait ressortir plus haut.

Ensuite vous n'exposerez pas les pudibards à des tortures morales dans le genre de celles qu'a eu à subir le danseur de Mademoiselle Mélanie.

Car vous le saurez, le pauvre garçon a fait une grande maladie à la suite de ce bal ; et pendant un furieux délire, il eut de terribles hallucinations : Il voyait des ! des..... enfin il voyait des danseuses tourbillonner autour de lui, le féliciter comme danseur, lui sourire, etc., etc,

Suivez mon conseil, mesdemoiselles. A tous égards, et à quelque point de vue que l'on se place, la petite échancrure au corsage est toujours préférable !.....

La mode a son bon côté ; c'est évident ! mais il faut en user avec modération, et ne jamais en abuser.

Ce n'est écrit que pour ouvrir les yeux aux personnes amateurs de larges échancrures.

La nouveauté, voyez-vous, mesdemoiselles, a des attraits auxquels les personnes sages doivent se soustraire, quand ils dépassent les bornes du convenable.

De grâce ! lectrices que j'adore, vous qui ne m'intimidez pas, vous pour qui je me ferais brûler tout vif, ne m'en voulez pas !

Ce n'est que pour votre bien, d'abord ..et en second lieu celui des chastes ! que je vous signale, en nautonnier habile, les écueils contre lesquels vous allez tête baissée.

Au lieu de me maudire, comme j'ai tout lieu de supposer que vous le ferez, remerciez-moi, bénissez-moi.

Ah ! qu'il me serait doux de voir vos élégants bras, en un mouvement chaste et gracieux, se lever au dessus de ma tête, et la couvrir de votre bénédiction, puis, votre gentille bouche, proférer les paroles suivantes :

Il a raison !... suivons ses conseils ! ! !...

C'est ce que je souhaite ! ! ! !.....

TRISTE DESTINÉE

I

Non loin du parcours de la rivière " La chaux " ce beau cours d'eau qui sépare en deux le splendide et pittoresque district du Grand Port, vivaient deux des plus grandes et des plus anciennes familles du pays.

Des revers de fortune les avaient reléguées dans ce quartier naguère si peuplé, si gai, tant recherché par tout ce que Maurice comptait d'élégant dans la société, et aujourd'hui si morne, si délaissé par le *High life*. Pourtant le Grand-Port est, sans contredit, le plus beau district de l'Ile ; ensuite, à son nom se rattache un souvenir historique d'une haute importance : Le combat de l'Ile la Passe !!...

Le Grand-Port déroule aux yeux de ceux qui le visitent tout un panorama grandiose et vraiment féerique.

Du nord-est à l'ouest, une longue chaîne de montagnes constamment bleues, qui, par moments, les après-midi surtout, donnent des effets d'optique d'une féerie inimaginable, lui forment une enceinte demi circulaire.

Au sud tout le district de la Savane qui se perd là-bas, dans la brume des lointains ; et en face, une immense baie, profonde et calme, entourée par un long cordon d'argent que forment les récifs qui se trouvent à une grande distance de terre.

Dans cette baie, il y a, parsemés ça et là, quantité de petits îlots sur lesquels se voient encore les vieilles forteresses françaises, garnies de canons antiques.

Ces vieux rossignols démodés (selon l'expression de M. Clare Bernard) qui ont tant tonné à l'époque, et tant porté la terreur et la mort dans les rangs de M. M. les anglais, ces vieux rossignols,dis-je, aujourd'hui encore sur leurs antiques affûts, semblent tout fiers de la part qu'ils ont prise, en 1810, dans ce glorieux combat, à jamais mémorable, qui a immortalisé les Duperret, les Bouvet de Lozier et les Willougby. Au fond de cette baie, dorment pour toujours, quelques corvettes anglaises : elles sont là pour perpétuer le souvenir de ce combat qui est une des plus belles pages des annales de l'Ile Maurice.

La baie du Grand-Port a quelque chose de majestueux, de vraiment beau, qui parle à l'âme.

Un de nos compatriotes l'a si bien compris,si bien senti, qu'il a fait bâtir, presque sur la mer, un joli petit chalet que tout le monde admire, et dans lequel il passe une forte partie de l'année : Je veux parler du député du Grand-Port, de l'honorable Louis de Rochecouste.

Celui qui, contemplant cette baie, ramène son imagination à quatre-vingt-deux ans en arrière, et passe en revue les vieux souvenirs qu'elle rappelle, celui-là croit entendre les échos confus et lointains qui répercutent les prodiges de valeur, de bravoure et d'héroïsme déployés par nos ancêtres durant ces jours terribles.

Changeant ensuite la direction de son regard, le spectateur se retourne, et aussi loin que peut s'étendre sa vue, il voit de nombreux ruisseaux qui sillonnent le quartier dans tous les sens, puis, en amphithéâtre, un large tapis de verdure formé par la luxuriante végétation de nos champs de cannes ; et d'endroit en endroit, des petits hameaux entourés d'arbres séculaires, de cocotiers longs et minces ; hameaux habités par les

rares colons qui sont restés fidèles aux lieux de leur naissance. Un peu partout, de longues cheminées grisâtres, montant vers le ciel, et d'où s'échappent, en temps de coupe, de gros nuages de fumée qui se perdent dans l'espace. Il m'est arrivé, il y a quelques années, de visiter un des pays les plus pittoresques du monde, après la Suisse ; un pays que l'on cite toujours et partout pour ses points de vue remarquables : Ceylan.

Eh bien, et pour parler franchement, je dirai, qu'en effet, j'ai vu des forêts de toute beauté, s'étendant à perte de vue, de belles montagnes, le pic d'Adam, et divers sites qui valent, sûrement, la peine d'être admirés ; entre autres choses, le jardin de Candy, le lac de Colombo ; mais, nulle part, je n'ai vu tableau si beau, si frappant, si saisissant, que celui qui se déroule au Grand Port.

Pourquoi le délaisse-t-on ?

Quelle est la cause principale de cet abandon ?

La fièvre qui sévissait rudement en 1868, et qui continue encore ses ravages, disent les uns, la manie du changement, et la rage de se mettre à la mode en habitant Curepipe, disent les autres.

Je n'en sais rien.

J'y suis né, je ne m'y porte pas plus mal que ceux qui habitent les quartiers les plus élevés de l'île, j'y ai été élevé, j'y ai grandi, et je voudrais y mourir.

Tel est mon vœu le plus cher !...

Espérons que bientôt un revirement se fera en sa faveur, dans le monde élégant, et que le Grand Port reprendra sa splendeur première.

Pour ma part, je suis tout disposé à croire que ça ne le rendra ni moins ni plus beau.

Depuis quelques années, je remarque que l'on a une certaine tendance à le choisir comme station balnéaire, de préférence à tous les autres. Allons, tant mieux ! et voilà déjà un grand pas de fait.

Je suggère à messieurs les membres du Turf d'organiser des courses, et de choisir notre hippodrome de la " Pointe d'Esny " qui a le double avantage et d'être meilleur et plus grand que celui de Port-Louis, et de se trouver situé sur une des plus belles plages que l'on puisse voir.

Derrière soi l'ombre d'un long rideau de filaos, devant soi l'océan, l'immense océan aux mystérieuses profondeurs, aux attirances inexpliquables, et aux flots bleus et argentés.

Au reste, à l'époque, et il n'y a pas encore bien longtemps de cela, les courses qui obtenaient le plus de succès, étaient celles qui se donnaient à la Pointe d'Esny."

Notre hippodrome réunit en lui seul tous les avantages : Point de vue agréable, piste plate et douce, fraîcheur agréable, embaumée non seulement par les odeurs marines qui vous arrivent en plein, mais encore par un suave parfum qui se dégage des veloutiers en fleurs, et qui vous caresse mollement et agréablement l'odorat.

Outre cela, il y a encore la nouveauté, et elle a quelquefois son charme !

Qu'en dites-vous ? Et qu'en pensez-vous, messieurs les organisateurs de courses ?

.....

Mais, .. me voilà loin de mon sujet, ce me semble !

Ah ! c'est maintenant que vous vous en apercevez ?

Oui.

C'est fort heureux !

Vous trouvez ?... tant mieux alors !... permettez que j'y revienne, et si je m'en éloigne encore, je vous serais fort obligé de me le rappeler.

Menant une commune existence, n'ayant pour toute séparation, entre les deux campagnes, qu'une simple haie de *Patchoulis*, Hector et Nelly avaient grandi et avaient été élevés ensemble, pour ainsi dire.

Depuis leur plus tendre enfance ils ne s'étaient jamais quittés ; sauf quelques rares absences occasionnées par les examens qu'Hector avait à subir chaque année, peu avant les grandes vacances.

Plus d'une fois, dans leur juvénile innocence, et alors qu'ils parlaient d'avenir, Hector et Nelly s'étaient promis de s'unir un jour, dès qu'ils seraient en âge et en position de le faire.

De leur côté, égaux sous le rapport du rang social et de la fortune, disons plutôt de la gêne, les parents constataient avec un grand plaisir, cette parfaite entente, ces échanges constants de tendresse et de respect entre les

deux jeunes gens, et les encourageaient, de leur mieux, bien décidés, qu'ils étaient, le jour où Hector aurait une position sortable, à le marier à Nelly.

Souvent, le soir, les deux familles se réunissaient, et tandis que les deux jeunes gens, insouciants comme le sont tous les amoureux, surtout dans la première jeunesse où tout semble leur sourire, où tout n'est qu'espérance, projets, illusions, se blottissaient dans un des coins de la varangue, et la main dans la main écoutaient parler leur cœur ; les deux mères, elles, s'entretenaient sérieusement de leurs projets, et parlaient, avec une douce sollicitude, de l'avenir qu'elles réservaient à leurs enfants.

Le rêve le plus grand, le plus cher de ces deux excellentes mères, celui qu'elles désiraient voir se réaliser avant de quitter ce monde de douleurs et de larmes, pour un autre sinon meilleur, toutefois moins mauvais—Elles n'en doutaient pas !— c'était d'unir un jour ces deux jeunes gens si bien créés l'un pour l'autre, et de les voir heureux.

Nelly venait d'atteindre sa dix-huitième année, elle était de taille moyenne, plutôt grande que petite, très blonde, possédait une chevelure blonde abondante, des yeux grands, étonnés, noirs comme du jais, doux et veloutés, un regard caressant, magnétique, fascinant tous ceux sur qui il reposait, un sourire gracieux, errant constamment sur ses lèvres ; enfin une jeune fille accomplie sous tous les rapports. Telle était celle qui faisait le bonheur et la gloire de sa mère, la joie de ses connaissances assez heureuses pour l'approcher souvent, et qui était appelée, dans un avenir très prochain, à devenir une épouse incomparable, et, selon toutes probabilités, une mère comme on en voit peu.

En même temps qu'elle avait vu disparaître sa fortune, emportée en deux ou trois sécheresses consécutives, qui les avaient ruinés complètement, la mère de Nelly avait aussi eu la douleur de perdre son mari.

Comme il ne lui restait alors au monde que sa fille, unique enfant—elle employa désormais tpus ses moments à élever celle-ci chrétiennement ; elle lui donna une instruction solide et une éducation complète.

Sur Nelly la mère concentra toutes ses affections, et l'habitua, de bonne heure, à se pourvoir elle-même, et par son propre travail, de ces mille petits

colifichets qui sont nécessaires à la toilette de toutes les fillettes, et en lesquels elles mettent tout leur bonheur.

Aussi Nelly était-elle devenue une petite modiste très experte, taillant, brodant, garnissant elle-même toute sa lingerie.

Plus tard, quand elle devint sérieuse, sa mère l'initia aux détails du ménage,et lui enseigna comment une femme qui a de l'ordre et de l'économie,lors même qu'elle n'est pas fortunée, sait tirer parti de tout, et sait donner à son intérieur cette aisance, cet air de propreté, cet ordre que, bien souvent, on ne rencontre pas dans les maisons les plus riches.

Vite Nelly se mit au courant de tout cela, et en quelques mois elle surpassa même sa mère. A dix-huit ans elle était un modèle achevé de grâce, de talent, de modestie, de charme etc., etc.

Sa vie s'écoulait paisible et pure entre sa mère qu'elle chérissait et Hector à qui elle venait d'être fiancée, et que, chaque après-midi, elle voyait régulièrement.

Elle était douée d'une nature d'élite. Charitable à l'excès, elle poussait l'abnégation jusqu'à se priver, afin de procurer un peu de bien-être à quelques pauvres qu'elle soutenait : tout en elle laissait supposer une de ces âmes fortement trempées, qui, partout où elles se montrent, répandent la joie et le bonheur autour d'elles.

N'ayant jamais couru le monde à l'encontre des jeunes filles d'aujourd'hui, ne s'étant jamais exposée au souffle impur des bals, des spectacles, des concerts, Nelly avait encore cette fraîcheur d'âme, ces idées neuves, ces élans candides et sincères, cette pudeur instinctive qui se trouve au fond du cœur de toute jeune fille, véritablement digne de ce nom, mais qu'elle perd bien vite au contact du monde.

Incapable de saisir une malice ni de prendre un biais, un détour quelconque pour vous cacher sa pensée, cette jeune fille vous eût regardé, les yeux tout grands ouverts, là, bien en face, avec ce regard franc et loyal qui dénote plus d'innocence qu'on ne le suppose généralement.

Telle était Nelly au moment où commence le douloureux récit qui va suivre.

Hector, lui, après de brillants examens, avait été reçu notaire.

Il avait alors vingt-cinq ans révolus : il était grand, mince, d'un teint brun mat, portait de fines moustaches noires, longues et soyeuses, avait une démarche élégante et légère, un caractère doux, était respectueux envers tout le monde, voilà, dans un résumé laconique, mais précis, ce beau jeune homme, véritable héros de roman, tel que certains écrivains nous les dépeignent.

Maintenant que par la profession qu'il venait d'embrasser, profession lui assurant un avenir, et lui permettant de se mettre au lieu et place de son vieux collègue du Grand-Port (chez qui, du reste, il avait fait son stage) Hector se trouvait à la tête d'une situation honorable, et d'une position de fortune assez jolie, il voulut réaliser le rêve qu'il caressait depuis son enfance ; c'est-à-dire, épouser celle qu'il aimait, autant qu'un mortel peut aimer, et qui devait entourer sa vie d'une auréole de félicités.

Une démarche en règle fut faite par sa mère Madame de Brune.

Deux mois juste avant la terrible catastrophe dont nous venons d'être les victimes, Hector et Nelly furent fiancés, et leur mariage, fixé à la première quinzaine de Mai, devait avoir lieu sous peu.

Sans cesse par voie et par chemin, Hector allait, venait, partait toutes les semaines pour la ville, choisissait ses meubles, et petit à petit, ornait le joli logement qu'il destinait à sa future femme.

Obligé de se rendre en ville pour une dernière formalité à remplir regardant sa charge de notaire du Grand-Port, Hector se leva de fort grand matin le 29 Avril 1892.

Bien que le temps, vers les neuf heures, fût mauvais, et que le vent soufflât avec force, venant du Nord Est de l'île, notre jeune homme, après avoir jeté un coup d'œil sur un antique baromètre qu'il avait dans sa bibliothèque et s'être bien assuré que ce baromètre n'annonçait rien d'anormal, se rendit à la gare de " Rose Belle " où il s'embarqua dans le train de onze heures, en partance pour la ville.

Une heure plus tard, le train était dans les environs de Curepipe, et le temps, de plus en plus mauvais, menaçait de tourner à mal.

Mais obligé de se rendre à Port Louis, Hector n'y prit garde, et continua son voyage, pensant qu'il n'aurait à subir, tout au plus, que les effets d'une légère bourrasque.

Ce qui contribuait davantage à le confirmer dans ses idées, c'est que les trains continuaient à circuler comme de coutume.

Cependant, au moment où l'on entrait en gare de Phœnix, une furieuse rafale renversa le wagon dans lequel Hector se trouvait, et ce wagon vint s'écraser contre le bâtiment de la gare.

Blessé à la tête par le choc, et sorti miraculeusement de cet accident, tout contusionné, il se dirigea à pieds, du côté de Rose-Hill. L'ouragan s'était alors déclaré, et se déchaînait avec fureur.

Plusieurs passagers du train qui, comme lui, avaient entrepris de faire la route à pieds, furent obligés d'y renoncer, car les rafales, étant devenues trop fortes, les arbres qui se tordaient et se brisaient, tout autour d'eux, menaçaient de les tuer sur place.

Hector souffrant beaucoup de la blessure qu'il avait à la tête, continua seul sa route vers Rose-Hill, espérant y arriver, pour se faire panser par un de ses parents qui habitait le quartier.

A peine avait-il parcouru un kilomètre qu'une branche, arrachée à un des filaos qui bordent la route, vint le frapper en plein sur les deux jambes, les lui brisa toutes deux, et l'envoya rouler à cinquante pas environ, dans un champ de petites cannes.

Cinq heures plus tard, alors que la tourmente s'était un peu apaisée, un homme arrivant de la ville, et qui allait à Curepipe, passant près de l'endroit où se trouvait le pauvre Hector, entendit les plaintes que poussait l'infortuné jeune homme. Il se dirigea du côté d'où venaient les gémissements, et vit Hector dans un état déplorable.

Baigné dans une mare de sang, Hector, à grand peine, conta à cet homme, sommairement, ce qui lui était arrivé, et le pria d'en aviser un voisin, afin qu'on vînt le secourir.

Une demi-heure après, le pauvre jeune homme rendait sa belle âme à son Créateur ; et quand l'homme qui l'avait trouvé revint pour le chercher et le conduire dans une demeure située à peu de distance de l'endroit où il se

trouvait, il ne vit plus qu'un cadavre affreusement mutilé, au visage contracté par la douleur.

Le prenant tout de même sur ses épaules, ce brave homme alla le déposer chez M. de Tamalakack, qui reconnut, dans le cadavre que l'on portait chez lui, Hector qu'il connaissait beaucoup, et dont la famille était très liée à la sienne.

II

Quittons pour un instant cette scène lugubre et reportons-nous au Grand Port où Hector, le matin même, avait laissé Madame de Brune, sa mère, sa future belle-mère, et sa fiancée.

En même temps presque, où il tombait mortellement frappé par une malencontreuse branche, la maison qui abritait sa mère s'était effondrée, ne laissant à Madame de Brune, que tout juste le temps de fuir chez son amie.

Au retour de la tempête, qui eut lieu aussitôt après ce calme trompeur auquel on se laisse généralement prendre, l'autre maison, celle qui appartenait à la mère de Nelly, et dans laquelle se trouvaient aussi Madame de Brune, Nelly, sa mère et quelques serviteurs, s'écroulait à son tour, et ensevelissait sous ses décombres, mère, belle-mère, future, fiancée et serviteurs.

Voilà donc, dans l'espace de quelques heures, l'un qui meurt là-bas, mutilé dans un champ de cannes, loin de tous regards, et ici, les autres qui sont écrasés, broyés, tués sous leur propre toit.

Le lendemain matin, Samedi 30 avril, quelques amis prévenus par des passants, de la terrible et trop lamentable catastrophe de la veille, firent en toute célérité déblayer les décombres et en retirèrent les cadavres qui se trouvaient pris dessous.

Coïncidence bizarre, Nelly aussi avait eu les deux jambes cassées, presque au même endroit que l'étaient celles d'Hector, son fiancé.

Le corps d'Hector de Brune, pieusement suivi de l'ami qui lui avait rendu les derniers devoirs, vint, le lendemain même du cyclone, rejoindre celui de sa mère, de sa fiancée, et celui de la femme qu'il regardait déjà, et à juste titre, comme sa seconde mère.

Dans un petit cimetière de famille, ombragé par des jamroses, où reposent les cendres de son père et celles de beaucoup de ses parents, un quadruple enterrement eut lieu.

Dans la même tombe, à l'heure actuelle, reposent Hector et Nelly qui étaient destinés, paraît-il, vivants comme morts, à ne jamais se séparer.

III

Ils étaient près de toucher au bonheur, de cueillir le fruit longtemps convoité ; mais, crac ! Dieu met le holà, et les rappelle tous deux à lui.

N'est-ce pas que c'est une triste destinée que celle de ces deux jeunes gens : tous les deux ayant perdu leur père alors qu'ils étaient au berceau, élevés tous les deux par leur mère, se chérissant l'un l'autre, appelés à s'unir sous peu, mourant tous les deux de la même mort et enterrés le même jour, tous deux dans la même fosse et sous le même cyprès ?

Ah ! qu'il y a de drôles de coïncidences dans la vie !

Oh ! vingt-neuf avril 1892 ! date à jamais sombre dens l'histoire Mauricienne ; date lugubre que tous, petits comme grands, riches comme pauvres, se rappelleront longtemps, toujours même !

Date horrible qui a vu s'abattre sur notre malheureux petit pays le plus grand, le plus affreux cataclysme qui l'ait jamais frappé.

Oui, vendredi matin, 29 Avril 1892, personne ne pouvait présager qu'en quelques heures, un terrible ouragan, d'une force inouïe, déjouant tous les calculs des hommes de science, serait venu se déchaîner sur l'île toute entière, la ravager de fond en comble, et porter partout la ruine, la misère et le deuil.

J'ai dit la misère ! oui, elle-même ; et quoique le Gouvernement se montre d'une générosité relative à laquelle il nous avait peu habitués jusqu'ici, avant peu la misère, la misère noire, hideuse, celle qui traîne à sa suite la faim et la maladie, viendra hurler à la porte des pauvres, et se présentera peut-être un peu partout, aux uns et aux autres.

Bourbon, l'île-sœur, l'île jumelle, dirai-je, vient largement, noblement en aide à nos malheureux sinistrés. C'est bien ! c'est beau, cette confraternité subsistant toujours entre deux pays qui, malgré l'énorme différence entre les drapeaux qui les abritent, se souviennent encore que jadis ils ont appartenu à la même mère.

Bravo !...et salut, Bourbonnais, nos généreux frères !!

Ceux qui, en un seul coup, sont morts tous comme les deux familles dont je viens de relater la triste fin, ceux-là sont relativement les plus heureux.

Ils n'ont rien laissé derrière eux.

Quant à ceux qui n'ont eu de saccagées que leurs propriétés, ils ont au moins l'espoir de les voir, dans un avenir plus ou moins éloigné, reprendre une certaine prospérité, à moins que Dieu n'en décide autrement.

Ils ne sont pas trop à plaindre ceux-là !

Mais ceux qui portent au cœur une plaie vive, occasionnée par la perte d'un parent cher, ou d'un ami sincère, ah ! ceux-là souffrent doublement, ils mourront avec leur douleur, car elle n'est pas de celles qui s'effacent facilement, ni que le temps fait oublier !...

Que ceux qui ont été épargnés pendant cette terrible tempête, ne voient pas là un effet de la protection du ciel, mais bien un terrible avertissement donné par le Maître Suprême !

Ce sont les indignités, la conduite scandaleuse que mènent bien des hommes, l'état d'irréligion dans lequel vous vivons tous, c'est tout cela qui a irrité le Seigneur et l'a porté à nous punir en se servant contre nous des éléments.

Que cet aperçu de sa colère soit pour nous un exemple, et que, dorénavant, nous nous montrions plus chrétiens, plus charitables, plus humains envers notre prochain !...

Ne tirons pas vanité et des richesses que nous avons, et de la situation que nous occupons dans le monde, pour écraser ceux qui sont au-dessous de nous, et à qui, pourtant, notre protection serait d'une grande utilité ! ..

Car, il faut songer à une chose, et y songer sérieusement encore : si l'ouragan avait duré deux ou trois heures de plus, il n'y aurait plus eu ni riches, ni pauvres à Maurice ; mais bien toute une population sans abri, sans pain, affamée, livrée à la misère et au froid ! !.....

C'en était fait alors ! et le grand nivellement des classes avait lieu !...

Et tout cela en quelques heures !... en moins d'une journée !.....

Quel avis, mon Dieu ! quelle leçon ! !...

Saura-t-on en profiter ?.....

IV

Diable, monsieur, me direz-vous, sans doute !

Que vous êtes sacerdotal ! un curé n'aurait pas conclu autrement !... Quel ton doctoral ! Quel cathéchiste vous faites !...

Oh ! nous tremblons à l'idée que vos prédictions ne se réalisent, n'aient un fond de vérité !...

Tremblez ! tremblez, mes enfants ; et vous aurez raison : que je sois sacerdotal, doctoral, curé ou catéchiste, peu importe ! ce que je viens de vous écrire là, n'en reste pas moins le reflet exact de mes pensées, et surtout la vérité, la vérité dans toute l'acception de ce mot.

Et maintenant retremblez si cela peut vous faire plaisir ! ! !

Moi, je me contente de rire des bêtises que je viens d'écrire ! ! !

LES VIEILLES COMMÈRES

Il existe à Maurice, comme dans tous les petits centres, du reste, une classe spéciale d'individus que je voudrais voir disparaître totalement de la surface du globe ; mais, pour notre malheur en particulier, et celui de l'humanité en général, elle subsistera longtemps encore, vu la grande extension qu'elle a prise.

Nos législateurs élus toujours disposés, dit-on, à être agréables à leurs mandants, devraient bien chercher un moyen quelconque pour nous débarrasser de cette Cuscute d'un nouveau genre, de ce Phylloxéra plus terrible que l'est celui qui s'attaque d'ordinaire à nos vignes.

De qui voulez-vous parler, Monsieur ?

Des vieilles commères, Madame !...

Qu'appelez-vous de ce joli nom ?

Cette plaie immonde, incurable qui s'élargit tous les jours, qui gangrène, mine sourdement, mais sûrement la société, la ronge, et qui, tout comme le cancer, là où elle s'est attachée, ne lâche sa proie qu'au tombeau !

Mais où donc les voyez-vous, ces vieilles commères comme vous les appelez, qui semblent tant vous effrayer ?

Partout ! ce sont des gens qui; toujours avides de cancans et de scandales, toujours en quête de nouvelles à sensation, se rencontrent dans tous les endroits, dans toutes les réunions ! ..

On les voit et on les rencontre presque à chaque pas que l'on fait !

Sous des dehors patelins, quelquefois amicaux, toujours avec les apparences d'une bonhomie parfaite, les vieilles commères vous approchent, s'introduisent dans votre intérieur,fouillent et refouillent votre genre d'existence, vous questionnent, prêtent la plus grande attention à ce que vous leur dites, soulignent chaque mot et chaque phrase que vous prononcez, par des exclamations hypocrites autant que perfides, vous plaignent ou vous approuvent, selon le cas ; et, tout cela, sans avoir l'air d'y toucher. Au contraire, elles affectent de donner à l'entretien un ton léger, frivole ; puis, quand elles sont suffisamment renseignées , savez-vous ce qu'elles font ?

Non.

Elles s'en vont répéter aux uns et aux autres la conversation qu'elles viennent d'avoir avec vous !

Mais je ne vois rien de mal à cela, me direz-vous; rien d'étonnant qu'elles répètent une conversation qui ne leur a pas été donnée sous le sceau du secret !...

Jusqu'ici, pas grand'mal, il est vrai ; mais là ne se borne pas leur manière de faire.

Alors ?

Non seulement ces aimables créatures s'empressent de répéter au premier venu la conversation qu'elles viennent de tenir avec vous, mais encore, elles enjolivent leur récit d'une quantité de mensonge, et l'agrémentent, le plus qu'elles peuvent, de remarques personnelles, blessantes, méchantes, et vilaines !

Ah !

Oui ! c'est comme cela ! Le moindre petit fait dont on n'aurait même pas parlé, elles lui donnent une importance considérable, et lui font prendre des proportions démesurées...

Que par le fait de leur affreuse langue, un duel ait lieu, qu'une mort s'ensuive, qu'une réputation soit entachée, souillée, perdue, elles n'en ont

cure ! .. Elles ont causé, elles ont jacassé ! Elles ont donné un libre cours à leur faconde pernicieuse, voilà ce qu'il leur fallait !... Le reste, quel qu'en soit le résultat, elles n'ont que faire d'y songer !...

Vraiment ?

Oui. Apprennent-elles que Gaspard s'est battu en duel avec Edouard, après avoir souffleté ce dernier en plein théâtre, elles cherchent d'abord à savoir si Gaspard est marié ou s'il ne l'est pas.

Dans le premier cas, voilà leur roman tout trouvé. Qu'ont-elles besoin de se fatiguer l'imagination à chercher une cause qui leur semble si naturelle, si claire ?

Il n'y a plus à en douter. Edouard, qu'immédiatement elles mettent sur un même pied d'égalité avec " Robert Lovelace ", a dû faire la cour à la femme de Gaspard ; celui-ci, jaloux comme un Mahométan, s'en sera sans doute aperçu, et aura puni, sur le champ, le téméraire qui s'était permis de décocher une œillade à sa femme !...

Sur ce, les petites conjectures vont leur train : Madame Gaspard est accusée, méprisée, flétrie, mise au ban de l'opinion publique, tandis qu'Edouard, loué, prôné, hissé au pinacle, est déclaré irrésistible et comparé à l'immortel Don Juan !...

Tout de suite, et avec cette vitesse qui n'a d'égale que celle de la lumière, les vieilles commères partent et propagent la nouvelle ; elles plaignent le pauvre mari, tout en le ridiculisant...

Il n'y a pas de quoi !

Diable ! Comme vous y allez !...

Et surtout j'oubliais de vous le dire, ces créatures rares donnent comme chose certaine l'ignoble fable qui est de leur cru, et dont elles se font l'écho avec un enthousiasme étrange. Encore un peu, et elles affirmeraient avoir entendu la scène de jalousie que Gaspard fit à sa femme.

Dans le second cas, c'est-à-dire si Gaspard est garçon, ah ! cela change la thèse du tout au tout. Les petits cerveaux travaillent, combinent, et accouchent laborieusement de l'absurde histoire que voici :

Edouard n'ignorait pas que Mademoiselle Adèle — car elles vont même ,ces pestes ! jusqu'à donner un nom à la jeune fille ! — est fiancée à

Gaspard. La chose, quoique n'étant pas officielle, était cependant sue de tout le monde. — Elles l'affirment hautement ! — Mais voulant vexer Gaspard avec qui il n'était pas déjà en bons termes, Edouard s'est permis de faire la cour publiquement à cette jeune fille. Ce que voyant, Gaspard, au comble de la colère et de la jalousie, n'a trouvé rien de mieux à faire que de souffleter Edouard pour lui apprendre à se tenir, une autre fois, d'une façon plus convenable.

Quelle monstruosité !... Quelle ignominie ! ! Que de mensonges ! .. Quelle fertile imagination !...

A l'heure actuelle, voilà Messieurs les romanciers détrônés, écrasés, anéantis, tués par les horribles vieilles commères.

Tout dernièrement, il y a à peine un an, à la suite d'un vilain propos qui portait atteinte à son caractère, et qui lui fut répété, un de mes camarades intimes chercha querelle au calomniateur qui avait proféré ce propos.

Un duel en fut la conséquence, au cours duquel mon ami fut assez grièvement blessé.

La chose étant d'un caractère tout privé, et n'ayant pas été répandue, et pour cause, les vieilles commères furent un peu déconcertées.

Vainement elles cherchèrent, pendant plusieurs jours, à connaître les motifs qui avaient fait agir mon ami.

Ne trouvant rien de tangible, qu'imaginèrent-elles ?

Je vous donne en cent, en mille à penser, que vous ne le trouverez pas ! .. L'histoire la plus sotte, la plus niaise,—mais aussi la plus méchante, la plus dénuée de bon sens qu'il soit possible d'inventer !... Quoi donc ? dites vite !

Histoire de laquelle il découlait que c'était par un mesquin sentiment de jalousie que mon ami avait cherché querelle à l'auteur du propos en question, et avait provoqué ce dernier en duel.

Histoire de femmes ? d'actrices ?

Non ! si ce n'était que cela !

Eh bien ! alors ?

Patientez et j'arriverai au fait dans un moment.

Avec l'assurance qu'on leur connaît, les vieilles commères répandirent ce bruit, et tout le monde de les approuver, sans même chercher à se rendre compte si ce qu'elles avançaient avait seulement une ombre d'apparence avec la vérité.

Quel bruit répandirent-elles ?

Au fait, vous avez raison !... Mais attendez, j'y arrive, le voici :

Il était question d'une pauvre jeune fille !...

Sans plus tarder, et d'un commun accord, on accabla cette pauvre enfant,— bien innocente, du reste !— on la traita de coquette, on alla même jusqu'à assurer que c'était la façon de faire de cette jeune fille qui croyait, en agissant ainsi, attirer l'attention sur elle.

Elle fut immédiatement taxée de demoiselle mal élevée, de trouble cœur, et l'on affirma que, seule, elle était cause de tout ce qui était arrivé, en acceptant que deux jeunes gens lui fissent la cour en même temps.

Savez-vous bien que je suis père de famille, monsieur; et que vous me donnez là rudement à réfléchir ?

Réfléchissez tant que vous voudrez, mon cher !

Est-ce bien exact tout ce que vous me contez là ?

Absolument.

Peste ! choléra ! ! Typhus ! que ces gens-là !

Plus encore, mon bon monsieur.

Voilà donc une pauvre jeune fille, tout à fait étrangère à une querelle entre deux jeunes gens, qui, cependant, paya les pots cassés, pour me servir, ici, de l'expression familière et favorite employée par les vieilles commères.

C'est sur cette innocente créature que vint s'épuiser, pour le moment du moins, la rage de ces affreuses mégères. Oh ! les poisons !...

Quel est donc ce foudroyant venin qui s'échappe ainsi de la langue de ces satanées vipères ?

Que nos chimistes le cherchent, et une fois qu'ils l'auront trouvé, qu'ils le leur arrachent ! tout comme cela se pratique avec les serpents d'espèces dangereuses que les indiens finissent par apprivoiser et rendre inoffensifs.

Celui qui trouverait le moyen de nous débarrasser de ces commères pourrait, avec Mr Pasteur, partager le titre de bienfaiteur de l'humanité !

Mais enfin, n'y aurait-il pas un antidote contre ce poison d'une nouvelle espèce ?

Si.

Lequel ?

La mort ! rien que cela ! ! !

C'est trop violent !

Mais concluant !...

S'il y a une gêne, un froid, une brouille entre deux familles, ou bien encore, entre deux vieux amis, cherchez bien, et, inévitablement vous trouverez qu'une vieille commère en est la cause.

Elles s'immiscient partout, ces créatures-là ! elles causent sur tout ! trouvent à redire de tout ; et, emportées, poussées par cette rage de toujours causer, elles vont ainsi jusqu'à dénigrer leurs propres parents.

Un mariage !... Voilà de quoi, pour elles, causer pendant trois mois et plus !...

Monsieur un Tel, le fiancé de Mademoiselle une Telle, ne fait, en épousant celle-ci, qu'une affaire, afin de rétablir l'équilibre de sa fortune, un peu ébranlée par toutes ses folies de jeunesse.

Quant à l'amour,—ce sentiment qu'elles ne peuvent plus inspirer— il y a nombre d'années que M. un Tel ne sait plus ce que c'est ! comme elles, alors ?

La future femme, créature aimante et ingénue, sera très malheureuse.

M. Un tel la ruinera et l'abandonnera ensuite à son triste sort.

.....

.....

Je pourrais continuer longtemps encore, à énumérer toutes les calembredaines, toutes les menées sourdes et basses, viles et sales, des vieilles commères.

Mais à quoi bon ?

Le lecteur les connaît autant que moi, et tout comme les autres, il a dû être, plus d'une fois, la victime de ces êtres malfaisants.

Le seul espoir que j'ai, c'est de les voir, un jour, emportées par un tourbillon spécial qui viendra les prendre, et qui ira les noyer au plus profond de

l'Océan ; le seul tombeau qui soit digne de recevoir leur affreuse dépouille.

Et encore, je craindrais la contagion pour les poissons !.....

Là, entourées d'algues vertes et de madrepores, mesdames les vieilles commères attendront en paix—je le leur souhaite—le jour de la Palingénésie future ! ! Mon Dieu, quel réveil pour elles ! !...

.....

On ne saurait trop exagérer le mal que font les vieilles commères.

Pour se faire une légère idée des atteintes qu'elles peuvent porter au caractère de tel ou tel individu, il suffit de connaître un peu la crédulité humaine, et de songer ensuite combien l'on préfère généralement croire au mal plutôt qu'au bien.

C'est plus facile ! puis, il ne faut pas chercher. La chose étant toute trouvée, on n'a qu'à la suivre, lui faire prendre du chemin à travers les conjectures plus ou moins fausses !

On se sent toujours disposé à prêter l'oreille à un mauvais propos, et l'on y croit avec plus de facilité, qu'à une belle action.

Ce sachant, les vieilles commères, on le comprendra, ne se font jamais faute de baver sur tous ceux qui s'approchent d'elles, bien sûres, qu'elles sont, de trouver de nombreux imitateurs.

Qu'on les détruise.

Voilà ce que je demande à grands cris ! ! !

LA PETOUCHE

SCÈNE COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER

I

Le théâtre représente une grande salle à manger, garnie de meubles détraqués. Un long corridor part de la salle à manger et va jusqu'à la cour. Au milieu, une grande table, sur laquelle se trouvent bon nombre de bouteilles, de carafons et de verres.

L'un vis-à-vis de l'autre, sont assis Grand-Sans-Peur, et Petit-Sans-Reproche.

La scène se passe rue *** au mois d'Août de l'année 18...

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND-SANS-PEUR

Maudit... Trois fois maudit soit le jour où j'ai été assez sot pour t'écouter, Petit-Sans-Reproche !... pour me faire l'écho passif de mensonge 'sde

calomnies, et pour m'occuper d'affaires dans lesquelles, en somme, je n'ai personnellement rien à voir, rien à faire !...

PETIT-SANS-REPROCHE : *s'arrachant les cheveux et pleurant à chaudes larmes.*

Pardon, mille fois pardon, Grand-Sans-Peur, de t'avoir fourré dans ce guêpier ! Je croyais qu'il m'aurait suffi d'inventer des histoires absurdes, mensongères, calomnieuses, dénuées de tout bon sens, pour faire ce Satané Grand-Porien entrer sous terre.—*Une pause.* Ah ! !... Pourvu qu'il ne t'arrive pas malheur !...

J'en mourrais !—*avec conviction*—oui, j'en mourrais de désespoir !... Ce Grand-Porien, à tête de fer, est homme à se faire tuer, pourvu que, en mourant il ait la satisfaction de voir son adversaire étendu roide à ses pieds !... ah le chien !... *De plus en plus convaincu*—oh ! perspective horrible !... d'un seul coup perdre mon ami, le soleil qui illumine ma vie tout entière d'un si grand rayon de joie, mon guide, mon protecteur !... oh ! non.....

Ce serait abominable, inouï ! Et Dieu, Dieu que j'ai si longtemps méconnu, renié, est trop bon, trop juste, trop grand pour le permettre !.....

GRAND-SANS-PEUR (*atterré.*)

Quoi ? qu'entends-je ?... Tu dis que je cours un danger imminent ? sérieux ?... mortel peut-être ?...

Mille millions de pipes plus ou moins culottées !... *Réfléchissant*—je n'ai rien eu, moi, avec ce fils du Grand Port !...

Ce Grand-Port, la patrie des braves, des têtes chaudes ! !... C'est pour toi, c'est pour lui,— *Désignant de la main les bureaux d'un autre*— C'est pour vous deux, misérables !... c'est pour assouvir votre haine, cette passion hideuse qui ne germe et ne vit que dans des âmes viles et basses, c'est pour vous être agréable à tous les deux, que je me suis avancé de la sorte !... J'ai eu foi en vos paroles, et je les ai répétées niaisement, contre mon habitude !, persuadé que j'étais, qu'il m'aurait été facile de fournir des

preuves à l'appui de mon dire .. Puis, j'ai un moment cru que sous le poids de telles accusations, le Grand-Porien aurait été écrasé. Mais non, il n'en a pas été ainsi !... Et, artilleur inhabile, j'ai tourné contre moi-même mes propres pièces.

Il sort de la lutte plus grand, plus fort, plus redoutable que jamais ! !... Et cet Arnoldiny, cet autre lion au coeur de Lucifer, qui, lui aussi, prétend soutenir son enragé client, et cela, même au péril de sa vie !... Deux ! deux épées suspendues, à la fois, sur ma pauvre tête !...

Je détrône Damoclès !... Oui, je le détrône ; car Denys de Syracuse, le grand tyran que vous savez, n'en suspendit, lui, qu'une au dessus de la tête de cet enviéux de Damoclès ! ! ! — *s'avançant, les poings faits, sur Petit-Sans-Reproche.*

Maudite canaille ! maud...

PETIT-SANS-REPROCHE :

Grand-Sans-Peur ! est-il possible que tu...

GRAND-SANS PEUR *continuant :*

Vous êtes l'un et l'autre cause de la cruelle situation dans laquelle je me trouve en ce moment ; toi, principalement, petiot ! tu m'as menti, tu m'as poussé à calomnier pour me tirer d'embarras, disais-tu, tandis qu'il m'était si facile de refuser ce damné cartel en alléguant, tout simplement, que je n'avais eu aucune intention de froisser le Grand-Porien...Oh non ! non, non, non ! !... du moment que je cours un danger, je n'en suis plus ! je n'en veux plus de ton duel !...

M'entends-tu bien ?... Pas de farce... *Allant vers un bureau situé dans un des angles de la pièce*— Vite, écrivons des excuses, puisqu'ils en réclament, et expédions-les. De cette façon j'évite une mort certaine, ou tout au moins, une blessure grave... Et l'émotion, petiot ?... fugace, il est vrai, mais pas moins terrible !...

Y penses-tu ? Une épée... Cette arme longue, mince, affilée, qui se termine en pointe d'aiguille !... froide comme la mort,... l'avoir là, constamment

braquée sur ce cher corps pour lequel je vis, et auquel toute ma sollicitude est acquise... ah ! horreur !...— *Il essuie une sueur froide qui lui perle aux tempes et sur le front*— Au reste, je n'ai, de ma vie, tenu une épée.— *Ecrivant* — " Je, soussigné, reconnais avoir été induit en erreur par les sieurs Petit-Sans-Reproche et consorts, et avoir ignominieusement calomnié Monsieur — Il met les noms et prénoms du Grand-Porien — *en conséquence*, et pour éviter *les conséquences* de mon *inconséquence*, — je prie ce dernier d'agréer mes excuses les plus complètes, et de vouloir bien permettre que je rétracte toutes les calomnies que j'ai avancées, sur les instigations des tristes sires sus-nommés, ce que ni eux, ni moi, n'avons pu prouver ! !.....— *Il plie le papier, le met sous enveloppe, écrit une adresse à la hâte et appelle un domestique.* — *Un domestique paraît.*

SCÈNE DEUXIÈME

Même décor, les précédents, un domestique.

PETIT-SANS-REPROCHE

De grâce, ami que j'implore, ne te déshonores pas à ce point !... déchire cette vilaine lettre qui est outrageante pour nous tous, laisse-nous faire, et, en attendant, prends un coup de courage.—*Ils se servent et trinquent*— Arme-toi de sang-froid, et il est probable qu'au lieu d'être tué, ou seulement blessé, tu n'aies rien, absolument rien ! entends-tu ?... et que ce soit le Grand-Porien qui morde la poussière. Je le connais, ce petit fils de guerriers ; il est ardent, impétueux, nerveux. Devant ton calme qui, je l'espère, sera grand à ce moment, il s'emportera comme un pur sang, et te fera attaque sur attaque. Ne sourcille pas, sois immuable, et ne te contentes que de rompre, de rompre toujours, en lui présentant ton arme à bras tendu. De lui-même, j'en suis certain, il viendra s'enferrer à la pointe de ton épée ! !...

GRAND-SANS-PEUR *après un instant de réflexion.*

Mais je pense à ceci : C'est qu'en s'enferrant comme tu le dis si bien, il peut aussi me traverser le corps de part en part ?...

PETIT-SANS-REPROCHE :

Cela est dans l'ordre des choses possible ! mais alors votre duel fera époque dans les annales mauriciennes, sera classé parmi les duels célèbres, et votre mort à tous deux aura été glorieuse, et digne des véritables descendants de l'ex-mère-patrie ! !

GRAND-SANS-PEUR *furieux* :

Au diable les morts glorieuses, et les duels célèbres !

Peste soit de l'ex-mère-patrie qui a laissé, ici, cette affreuse coutume de payer de sa personne et de son sang les incartades de langage auxquelles on se laisse aller parfois !... Je n'ai cure de toutes ces fadaises que tu me débites avec ta placidité ordinaire !... Vivre est tout pour moi !... Ah ! misérables maroufles, damnés mécréants, qui m'avez jeté dans ce traquenard !...

Maudits soyez-vous ! et que les Portes de la Gèhenne se referment à jamais sur vous !.....

Ma vie s'écoulait si tranquille et si joyeuse ! Petit-Louis XIV mauricien, j'étais entouré d'une cour des plus choisies, toujours anxieuse de me plaire, toujours approuvant ce que je faisais, se modelant sur moi, saisissant au vol chacun de mes mots sublimes, et les répétant ensuite, et voilà où j'en suis rendu aujourd'hui.

Une rencontre à mains armées, où je risque ma peau ou bien des excuses écrites !... Quelque dure que cela soit pour mon mignon amour-propre, je prends la dernière alternative, je préfère, encore, en finir avec un petit bout de papier.....

Domestique ! portez cette lettre à son adresse !...

LE DOMESTIQUE

Euan réponse missié ?

GRAND-SANS-PEUR :

Non !... déposez cette lettre et retournez vite !...

PETIT-SANS-REPROCHE :

Jamais ! oh non jamais ! !— Ils se précipite sur le domestique, lui arrache la lettre des mains et le renvoie. Il fait ensuite un long cours de morale à Grand-Sans-Peur, l'exhorte à être plus brave, lui parle de l'opinion publique qui le flétrira, du caractère de son premier témoin qui n'est pas homme à approuver une lâcheté, encore moins à y prêter la main ; puis il lui verse un *quatre doigts fanès* de Whisky, et dans un discours éloquent en même temps que mimique, entremêlé de hum, hum ! de heneu, heneu ! heneu !... il lui fait comprendre qu'un homme qui se respecte, qu'un homme qui a été assez heureux pour voir le jour sur le sol mauricien, ne fait jamais d'excuses écrites !.....

SCÈNE TROISIÈME

Grand-Sans-Peur et Petit-Sans-Reproche seuls.

GRAND-SANS-PEUR.

C'est vrai. Tu es éloquent, persuasif même quand tu veux t'en donner la peine. — *Il l'embrasse, l'étreint, et lui pleure longtemps dans la chemise*— Le monde !... Ce chien de monde : sceptique, railleur, frondeur, avide de nouvelles et de scandales,... ce monde me blaguera, me bafouera. Je le sais ! Mais que lui importe à lui, ce monde dont tu me parles, qui s'érige en tribunal, et dont tu redoutes tant les arrêts ?...

Dans le cas qui nous occupe, qu'expose-t-il ?

Rien... tandis que moi, dans une heure, je serai sur le terrain à disputer ma vie pas à pas pour lui être agréable ; lui, indifférent, ne courra aucun danger. Que je succombe, et que mon cadavre lui soit rapporté sur une civière, il ne lui accordera même pas une larme, même pas un regret !

Voilà ! voilà toute l'immoralité du duel, dis-je ! Ceux même qui m'acclament à cette heure, seront les premiers à m'abandonner, et à se ranger au parti de mon adversaire. Alors que mon meurtrier sera hissé au pinacle,

fêté, félicité, seul dans mon froid tombeau, dans mon noir sarcophage, je serai oublié, ridiculisé, peut-être !... *Il prend un petit verre de Kirsh* — voilà, voilà mon cher Petit-Sans-Reproche comment il sera fait !... eh bien, et afin d'éviter tout cela... j'écris des excuses banales, ainsi que tu as pu en juger, et je recouvre ma sérénité première, ma tranquillité, ma douce quiétude !!!...

PETIT-SANS-REPROCHE *attendri :*

Chasse ces lugubres idées !— *Il se dirige vers une panoplie, y décroche une paire de fleurets, et en offre un à Grand-Sans-Peur :* — En garde ! non pas comme cela !... efface-toi le plus que tu pourras, afin de donner le moins de surface possible à l'épée de ton adversaire. Bien !... très bien !... Comme ça même... Très bonne tenue, martiale !... Ecoute maintenant : Aussitôt que je prononcerai ces mots : allez Messieurs !... romps, et tends le bras ferme !

GRAND-SANS-PEUR *ne prêtant aucune attention à ce que lui dit Petit-Sans-Reproche* : ah ! si les autres, comme celles-ci, pouvaient être mouchetées !... Alors, n'ayant rien à craindre, je justifierais mon nom, et je montrerais à ce Grand-Porien comment un Port-Louisien—Vaurien— nomade se bat !— *Il fonce à bras tendu sur Petit-Sans Reproche. Celui-ci, ne s'attendant pas au coup, est renversé par le choc et tombe sur sa partie charnue qui, chez lui se trouve être précisément la partie osseuse.*

PETIT-SANS-REPROCHE. *Il se lève, et, au paroxysme de la colère :*

Sacrebleu !... Palsembleu !... Mille milliards de tonnerres !... que tu es niais, stupide oison !

Je ne sais ce qui me retient de te donner une rude leçon, sale Poltron !... Avec tes façons brutales et idiotes, tu as failli me percer le... les... le ventre !... et me trouer les... les reins.

GRAND-SANS-PEUR (*tout fier de son coup, et certain que Petit Sans-Reproche ne lui fera rien.* Et mon nom ? l'oublies-tu ?... Calme-toi, petiot !

C'est que, vois-tu, à la vue de cette épée, l'emblème des braves, le vieux sang français qui coule dans mes veines, et qui était tant soit peu refroidi par 82 ans passés sous la domination britannique, s'est, tout d'un coup, souvenu de son origine, m'a afflué au cœur avec une telle force, s'est répandu dans mon cerveau avec une telle vitesse, qu'il m'a obligé, presque, à faire le coup dont tu te plains, aimable ami... Mais à considérer les choses, as-tu le droit de te plaindre ?

Ne viens-tu pas, il y a quelques instants à peine, de m'exhorter à la bravoure, oubliant comment je m'appelle ?...Tu es donc versatile au plus haut degré, cher coco ?

PETIT-SANS-REPROCHE (*encore sous l'influence de la colère.*

Misérable !...tu appelles cela de la bravoure !...

GRAND-SANS-PEUR :

Il est vrai que je n'avais aucun danger à courir, puisque l'arme porte un gant...C'est égal ! j'ai réussi cette fois, et je ne vois pas pourquoi je n'en ferai pas autant dès que le Grand-Porien et moi nous serons en présence l'un de l'autre... si les choses en arrivent là !

PETIT-SANS REPROCHE *avec mépris.*

Archi-imbécile ! avises-t'en et aussi vrai qu'il fait jour à midi, ton ignoble carcasse s'en ira là-bas, sous les cyprès centenaires, dans le jardin des morts. Recommence ! en voici la preuve :

GRAND-SANS-PEUR (*sûr de son fait :*)

Es-tu prêt, petit vantard ?

PETIT-SANS-REPROCHE.

Oui, grand Nigaud !...

GRAND-SANS-PEUR

Attrape ça, Lilliputien !— *Il se fond, et lui porte un coup qu'il qualifie de coup droit.*

PETIT-SANS-REPROCHE *sans rompre d'une semelle.*

Et toi cela, Hippopotame !— *Il pare et lui porte un vigoureux coup d'épée en pleine poitrine.* L'épée se brise.

GRAND-SANS PEUR (*porte la main à sa poitrine, blémit, chancelle, et vient tomber dans les bras de Petit-Sans-Reproche, qu'il emporte avec lui dans sa chute.*)

Ah ! tu m'as blessé, sacripant !... Je me meurs ! Je suis mort !... Non ! non ! je ne veux plus me battre du moment qu'il est possible d'éviter des coups aussi furieux que celui que je t'ai porté il y a un moment....

PETIT-SANS-REPROCHE

Tu te battras, grand lâche ! Suis strictement mes ordres, mes conseils, veux-je dire, et tu t'en trouveras bien, poltron....

GRAND-SANS-PEUR.

Non, non, non ! Au diable ton duel et toi !...

Je me croyais blessé..... Mort peut-être ! !...

Grâces en soient rendues au démon, mon Seigneur et maître, je n'ai rien, absolument rien..... sinon un petit bleu là, sous la mamelle gauche..... Juste sur le cœur !... Grand Dieu ! !...— *Il chancelle de nouveau*—Je suis mort ! ! ! Je n'en puis plus douter ! ! ! !...

PETIT-SANS-REPROCHE

Ah ça ! perds-tu la tête ? ou est-ce la grande quantité de Whisky que tu as absorbée qui commence à faire effet ?— *Se frottant d'une main la partie endolorie, et de l'autre le ventre*— mille trillions de Canailles !... Un peu plus fort, et tu me perçais le... l'estomac ! *accusant une vive douleur par derrière* — Ah ! aïe ! pourvu que l'os ne soit pas luxé ! !

GRAND-SANS-PEUR

Voici mon dernier mot, c'est à cette seule condition que je me déciderai à me battre. Pourrais-tu faire de façon à boutonner l'épée du Grand Porien et à laisser libre la mienne ?... Pour le coup, vois-tu, je te promets d'être d'une rare bravoure, et de l'étaler, ce garnement, mort à mes... à nos pieds ! ! !— *Il embrasse Petit Sans-Reproche avec ivresse.*

PETIT-SANS-REPROCHE (*écœuré*)

Es tu un homme ? Pour ma part j'hésite à le croire ; à moins, cependant, que ce ne soit le whisky qui t'embrouille les idées, mon vieux. Ce que tu me demandes là, est aussi absurde, aussi impossible que de prendre la lune avec les dents. Allons ! Voyons !... Encore une botte, puis tu te reposeras ; car, avant une demi-heure, ton adversaire et ses témoins seront rendus... En garde ! Non !... Là... là !... bien !... très bien ! !... Suis avec exactitude cette même tactique, et aussi vrai qu'il fait jour actuellement, ce chien de Grand-Porien, mon *"cabrillon"*, notre *"cabrillon"* à tous, ne verra pas ce soir le fanal de l'Univers s'éteindre dans le sein d'Amphytrite. — *Considérant le ciel avec attention* — qu'il fait beau ! quel ciel pur ! quel joli azur !...Son âme, l'âme de ce chien de Grand-Porien, s'il en a une, et s'il est vrai que nous en ayons une, fera un doux et agréable voyage à travers l'infini !... Bleus, toujours bleus seront les cieux qu'elle traversera pour se rendre aux pieds de l'Eternel Juste ! !...

Et dire qu'il y a une heure à peine je ne croyais pas qu'il pût exister un Dieu ! Oh ! ces cieux ! j'aurais préféré qu'ils fussent sombres, nuageux, orageux. Il me semble que cela aurait un peu apaisé les sentiments tumultueux qui bouillonnent dans mon pauvre cœur ! !..... Maintenant, Grand-Sans-Peur, ne te fatigue plus. Allons nous asseoir, prenons ensemble un bon *donne courage* ; et dans quelques minutes tu te rendras sur le terrain.

GRAND-SANS-PEUR :

Le terrain !...dans quelques minutes le terrain ! ..avec des épées démouchetées !—*Il fait un geste de terreur*—Jamais ! jamais ! au grand jamais, te dis-je !—*Il s'affaisse et semble anéanti.*

PETIT-SANS-REPROCHE

Oui ! le terrain. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?...

Pour t'être agréable, nous avons enfreint les règles du code d'honneur ; tu sortiras de cette salle, après t'être suffisamment *encouragé*, tu feras cinq pas,—je les ai comptés— et tu te trouveras sur le terrain—*Nouvelle rasade, ils trinquent.*

SCÈNE QUATRIÈME

Les précédents. Dans le corridor on voit les témoins de Grand-Sans-Peur qui se dirigent prestement vers ce dernier.

PREMIER TÉMOIN :

Eh ! bien, Grand-Sans-Peur, pourquoi cette pâleur, cet état de prostration dans lequel je te trouve ?

Que veut dire cela ?... Allons ! relevons un peu ce moral, mon cher !... L'heure va sonner— *A Petit Sans-Reproche qui s'approche.* Lui avez-vous donné quelques notions d'escrime ?...

PETIT-SANS-REPROCHE :

Oui...certes...ça ira !... Je vous en réponds ! oh ! fichtre !... ça ira bien, va !...pourvu toutefois qu'il ne s'avise pas de recommencer le manège de tout à l'heure. *Montrant sa poitrine* : Il a failli me la percer.

GRAND-SANS-PEUR (*montrant sa mamelle gauche avec effroi* :

Il a failli la traverser !

PREMIER TÉMOIN :

Bah ! des *fichaises*, messieurs !...C'est très bien ça, Grand Sans-Peur ; du courage, ami, je suis là, ne crains rien, mon bon vieux !

GRAND-SANS-PEUR *balbutiant.*

Fa...ci...le...à...di...re...du...du courage !...suis là,...encore si...si elle... était...mou...mouchetée !...

SECOND TÉMOIN :

Moucheté !... Quoi ?...

GRAND-SANS-PEUR *marmottant* :

L'é...pée...du...du grand...du grand...po...rien ! !

(Tous rient, et le raillent doucement.)

On entend un roulement de voiture ; puis un arrêt brusque à la porte cochère. Des pas résonnent lourdement dans la cour.

PETIT-SANS-REPROCHE :

" *Alea Jacta Est* " !... Traverse, maintenant, le rubicon de la bravoure, Grand-Sans-Peur ; ma foi, je deviens fou. Au diable César et son Rubicon!... traverse la cour et, surtout, n'oublie pas mes recommandations : afin de ne pas les oublier, et pour qu'elles soient plus fraîches à ta mémoire, je vais te les répéter. Efface-toi le plus possible, romps toujours et quand même, tends le bras le plus que tu pourras, aie l'oeil sur l'oeil de ton adversaire, et ne lui permets pas d'engager le fer. De ton côté, pas la moindre attaque, entends-tu ?... écoutant— *Ils arrivent !!...*

PREMIER TÉMOIN, *se tordant de rire.*

Très bonnes !... très bonnes, tes recommandations, mon cher Petit-Sans-Reproche ! oui, vraiment ! ...

GRAND-SANS-PEUR

Ils sont arrivés ! qui ?... ah ! oui, ah ! malheur !

C'est donc inévitable? Il faut se battre ?—*A son premier témoin :* Ne pourrais-tu pas demander que la rencontre ait lieu ici même, autour de cette table ?... Je me sens faible ! Ma tête tourne, elle brûle ! Ma cervelle fond. Mes esprits s'embrouillent !... Mes jambes se dérobent sous moi... j'ai des nausées !... Pouah... Pouah !... je grelotte...

Je me meurs !...

PETIT-SANS-REPROCHE

Ah ! ah ! ah ! le poltron !... se battre autour d'une table !... L'idée n'est pas mauvaise, elle est tout à fait neuve, surtout !..... *Il s'ébaudille...*

PREMIER TÉMOIN :

Tu es fou, malheureux ou bien Petit-Sans-Reproche t'aura grisé ! !... remets-toi vite et marchons.

SECOND TÉMOIN :

Bah ! mon cher, cela lui serait bien difficile !... Il a trop pris de courage et ça lui produit l'effet absolument contraire... Lavons-lui la tête avec du soda, vite, et obligeons-le à en avaler quelques gorgées.— *Ils agissent.*

PETIT-SANS-REPROCHE :

Non messieurs ! je vous assure qu'il n'en a pas trop pris ! c'est une crise ... passagère ! ! Voici qu'il se remet, il est remis. Partez messieurs, car le Grand-Porien, ses témoins et les médecins sont rendus. Quant à moi, Grand Sans-Peur, je serai là, derrière ce rideau. Je suivrai le combat ; et si, par malheur, tu te sentais faiblir, songe au qu'en dira-t-on ! songe à moi, ton meilleur ami ! ton féal ! enfin, songe à nous tous ! Courage et bonne chance ! Je prierai pour toi le Dieu de la victoire.— *Ils s'embrassent longuement, s'étreignent furieusement.*

ACTE DEUXIEME

Le théâtre représente une grande cour, très ombragée par de nombreux arbres fruitiers ; et là-bas, au fond, contre un vieux mur tout lézardé, une petite terrasse de deux pieds d'élévation, sur dix de long et cinq de large.

Elle est légèrement sablée. Un peu à droite, le long corridor, et la salle à manger ensuite.

Un rideau sépare la cour de la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

Grand-Sans-Peur et ses deux témoins, le Grand Porien et ses deux témoins,—dont le premier s'appelle Arnoldiny et deux médecins.

Les épées sont entre les mains d'Arnoldiny.

Les témoins les mesurent.

ARNOLDINY *aux combattants* :

Venez, messieurs !

PREMIER TÉMOIN DE GRAND-SANS-PEUR A ARNOLDINY :

Voulez-vous me permettre de diriger le combat ?
J'ai une grande habitude de ces sortes de choses !...

ARNOLDINY *avec empressement* :

Oui ! certes ! je ne demande pas mieux !...

PREMIER TÉMOIN DE GRAND-SANS-PEUR :

Messieurs, en garde !—*Ils s'alignent*—Tendez les bras !—*Il croise les fers.*—Etes-vous prêts ? oui ! oui !... " allez messieurs et que Dieu vous soit en aide !...

Grand-Sans-Peur suivant exactement les leçons de Petit-Sans-Reproche rompt, rompt, et essuie flegmatiquement les attaques du Grand-Porien. Celui-ci l'attaque, le suit, l'attaque de nouveau, encore...toujours !...

Rendus à l'extrémité de la terrasse les adversaires s'arrêtent et les témoins interviennent.

Il y a une halte de deux minutes au bout de laquelle on les remet en ligne. Même tactique de la part de Grand-Sans-Peur. Le Grand-Porien s'emporte, l'attaque furieusement, menace plusieurs fois de le percer d'outre

en outre, et finalement, se jette sur l'épée de son placide adversaire et en reçoit un maître coup qui lui entre dans le bras à une ligne au-dessus du coude.

LES MÉDECINS *intervenant* :

La blessure est sérieuse ! grave même, et le blessé est dans un état visible d'infériorité vis-à-vis de son adversaire.

LE GRAND-PORIEN

Ce n'est rien !... une vétille, une peccadille, une blessure légère, insignifiante ! Je puis continuer.

LES MÉDECINS

Nous nous y opposons de la façon la plus formelle.

LES QUATRE TÉMOINS

Vous ne le pouvez pas, puisque les médecins le déclarent

LE GRAND-PORIEN

Je proteste contre la cessation du combat !
Je ne suis pas venu ici pour m'amuser, mais bien pour me battre ! Ma blessure est dérisoire, et ne peut m'empêcher de continuer le combat !

LES MÉDECINS, *inébranlables dans leur volonté* :

Impossible ! du reste, vous ne sauriez tenir une arme, et vous vous feriez embrocher à la première passe !

LE GRAND-PORIEN

Cela m'est égal !... Je me battrai alors de la main gauche !

LE PREMIER TÉMOIN DE GRAND-SANS-PEUR :

Cela n'est pas stipulé dans le procès-verbal préliminaire ; et, que je sache, vous n'êtes Ambidextre ; de plus, les médecins, meilleurs juges que nous en la matière, s'opposent à ce que le combat continue.

TOUS

Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! Oui !

LE GRAND-PORIEN

Eh bien soit ! ce n'est qu'affaire remise !...

LE PREMIER TEMOIN DE GRAND-SANS-PEUR :

Messieurs, l'honneur est satisfait ! ! ! ! ! ! ! !

SCÈNE DEUXIÈME

Le rideau qui sépare la salle à manger de la cour se lève lentement. Grand-Sans-Peur et ses témoins se dirigent vers la salle à manger.

Le rideau tombe de nouveau. Les médecins, aidés par les témoins du Grand-Porien, procèdent, sur le champ, au pansement de ce dernier. Petit-Sans-Reproche qui était blotti derrière le rideau d'une croisée, et qui avait suivi les péripéties du combat, marche précipitamment à la rencontre de son ami Grand-Sans-Peur, qu'il trouve dans la salle à manger.

PETIT SANS REPROCHE. *Il est pâle, tout émotionné. Causant seul pendant qu'il va rejoindre son ami :*

Deo Gratias ! Mon protecteur ! mon élève ! mon ami ! le soleil qui illumine ma vie tout entière d'un si grand rayon de joie, mon guide n'a rien eu... Pas même la plus légère égratignure ! oui, que Dieu, que Dieu que j'avais renié, soit mille fois béni ! !.. Tout de même, quelle perspicacité, quel devin je fais !... Quel prophète ! Tout ce que j'avais prévu est arrivé ! — *Il rejoint ces messieurs dans la salle à manger, se précipite dans les bras de Grand-Sans Peur. Ils se serrent, s'embrassent, se mouillent mutuellement .....avec des pleurs ! !.....*

GRAND SANS-PEUR

Ah ! Petiot, quel grand prophète tu fais ! tu surpasses Elie, Ezéchiel et les autres !... Sans toi, j'étais fichu !... Oh ! ce Grand-Porien ! quelle poigne ! quelle agilité ! quel mépris de la vie ! quel suprême dédain pour le danger ! ? !

Diantre !... si tous ses concitoyens sont comme lui, alors je ne m'étonne plus que messieurs les anglais aient eu tant à souffrir en 1810 ! ? !

Brrrou ! J'en tremble encore ?!— *Fermant les yeux et les ouvrant alternativement.*—Cette pointe !... que de fois je l'ai vue là—*montrant sa poitrine*—prête à se frayer une route au travers de mes côtes !... Sans mes nombreux coups de courage, sans tes bonnes leçons, sans tes exhortations, Petiot, et sans la poigne de mon premier témoin, eh bien, oui ! sans tout cela, Dieu le sait, et encore plus vous autres, jamais je n'aurais affronté tant de périls !... ah ! pardon ! J'oubliais l'opinion du monde ; sans elle aussi, la chienne ! je me serais moqué de tout.—*Ils se versent tous du champagne, Petiot porte un toast, avec l'éloquence qu'on lui connaît déjà, aux succès de Grand-Sans-Peur ; toast au cours duquel les mots : Dignus est initrare in nostro docto corporore ! ! reviennent souvent. Tous trinquent avec de bruyantes acclamations — Grand-Sans-Peur excepté, qui se contente de trinquer — et applaudissent à qui mieux mieux — Grand-Sans-Peur fait des efforts inouïs, surhumains, mais ne réussit pas à avaler une seule goutte de la délicieuse boisson.*

PETIT-SANS-REPROCHE :

Ce n'est rien ! ou du moins, ce n'est que l'émotion,... les effets de l'émotion qui le tiennent encore, cela passera !...—*Riant*—J'aurais bu une bouteille de Moët à moi seul, de bon cœur, à mes propres frais, et au risque d'être gris comme un Polonais, si tu avais tué ce sarcastique Grand Porien, Grand-Sans-Peur !... Je le crains comme la peste ; non pas qu'il me fasse peur avec ses grand gestes, il sait bien qu'il ne m'effraie pas, mais à cause de sa damnée plume. Je ne sais de quelle aile il a pu l'arracher.— *Se palpant avec inquiétude*— mais, ce qu'il y a de certain,

c'est qu'elle trace d'affreuses épigrammes, sans tête ni queue la plupart du temps, et d'ignobles sobriquets qui restent ! oui, qui restent, mon cher !... C'est pour la vie, entends-tu ça ?...

ACTE TROISIÈME ET DERNIER

Le théâtre représente deux chambres de garçons, l'une très éloignée de l'autre, et séparées par un long rideau. Sur un lit se trouve le Grand-Porien entouré d'amis et de parents.

Il souffre cruellement du bras ; la fièvre le dévore, mais cela ne l'empêche pas de plaisanter par moments. Il parle de prendre sa revanche à la première occasion. Quinze jours encore, dit un médecin qui est auprès de lui, et mon malade sera rétabli tout-à-fait. Sur l'autre lit, pâle, défait, l'œil atone par instants, en proie à un délire furieux et à une fièvre intense, Grand-Sans-Peur est étendu. Soudain, les yeux lui sortent de la tête ; ses pupilles se dilatent démesurément, et son regard prend alors une expression terrible. Deux médecins sont auprès de lui, A son chevet se tient Petit-Sans-Reproche qui est harrassé, brisé de fatigue, anéanti sous le poids des sombres pensées qui le hantent. Il est plongé dans ses réflexions. Au fond de la chambre sont assis tous les courtisans de Grand-Sans-Peur : Ils semblent anxieux, et redoutent une crise affreuse qui doit se produire, et dont le résultat, au dire des médecins, doit être salutaire ou fatal.

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND-SANS-PEUR, PETIT-SANS-REPROCHE, LES MÉDECINS, LES COURTISANS.

GRAND-SANS-PEUR. *Il se lève sur ses coudes, regarde dans le vide avec une fixité désespérante, et s'écrie :*

Misérable ! Misérable ! c'est vous qui m'avez conduit sur ce lit de douleur ! Vos mensonges, vos calomnies, votre haine pour le Grand-Porien,

vous a aveuglés ! Vous avez voulu l'atteindre quand même, voyant qu'il faisait peu de cas de vous, et comme instrument de votre vengeance avengle, c'est moi que vous avez choisi !... Moi l'heureux mortel !—*il esquisse un léger sourire*— moi l'homme aux bonnes fortunes des actrices, Le Petit Louis XIV mauricien !...affreuses canailles ! gibiers de potence !... soyez maudits... —*Il retombe sur son oreiller, et une syncope se déclare.*

PETIT-SANS-REPROCHE (*pris de folie subite.*

Malheur à moi !...malheur à nous deux s'il meurt ! Car dans sa tombe, il emportera avec lui la malédiction qu'il vient de nous lancer.

Ah ! pauvre Triboulet ! ..C'est aujourd'hui, seulement, que je comprends enfin ta douleur ! tes remords ! !... Etre maudit ! et par qui ?... par mon protecteur, par le soleil qui illumine ma vie tout entière, par mon guide, enfin, par mon meilleur, mon seul ami !

Il s'évanouit et tombe lourdement sur le parquet— sur l'ordre des médecins les courtisans le prennent délicatement, du bout des doigts, et l'emportent dans une salle voisine.

LES MÉDECINS *aux courtisans*

Messieurs ! — *Ils tâtent le pouls de Grand-Sans-Peur*— la crise a été salutaire !... Elle pouvait être mortelle, nous croyons vous l'avoir déjà dit. Grand-Sans-Peur, dont le nom devra être changé maintenant, attendu qu'il ne s'approprie pas à l'individu, votre ami, votre roi, votre maître à tous, eh bien ! il est sauvé ! ! Du repos, rien que du repos, surtout aucune émotion et nous en répondons ; dans dix ou douze jours il vous sera rendu...aguerri cette fois, contre la peur, et un peu plus... brave ! nous l'espérons, et le lui souhaitons aussi ! ! !...

Les courtisans pleurent de joie, et se mouchent bruyamment :

Merci, merci, chers docteurs !... Ce bon Grand-Sans-Peur n'en est donc pas mort ! Il vivra ! il nous sera rendu. Nous pourrons encore l'aduler, le chérir, le flatter et le servir ! ah !... vous nous avez rendu là un bien grand service, chers, très chers docteurs.

LES MÉDECINS

N'oubliez pas, messieurs, qu'il faut à votre ami le calme le plus absolu, nous vous le recommandons spécialement. Eloignez de lui, pour quelques jours, Petit-Sans-Reproche, (dont le nom aussi devra être changé, puisqu'il en a, des reproches à se faire,) qui pourrait lui rappeler de mauvais souvenirs, et faites-nous appeler dès que notre malade sera réveillé. — " Ils saluent obséquieusement et se dirigent vers la porte. "

LES COURTISANS

Pardon, chers docteurs, mais qu'a-t-il eu, en somme, ce bon Grand-Sans-Peur ?

LES MÉDECINS

Maladie grave, bien grave, quelquefois mortelle,... toujours dangereuse ! !...

LES COURTISANS

Et comment la nomme-t-on, s'il vous plaît ?

LES MÉDECINS *hésitant:*

La... La... La Pétouche ! ! !

Rideau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A mon ami Robert de Rochecouste	IV
Avant-propos	VII
L'influence des femmes sur la vie d'un homme ...	1
Un sujet rare	31
La mode	41
Le monde	56
La fausse prude et la fausse dévote	61
Encore le monde	67
Le duelliste malgré lui	75
Une appiritions	101
Pauvre chroniqueur, définition de l'amour etc... ...	107
Les gandins	115
Le mariage	129
Retour à de meilleures idées	139
Marguerite et André	145
Corset et décolletage	159
Triste destinée	173
Les vieilles commères	185
La Pétouche	193
Errata	214

ERRATA

Je renonce à l'idée première que j'avais eue, de relever, en autant d'errata, toutes les coquilles qui se sont glissées dans mon ouvrage.

Le lecteur sérieux et intelligent, à qui je demande toute son indulgence, les relèvera lui-même, et fera la part des choses, surtout quand il saura que j'ai l'écriture la plus illisible qui se puisse imaginer, et lorsque je lui dirai que je n'ai guère pu suivre, par moi-même, la correction de mes épreuves.

Je ne rétablirai donc, ici, que les principaux membres de phrases omis et les mots qu'il est d'utilité absolu de rectifier.

Pages	Lignes	Lignes
26	17	—Ni en Dieu...
33	10	—Qu'elle a produit...
36	22	—Châteigneraie..,
38	14	—Vigoureux ..
50	15	—Strapontins...
68	18	—Pour lesquelles...
...	29	—Florir...
71	7	—Plus que nécessaires...
—	74	—Mais que toujours.....
—	31	—Et que tout marchera de front avec le siècle...
78	1	—Lui eurent.....
—	2	—Qu'il leur communiqua.....
103	22	—Se mouvoir.....
118	4	—Exegètes.....
—	8	—A toutes les raisons...